

# La Pensée (Paris)

Centre d'études et de recherches marxistes (Paris). La Pensée (Paris). 04/1963.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:reutilisationcommerciale@bnf.fr).

# LA PENSÉE

REVUE DU RATIONALISME MODERNE  
ARTS • SCIENCES • PHILOSOPHIE

FONDATEUR

PAUL LANGEVIN +

COMITÉ DIRECTEUR

GEORGES TEISSIER

JEAN ORCEL

GEORGES COGNIOT

PAUL LABERENNE

HELENE LANGEVIN

Secrétaire de Rédaction

MARCEL CORNU

NOUVELLE SÉRIE

N° 108

AVRIL

1963

- La lutte de classes dans l'Antiquité classique,  
par Charles PARAIN
- Un demi-siècle d'utopie,  
par A.-L. MORTON
- Matérialisme et hyperempirisme,  
par Gilbert MURY
- Le lamarckisme chimique de Wintrebert,  
par Pierre BOITEAU
- Sur l'histoire de l'anthropogénèse,  
par Wolfgang PADBERG
- Qu'est-ce qu'un Africaniste ?  
par Yves BENOT
- « Quatrevingt-Treize » en 1963,  
par Marcel CORNU

PARAIT TOUS LES DEUX MOIS

168, RUE DU TEMPLE, 168 • PARIS-III<sup>e</sup>

# LA PENSÉE

Fondée en 1939 sous la direction de Paul LANGEVIN† et Georges COGNIOT

## COMITE DIRECTEUR

**Georges TEISSIER,**  
*Professeur à la Sorbonne.*

**Jean ORCEL,**  
*Professeur au Muséum.*

**Georges COGNIOT,**  
*Agrégé de l'Université.*

**Paul LABERENNE,**  
*Professeur agrégé de l'Université.*

**Hélène LANGEVIN-JOLIOT-CURIE,**  
*Maître de recherches au Centre National  
de la Recherche Scientifique.*

## COMITE DE PATRONAGE

**Pierre ABRAHAM,**  
*Ecrivain.*

**Louis ARAGON,**  
*Ecrivain.*

**Eugène AUBEL,**  
*Professeur honoraire à la Sorbonne.*

**Emmanuel AUBICOSTE,**  
*Sculpteur.*

**Maurice BOITEL,**  
*Avocat à la Cour d'Appel de Paris.*

**Charles BRUNEAU,**  
*Professeur honoraire à la Sorbonne.*

**Daniel CHALONGE,**  
*Astronome.*

**Jacques CHAPELON,**  
*Professeur honoraire à l'École Polytechnique.*

**André CHOLLEY,**  
*Professeur à la Sorbonne.*

**Marcel COHEN,**  
*Directeur d'études à l'École des Hautes  
Études.*

**Pierre COT,**  
*Agrégé des Facultés de Droit.*

**Eugénie COTTON,**  
*Directrice honoraire de l'École normale  
supérieure de Sèvres.*

**Docteur Jean DALSACE,**  
*Chef de consultation à l'Hôpital Broca.*

**Louis DAQUIN,**  
*Cinéaste.*

**Docteur Henri DESOILLE,**  
*Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.*

**Roger DESORMIERE,**  
*Compositeur de musique.*

**Jean DRESCH,**  
*Professeur à la Sorbonne.*

**Docteur DUCUING,**  
*Professeur à la Faculté de Médecine de  
Toulouse.*

**Aurélien FABRE,**  
*Inspecteur primaire de la Seine.*

**Daniel FLORENTIN,**  
*Ancien directeur des Poudres, président de  
l'U.N.I.T.E.C.*

**Georges FOURNIER,**  
*Maître de Conférences à la Sorbonne.*

**Jean FREVILLE,**  
*Ecrivain.*

**Pierre GEORGE,**  
*Professeur à la Sorbonne.*

**Jacques HADAMARD,**  
*Membre de l'Institut.*

**Alfred JOLIVET,**  
*Professeur honoraire à la Sorbonne.*

**Ernest KAHANE,**  
*Maître de Conférences à la Faculté de  
Montpellier.*

**Docteur H.-Pierre KLOTZ,**  
*Professeur au Collège de Médecine des  
Hôpitaux de Paris.*

**Emile LABEYRIE,**  
*Gouverneur honoraire de la Banque de  
France.*

**Jeanne LEVY,**  
*Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.*

**Jean LURÇAT,**  
*Artiste peintre.*

**Léon MOUSSINAC,**  
*Ecrivain.*

**Fernande SECLET-RIOU,**  
*Inspectrice primaire de la Seine.*

**Elsa TRIOLET,**  
*Ecrivain.*

**Jean WIENER,**  
*Compositeur de musique.*

**Jean WYART,**  
*Professeur à la Sorbonne, membre de  
l'Institut.*

## COMITE DE REDACTION

**Gilbert BADIA, Guy BESSE, Pierre BOITEAU,  
Jean BRUHAT, Jean CHESNEAUX, Eugène  
COTTON, Jean GACON, A.-G. HAUDRI-  
COURT, J.-F. LE NY, Roger MAYER,**

**Paul MEIER, Gérard MILHAUD, Charles  
PARAIN, Michel RIOU, Albert SOBOUL,  
Jean VARLOOT.**

# LA PENSÉE

---

## SOMMAIRE

DU NUMÉRO 108 (MARS-AVRIL 1963)

**Charles Parain :**

Les caractères spécifiques de la lutte de classes dans l'Antiquité classique ..... 3

**A.-L. Morton :**

Un demi-siècle d'utopie (De Robert Owen et Charles Fourier à William Morris) ..... 26

**Gilbert Mury :**

Matérialisme et hyperempirisme ..... 38

**Wolfgang Padberg :**

Sur l'histoire de l'anthropogenèse ..... 52

**Pierre Boiteau :**

Le lamarckisme chimique de Wintrebert ..... 63

## CHRONIQUES

**Marcel Cornu :**

« Quatrevingt-Treize » en 1963 ..... 91

**Roland Desné :**

Sur le matérialisme de Diderot ..... 98

**Claude Duchet :**

« L'aube dissout les monstres » ..... 110

**Yves Benot :**

A propos du congrès africaniste d'Accra : qu'est-ce qu'un africaniste ? ..... 113

**Jean-Jacques Goblot :**

« Les origines de la pensée grecque » ..... 121

## LES TRAVAUX ET LES JOURS

- « Vie de Klim Samguine ». — Les orphelins du bois de la Saudraie. — Histoire de la Résistance. — L'Imprimerie nationale sous la Commune. — Jacques Stephan Alexis. — Hommage à Jacques Hadamard. . . . .** 125

## LES LIVRES

### Littérature :

- Francis Jourdain : De mon temps. — Pierre Daix : Naissance de la poésie française (III). — Diderot : Le Neveu de Rameau. — Günter Grass : Le Tambour. Le Chat et la Souris. — André Stil : Le dernier quart d'heure. — P. Vaillant-Couturier : Vers des lendemains qui chantent. — Lawrence Durrell : L'île de Prospéro. — A. Moravia : Agostino . . . . . 129

### Histoire :

- Voltaire : Essai sur les mœurs. — Contributions à l'histoire démographique de la Révolution française. — A. Manfred : Marat. — L. Cahen et M. Braure : L'évolution politique de l'Angleterre moderne . . . . . 141

### Marxisme :

- Isaiah Berlin : Karl Marx. — A. Kettle : Karl Marx, Founder of Modern Communism . . . . . 145

### Sciences humaines :

- Cl. Lévi-Strauss : La pensée sauvage. — J.-F. Le Ny : Le conditionnement. — Marcel Cohen : Etudes sur le langage de l'enfant. — J. Delay et P. Pichot : Abrégé de Psychologie . . . . . 147

### Politique :

- Léo Figuères : Le Parti communiste français, la culture et les intellectuels. — A. Fabre-Luce : Six milliards d'insectes . . . . . 153

### Archéologie :

- Archaeologia Polona (t. IV et V). . . . . 155



### AU PROCHAIN NUMÉRO :

- **Georges Cogniot** : Pour le 80<sup>e</sup> anniversaire de la mort de K. Marx : Marx et l'éducation.  
— **Jean Bruhat** : Aragon, historien de l'U.R.S.S.  
— **Joseph Needham** : La tradition scientifique chinoise.

# LES CARACTÈRES SPÉCIFIQUES DE LA LUTTE DE CLASSES DANS L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

par Charles PARAIN



On ne peut se représenter convenablement et présenter clairement le rôle qu'ont joué les luttes de classes dans l'histoire de la Grèce et dans celle de Rome qu'en évitant de transposer d'une façon mécanique les conditions et les formes actuelles de la lutte de classes dans le passé.

De toute évidence, plus on s'éloigne du présent, plus il est difficile de déceler et de préciser les lois particulières de développement des modes de production successifs. Dès le début du *Manifeste communiste*, Marx soulignait que le processus historique qui avait conduit à l'instauration du mode de production capitaliste avait entraîné une simplification et une clarification de la lutte des classes : « Dans la Rome antique nous trouvons des patriciens, des chevaliers, des plébéiens, des esclaves... et dans chacune de ces classes des gradations particulières... Le caractère distinctif de notre époque, de l'époque de la bourgeoisie, est d'avoir simplifié les antagonismes de classes ». Elle les a simplifiés, mais non pas fait naître comme un facteur nouveau du grand développement historique.

Un premier point à considérer est ce qu'on peut appeler la limitation des luttes de classes, limitation due à une volonté plus ou moins délibérée et plus ou moins agissante des sociétés de maintenir dans leur sein une certaine égalité sociale. Mais, même dans cette ligne d'évolution qui semble échapper aux antagonismes de classes, se vérifie, et d'une manière particulièrement convaincante, que la lutte de classes est bien devenue à ce stade de l'histoire, en corrélation avec le progrès des forces productives, le moteur essentiel du développement historique.

En second lieu, si tout au moins les classes opprimées ont des structures moins nettes et moins fermes, si les luttes de classes en restent souvent à des formes plus élémentaires, il n'en résulte qu'une lenteur et une diversification plus grandes des processus historiques. Les oppositions de classes ne s'en laissent pas moins ramener à des oppositions fondamentales et, pour élémentaires qu'ils puissent assez souvent demeurer, les antagonismes de classes n'en ont pas exercé une action moins profonde et moins décisive, en dernière analyse, sur le déroulement des faits et le changement des situations aux différents étages de la vie sociale.

Enfin si l'on applique, comme il est nécessaire pour leur vérification, les analyses esquissées à l'examen d'un processus historique qui se trouve au cœur même des problèmes, celui du passage à des structures économiques et sociales proprement esclavagistes, on constatera certes dans les deux grands exemples

typiques, celui d'Athènes et celui de Rome, une diversité considérable, mais cette diversité n'est que de forme et par conséquent secondaire : l'action des mêmes lois générales de développement s'y reconnaît dans la formation de civilisations qui ont pourtant chacune leur physionomie propre et même, à certains égards, divergente.

## La limitation relative de la lutte de classes

Dans un projet de lettre à Véra Zassoulitch (Londres, 8 mars 1881) Marx constate que lors de la dissolution de la société primitive deux sortes de propriété coexistent dans la communauté rurale, la propriété collective, communale, de la terre arable et la propriété privée du cultivateur sur sa maison, cette coexistence exprimant le dualisme inhérent à cette communauté rurale. La propriété commune et les rapports sociaux qui en découlent, rapports de réelle égalité entre les membres de la communauté, rendent solide l'assiette de la communauté, tandis que l'appropriation privée par le producteur des fruits de son travail admet un certain développement de l'individualité, lequel entraîne peu à peu, par l'accumulation dans les mains de quelques-uns d'une richesse particulière, particulièrement en bestiaux, des conflits d'intérêt et le début de la différenciation sociale. On voit ainsi disparaître au profit de la propriété privée la propriété commune, d'abord des terres labourables, puis des forêts et des pâturages.

Cependant, ajoute Marx, la carrière historique de la communauté rurale n'aboutit pas fatalement à cette dernière issue (ou n'y aboutit que tardivement) : « Son dualisme inné admet une alternative : son élément de propriété privée l'emportera sur son élément collectif, ou celui-ci l'emportera sur celui-là. *Tout dépend du milieu historique où elle se trouve placée* (souligné par nous) ». En fait, à la longue, c'est la propriété privée qui devait l'emporter pour la raison qu'à ce stade de développement de l'humanité l'essor de l'individualité était incompatible avec l'organisation égalitaire de la société primitive et l'essor de l'individualité était la condition nécessaire d'un progrès accéléré des forces productives. Ailleurs (*Histoire des doctrines économiques*, Ed. Costes, T. VIII, p. 79) Marx explique dans des formules frappantes que la communauté primitive, tout comme la petite agriculture familiale où se réalise pareillement l'unité primitive du travailleur et des moyens de production, sont des formes enfantines qui ne peuvent guère développer le travail comme travail social, ni la force productive du travail social.

Dans son traité sur la *Politique*, Aristote avait déjà donné des analyses semblables, mais d'une manière embarrassée, hésitante, parce qu'il se maintenait sur le plan moral, au lieu d'aller jusqu'aux racines économiques de la vie sociale. « Si l'association et la communauté, écrivait-il d'un côté (1200 a), n'avaient pour objet que de s'enrichir, les associés ne devraient avoir dans l'Etat qu'une part proportionnelle à leur rapport, et alors le raisonnement des partisans de l'oligarchie semblerait avoir l'avantage... Toutefois, ce n'est pas seulement pour vivre, mais pour vivre heureux que les hommes ont établi parmi eux la société civile ». Et précisant le contenu de son idée du bonheur il affirme (1295 b) que la cité veut être composée, autant qu'il se peut, de citoyens égaux

et semblables, ce qui ne se trouve guère que dans les situations moyennes : l'Etat où les citoyens vivent dans une honnête médiocrité, lui semble le mieux administré et le plus heureux, parce que c'est le seul qui soit exempt de troubles et de séditions, nous dirions de luttes de classes. Mais d'un autre côté Aristote se voit obligé de reconnaître que les hommes se sont habitués depuis longtemps à renoncer à l'égalité : ils veulent commander ou se résigner à la sujétion. La pensée de Marx est à la fois plus claire, plus profonde et plus imprégnée d'un véritable humanisme : car il était justement convaincu que, malgré les défaillances dues aux situations historiques, les hommes n'ont jamais renoncé à l'égalité.

Le rôle de l'historien est de préciser la nature des milieux historiques et des situations historiques où le développement de la propriété privée, donc de l'inégalité, s'est trouvé plus ou moins freiné. Ce freinage a pu se produire naturellement et en quelque sorte inconsciemment ou artificiellement, volontairement, consciemment.

Typique du premier cas est ce que Marx a dénommé provisoirement et sans que cette dénomination comporte un quelconque jugement de valeur sur les capacités historiques des peuples des différents continents, le mode de production asiatique.

La précaution doit être prise de bien marquer que les analyses de Marx concernant ce mode de production ne fournissent nullement un schéma directement applicable aux sociétés réelles de l'Asie ancienne pour en donner à la fois une description précise et une explication suffisante.

S'agissant des sociétés capitalistes, Marx a répondu d'avance à des critiques un peu trop myopes : « Le mouvement réel de la concurrence se situe en dehors de notre plan et nous n'avons à étudier ici que l'organisation interne du mode capitaliste de production, en quelque sorte dans sa moyenne idéale (*Le Capital*, Ed. Sociales, t. VIII, p. 208) ». De même il ne faut prendre le concept de mode de production asiatique que comme un instrument d'analyse qui aide à comprendre un aspect essentiel des structures sociales de l'Egypte ancienne ou de l'Inde ou de la Chine — qui permet également de mesurer la portée de telle déclaration de Lénine : « Chaque jour, l'éveil de nouvelles classes à la vie et à la lutte en Orient (Japon, Indes, Chine) — c'est-à-dire de centaines de millions d'humains qui forment la plus grande partie du globe et qui, par leur *inaction historique* et leur *sommeil historique* (souligné par nous), ont été cause, jusqu'à présent, du marasme et de la décomposition frappant de nombreux états avancés d'Europe — chaque jour, l'éveil à la vie de nouveaux peuples et de nouvelles classes confirme de plus en plus le marxisme ». (*Du rôle du matérialisme militant*, 12 mars 1922).

La base du mode de production dit asiatique est formée par la communauté rurale figée à un stade archaïque, où la terre reste, à un degré plus ou moins grand, possession commune des membres de la communauté. Cette communauté rurale se suffit à elle-même, la plus grande masse du produit étant destinée à la consommation immédiate par ses membres. La plupart de ceux-ci tirent l'essentiel de leur subsistance de petites exploitations agricoles, tandis qu'à côté d'eux ou à leur tête un petit nombre de personnages, entretenus habituellement aux frais de la communauté, exercent des métiers et des fonctions déterminés. Si une communauté est détruite, elle se reconstitue sous la même forme, avec la même division du travail et quand la population augmente

une nouvelle communauté se fonde sur le modèle des anciennes, tant du moins que subsiste la possibilité d'occuper de nouvelles terres.

Il est trop clair que le maintien d'une égalité plus ou moins relative a pour rançon une stagnation économique qui a souvent pour conséquence la formation de castes. La productivité du travail dépend en effet d'un côté de la virtuosité du travailleur, de l'autre du perfectionnement de ses outils, de ses instruments. Dans une société devenue immobile ou peu s'en faut, la productivité du travail ne peut s'accroître par le progrès de l'outillage ; il devient d'autant plus nécessaire d'établir les conditions les plus favorables à l'accroissement, puis au maintien de la virtuosité du travailleur. Marx note (*Le Capital* I, XIV, 2., Ed. Sociales, T. II, p. 31) que les castes, et avec une fixité moindre, les corporations, se forment d'après la même loi naturelle qui règle la division des plantes et des animaux en espèces et en variétés, avec cette différence cependant qu'un certain degré de développement une fois atteint, l'hérédité des castes et l'exclusivisme des corporations sont décrétées lois sociales. Il ne se développe pas ici de luttes de classes, mais le mouvement de l'histoire, s'il ne s'arrête pas entièrement, se ralentit à l'extrême. Ni l'usure, ni le commerce qui dans les sociétés en mouvement, contribuent à accélérer ce mouvement, n'exercent ici d'effet dissolvant sur le fonctionnement de la petite société autarcique.

Il arrive, dans des conditions géographiques favorables et lorsqu'il ne se pose pas d'impérieux problèmes de défense, qu'il ne se constitue pas, au-dessus de ces communautés rurales juxtaposées, d'autorité supérieure, une forme stable d'Etat ; ou bien alors, quand un Etat se constitue, nécessairement despotique, celui-ci s'accommode volontiers du maintien de l'autonomie locale des petites communautés de base. « Le despotisme oriental ne s'attaque à l'administration municipale autonome que lorsqu'elle le contrarie dans ses intérêts directs, mais n'est que trop portée à tolérer l'existence de ces institutions tant qu'elles le déchargent de l'obligation de faire lui-même quelque chose et lui évitent les peines d'une administration bien organisée » (K. Marx, *New-York Tribune*, 9 sept. 1854, *Œuvres politiques*, Ed. Costes, VIII, p. 125, *La révolution espagnole*).

Mais il arrive aussi que les conditions géographiques obligent à une large coopération entre les communautés de base, pour la défense contre les inondations ou, comme en Egypte, pour l'établissement d'un vaste système d'irrigation. Il se constitue alors un gouvernement central, nécessairement stable et autoritaire, ce que Marx dénomme le despotisme oriental. Le despote est amené alors, pour assurer l'exécution en temps voulu des travaux collectifs, à intervenir dans le fonctionnement des communautés de base et à le contrôler. Ce contrôle lui permet de mieux assurer le paiement par ces communautés de redevances, de tributs que vient alourdir le coût de l'armée et d'une administration compliquée, qu'alourdissent plus encore les exigences arbitraires, pour leurs satisfactions personnelles, du despote et de ses fonctionnaires. C'est par cette voie que se créent les conditions d'une lutte de classes menée essentiellement, sous forme d'explosions, de révoltes incapables de détruire le régime despotique, par des masses paysannes surexploitées.

Les analyses de Marx, si elles sont maniées avec précaution, éclairent l'histoire de l'Asie et aussi celle de l'Afrique pour de très longues périodes. Mais l'histoire de l'antiquité classique devrait aussi en faire son profit. On néglige trop le fait que non seulement dans les régions les moins évoluées de la Grèce

classique, mais aussi à l'intérieur des empires hellénistiques et de l'empire romain subsistaient de vastes ensembles de communautés rurales qui vivaient repliées sur elles-mêmes, presque en marge et ne participant que très faiblement au mouvement général de l'économie. Leur rôle économique mérite cependant d'être évalué aux époques brillantes, surtout aussi leur rôle dans les vastes mouvements sociaux qui ont si puissamment contribué à la ruine des empires et de la société antiques.

Le freinage artificiel, conscient et volontaire des processus qui entraînaient l'aggravation de l'inégalité sociale intéresse plus directement l'histoire des cités-états surtout en Grèce, mais aussi à Rome.

Marx et Engels ont décelé, avec des formules éclatantes, la nature du processus qui mit en mouvement une société primitive restée longtemps presque stagnante et par là-même accentua les dénivellations sociales sans que les contemporains y prissent d'abord garde. « Chez les Iroquois, écrit Engels (*Origines de la famille*, Ed. Sociales, p. 104-105), ne se pouvait concevoir un état de choses tel qu'il s'était imposé aux Athéniens, pour ainsi dire sans leur concours et sûrement contre leur volonté. Chez les Iroquois, la façon d'année en année, toujours identique à elle-même, de produire les choses nécessaires à la vie, ne pouvait jamais susciter de pareils conflits... ne pouvait provoquer l'antagonisme entre riche et pauvre, entre exploiters et exploités. Les Iroquois étaient encore fort loin de dominer la nature, mais, dans les limites naturelles qui leur étaient données, ils étaient maîtres de leur propre production... ».

« Il en était autrement chez les Grecs. Les progrès de la propriété privée en troupeaux et en objets de luxe amenèrent des échanges avec les particuliers, la transformation des produits en *marchandises*. Et c'est en cela que réside le germe de tout le bouleversement qui va suivre. Dès que les producteurs ne consommèrent plus eux-mêmes directement leurs produits, mais s'en dessaisirent par l'échange, ils en perdirent le contrôle ».

Enchaînons avec ce texte du *Capital* (I, III, 3, Ed. Sociales, I, p. 137-138) : « A mesure que s'étend la circulation des marchandises, grandit aussi la puissance de la monnaie, forme absolue et toujours disponible de la richesse sociale... La circulation devient la grande cornue sociale où tout se précipite pour en sortir transformé en cristal monnaie... De même que toute différence de qualité entre les marchandises s'efface dans l'argent, de même lui, niveleur radical, efface toutes les distinctions. Mais l'argent est lui-même marchandise, une chose qui peut tomber sous les mains de qui que ce soit. La puissance sociale devient ainsi puissance privée des particuliers ».

Quand on en fut arrivé là, quand la domination des riches devint insupportable pour la masse des citoyens (voir Hésiode), on prit alors conscience de ce qui s'était passé, et trop tard parce que le processus était irréversible, parce qu'il s'imposait nécessairement pour une domination toujours plus grande de la nature. Mais avec un sens profond de l'humain qui est l'honneur des meilleurs représentants de la culture antique<sup>1</sup>, on dénonça ce qu'il y avait d'immoral et d'injuste dans une société que l'argent dominait de plus en plus et que corrompait la soif des richesses : « Aussi la société antique, ajoute Marx, dénonce-t-elle l'argent comme l'agent subversif, comme le dissolvant le plus actif de son

1. Marx ne manque pas de mettre en parallèle la dureté de la société moderne, qui « salue dans l'or son Saint-Graal, l'incarnation éblouissante du principe même de la vie ».

organisation économique et de ses mœurs populaires », et il renvoie aux vers 295-301 de l'Antigone de Sophocle : « Rien n'a, comme l'argent, suscité parmi les hommes de mauvaises lois et de mauvaises mœurs ; c'est lui qui met la désunion dans les villes... c'est lui qui détourne les âmes les plus belles vers tout ce qu'il y a de honteux et de funeste à l'homme ».

Il est important de préciser dans quelle mesure restaient présents à l'esprit des hommes politiques et des penseurs, en Grèce, mais aussi à Rome, les problèmes que posait l'antinomie entre d'une part la revendication de la justice et de l'égalité, lesquelles étaient les meilleurs fondements de la paix sociale et de la solidité intérieure des Etats, d'autre part le désir d'accroître les richesses, donc la production et la circulation des marchandises, par suite de quoi s'aggravaient les inégalités sociales et se développaient les luttes de classes<sup>2</sup>.

Au début du vi<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le sage Pittacos de Mitylène affirmait, au dire de Diodore de Sicile, que l'égal vaut mieux que le plus, que l'avantage est toujours du côté de la modération et non du lucre : « l'or, ajoutait-il, la gloire et la sécurité sont les compagnes de l'égalité ; une trop grande fortune entraîne la médisance et la crainte ».

Mais ce n'était là qu'une prédication morale de peu d'effet sur la pratique réelle des sociétés.

C'est chez Aristote que l'on rencontre la tentative la plus poussée de trouver une solution aux problèmes en tenant compte des réalités politiques et économiques du temps.

Dans sa *Politique* (1318 b-1319 a), il considère que la meilleure démocratie est celle où la terre est répartie entre tous les citoyens avec une égalité relative, celle de petits propriétaires cultivateurs et éleveurs de troupeaux. Les citoyens y disposent de droits raisonnables (élection des magistrats en partie censitaire ; pouvoir judiciaire et contrôle des magistrats) et comme ils ne sont pas très riches, ils ne se soucient pas de se réunir fréquemment en assemblées pour délibérer. « En effet, souligne-t-il, la plupart des hommes sont plus avides de gains que d'honneurs ». Pour Aristote un avantage fondamental d'un tel régime, c'est que les fonctions publiques sont toujours remplies par les citoyens les plus éminents avec le consentement du peuple qui, dès lors, n'est nullement jaloux de leur mérite.

Pour démontrer la possibilité d'un pareil régime, il s'appuyait sur l'existence de dispositions fort répandues, affirmait-il, parmi les anciennes lois de la plupart des cités et qui interdisaient les uns d'aliéner l'héritage paternel, les autres de posséder une étendue de terres qui excédait une certaine mesure.

Bien que nous soyons mal renseignés sur la façon dont des lois de ce

2. Il faut renvoyer ici aux analyses de Marx qu'il serait si utile de reprendre sur les différentes formes, les différents degrés de propriété privée. C'est seulement peu à peu que les droits de la collectivité sur une propriété privée longtemps limitée par eux ont été éliminés et c'est le caractère encore partiellement collectif de la propriété privée qui était à Rome, le fondement de pratiques destinées à limiter l'inégalité sociale et à traduire en actes la solidarité du groupe, comme les distributions de blé. Marx distinguait une forme antique de propriété où existaient seulement la propriété collective et seulement la possession privée ». Cette situation, écrit E. Chterman (*La Chute du régime esclavagiste*, in *Recherches internationales*, n° 2, p. 125), ne fut jamais dépassée définitivement dans le cadre du régime esclavagiste... Celui qui possédait des terres sur le territoire d'une ville, lui devait une part du surproduit provenant du travail de ses esclaves, au profit des « intérêts collectifs (imaginaires et réels), qui garantissent l'intégrité de l'union à l'extérieur et à l'intérieur... » De là les énormes dépenses en distributions, jeux et travaux publics, qui devaient entretenir l'illusion de l'unité de tous les hommes libres et les grouper contre les esclaves. » Derrière l'apparence de la collaboration des classes se découvrent sans peine les réalités de la lutte des classes.

genre ont pu être établies et sur leur fonctionnement (on connaît au moins, à Rome, la *lex Licinia* qui a donné lieu à de nombreuses discussions), il n'y a pas lieu d'en mettre en doute l'existence, pas plus que le rôle qu'elles ont dû jouer dans l'atténuation, sinon dans la suppression des luttes de classes entre les hommes libres. *Mais le maintien relatif de l'égalité chez les hommes libres n'était rendu possible que par l'existence de l'esclavage* : on n'esquivaît une forme d'opposition de classes que pour en susciter une autre d'une ampleur plus grande encore, au point que cette autre forme est devenue la caractéristique fondamentale de la société grecque et de la société romaine.

Une solution différente, combinée ou non avec la précédente, était la guerre de conquête, grâce à laquelle pouvaient être procurés aux citoyens appauvris et à l'excédent de population qui résultait de la croissance démographique, de nouveaux lots de terre qui leur permirent de mener une existence décente. On sait qu'une organisation guerrière était souvent un trait distinctif des sociétés antiques, l'exemple le plus achevé étant celui de Sparte où une partie du territoire était partagée en lots inaliénables et indivisibles qui, demeurant propriété de l'Etat, étaient répartis à ceux qui jouissaient de la qualité de citoyens. Mais à Sparte, comme dans la démocratie vantée par Aristote, l'égalité restait toute relative. Aristote définit la constitution de Lacédémone comme un mélange de démocratie et d'oligarchie. L'éducation des enfants, la nourriture et le vêtement étaient semblables pour tous ; mais le gouvernement demeurait aux mains d'un d'un petit nombre de familles dont la puissance politique reposait sur une plus grande richesse matérielle ; en effet à côté de la portion de territoire qui était partagée en lots inaliénables et dite terre civique, était réservée une autre portion où les Spartiates riches pouvaient acquérir des terres et les vendre ; ces Spartiates riches qui étaient les principaux personnages de l'Etat, savaient encore accroître leur fortune par l'accaparement du butin fait à la guerre, par leur vénalité dans les missions diplomatiques, par des opérations commerciales où ils utilisaient des personnes interposées.

Quels que fussent les efforts déployés en vue du maintien d'un minimum d'égalité sociale et quels que fussent les mobiles de ces efforts, ils eurent seulement pour résultat de ralentir le processus qui, comme dans toutes les sociétés fondées sur l'exploitation de l'homme par l'homme, entraînait une inégalité sociale croissante, donc des oppositions de classes toujours aggravées.

Hésiode se plaint de vivre dans l'âge de fer ; il regrette l'âge d'or où les hommes, tous les hommes, vivaient sans soucis, comblés de biens par une nature généreuse ; il a soif de justice et il ne manque pas de condamner la richesse acquise par la violence ou la duperie. Mais il ne sait donner comme but au travail dont la dureté des temps fait une loi à tous, que l'acquisition de la richesse (Trav. et jours 302-313). « La faim est partout la compagne de l'homme qui ne fait rien. Les dieux et les mortels s'indignent également contre quiconque vit sans rien faire... C'est par leurs travaux que les hommes sont riches en troupeaux et en or ; rien qu'en travaillant ils deviennent mille fois plus chers aux immortels... ; richesse toujours est suivie de mérite et de gloire. » L'oraison funèbre prononcée par Périclès, telle que Thucydide la reconstruit, se caractérise à la fois par la proclamation d'un idéal démocratique et par le mot d'ordre « Enrichissez-vous » : « Il n'est pas honteux à personne d'avouer qu'il est pauvre ; mais ne pas chasser la pauvreté, voilà qui est honteux. Les citoyens qui s'occupent des affaires de la cité peuvent en même temps veiller à leurs propres affaires et à ceux-là même qui se livrent à des métiers, il est donné de ne pas rester trop ignorant des choses de la politique. »

L'équilibre d'un Périclès s'efforçait d'établir entre deux tendances contradictoires, était très instable parce que le mouvement général de l'économie grecque et de la société antique en général, conduisait de la production prédominante de valeurs d'usage à la production prédominante de marchandises. Marx dans *Le Capital* (I, 14, 5, Ed. Sociales, T. II, pp. 53-55) souligne que les écrivains de l'antiquité classique, au lieu de donner de l'importance à la quantité et à la valeur d'échange, s'en tiennent exclusivement à la qualité et à la valeur d'usage. Engels, par contre, (FEUERBACH, *Le matérialisme historique*) caractérise le droit romain comme le premier droit mondial d'une société productrice de marchandises. Il n'y a pas de contradiction entre la pensée de Marx et celle d'Engels. La contradiction était à l'intérieur de la société antique elle-même, à la base de traits spécifiques du développement de ses luttes de classes<sup>3</sup>. Marx, en effet, se référait à la première étape d'un développement, Engels à l'étape finale. On possède là la clef non pas seulement du développement de l'économie, mais du développement de la société tout entière, à tous ses niveaux.

### Les oppositions fondamentales de classes

Il arrive que, pour combattre la célèbre formule par laquelle s'ouvre le *Manifeste Communiste* « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes », on nie l'existence de classes sociales au sens moderne du terme dans les sociétés antiques. C'est limiter la notion historique de classe à une forme achevée et même, pour ainsi dire, idéale.

Marx, tout le premier, dans *l'Idéologie allemande*, distingue deux degrés : l'état, à un niveau moins développé, et la classe, proprement dite, à un niveau pleinement développé. C'est ainsi que pour la bourgeoisie, il note qu'il se forma d'abord des bourgeoisies locales, isolées les unes des autres, mais qui avaient ce caractère commun de s'opposer à la société féodale par leurs conditions d'existence et par leur mode de travail ; puis lorsque s'établirent les relations entre les différentes villes, ces conditions communes se transformèrent en conditions de classe. Il note aussi que la bourgeoisie qui ne s'était transformée que

---

3. La contradiction inhérente à la société antique explique non seulement le développement de cette société, mais encore le développement de l'historiographie la concernant. Un article de M. Edouard Will (*Trois quarts de siècle de recherches sur l'économie grecque antique*, Annales E.S.C., janvier-mars 1954) est extraordinairement révélateur à cet égard. Il note qu'un long débat, non encore clos, bien que déjà presque séculaire, oppose les partisans du « modernisme » de l'économie grecque, depuis surtout Ed. Meyer, aux tenants d'un certain « primitivisme » qui avec K. Bücher enferme toute l'antiquité classique dans le cadre primaire de l'économie domestique. Enfin tenant compte de ce qu'apportent l'une et l'autre école, pour tracer un cadre très général à la recherche, il caractérise ainsi, selon ses propres termes, l'économie grecque : d'un côté une structure politico-sociale intravertie de la cité, fondée jusqu'au bout sur une économie essentiellement agricole et se contentant d'une production artisanale archaïque pour la satisfaction de besoins restreints ; de l'autre, croissance de la cité rendant le commerce extérieur nécessaire pour subvenir aux besoins de la subsistance et secondairement (mais concurremment) à ceux du fisc et déterminant chez une catégorie indispensable d'individus une tendance à l'extraversion cosmopolite antagoniste de la tendance autarcique fondamentale.

Un grand pas est fait ici vers une vue dialectique de l'histoire, donc vers une explication satisfaisante du chaos apparent des faits historiques. Mais n'est-il pas permis de regretter qu'un jargon faussement sociologique obscurcisse, faute du recours aux analyses et à la terminologie scientifique du marxisme, ce qu'il y a de lucide, d'éclairant dans la pensée, le rôle fondamental de l'esclavage étant toutefois escamoté ?

peu à peu d'état en classe, s'est scindée de nouveau, avec les progrès de la division du travail, en différentes fractions, avant d'absorber finalement en elle toutes les classes possédantes qu'elle a trouvées à son établissement dans la mesure où toute propriété existante s'est transformée en capital industriel ou commercial.

Mais au long de ces étapes, c'est bien d'une même formation sociale, d'une même classe sociale qu'il s'agit. On ne peut comprendre la signification et la portée de la formule du *Manifeste* qu'en se plaçant à un même degré d'abstraction.

D'autre part, dans *Misère de la Philosophie*, Marx distingue à propos de la formation du prolétariat, l'étape de la classe *en soi* et celle de la classe *pour soi*. Pour commencer, la domination du capital a créé à la masse des ouvriers une situation commune et des intérêts communs : cette masse était déjà une classe vis-à-vis du capital, mais pas encore pour elle-même. Puis dans la lutte pour le maintien du salaire cette masse s'est réunie, s'est associée dans des coalitions qui, de partielles sont devenues permanentes ; elle s'est constituée en classe pour elle-même. En face du capital toujours coalisé, le maintien de leur association devient plus nécessaire pour les travailleurs que celui de leur salaire : « Une fois arrivée à ce point-là, l'association prend un caractère politique. »

Pour l'analyse de la structure des classes dans les sociétés antiques, on ne pourrait trouver de meilleur guide que les analyses où Marx a pu préciser, à travers une étude théorique de la formation de la bourgeoisie et du prolétariat, mais aussi grâce à sa pratique révolutionnaire, comment se créent dans une société donnée les antagonismes sociaux *de base* et quels sont les caractères constitutifs, peu à peu développés, des classes fondamentalement antagonistes : cohérence et cohésion, conscience collective et combativité. Il y a lieu, en effet, d'échapper à une tendance non moins néfaste que celle qui conduit à la négation de l'existence de classes caractérisées et d'antagonismes prolongés de classes : la tendance à segmenter exagérément les sociétés antiques, à mettre sur le même plan une série de groupements sociaux d'importance et de dynamisme très différents, en les qualifiant arbitrairement de classes et en estompant, pareillement ainsi, les antagonismes fondamentaux que les plus perspicaces des historiens anciens ont parfaitement perçus et mis en évidence.

### L'antagonisme hommes libres-esclaves

L'opposition la plus profonde, celle qui a donné aux sociétés antiques leur caractère spécifique par rapport aux sociétés médiévales et aux sociétés modernes, c'est l'opposition hommes libres-esclaves, ce qui ne signifie d'ailleurs pas que cette opposition a toujours été l'opposition principale. Elle ne l'est devenue que lorsque la production esclavagiste est devenue la production dominante. Mais, même lorsqu'elle n'était encore qu'une opposition secondaire, c'est en elle que se trouvait le germe des développements ultérieurs, c'est en elle que reposaient, dès le début, l'origine et la clef de l'épanouissement de la société antique, comme c'est en elle qu'il faut chercher, au sein même de l'épanouissement, l'origine et la clef de la décadence.

Tout comme la notion de classe, la notion d'esclave ne doit pas être limitée à un état achevé, mais embrasser tout un développement historique qui conduit de l'esclavage patriarcal aussi bien à l'hilote spartiate qu'à l'esclave enfermé

à Rome dans l'ergastule : au cours de ce développement la dynamique des antagonismes sociaux a fait que, par la perte de la liberté, la dépendance à l'égard d'un maître est devenue progressivement une dépendance illimitée.

Par suite de l'emploi de plus en plus massif et de plus en plus intensif des esclaves, les maîtres ont été peu à peu envahis, jusqu'à en être obsédés, par la crainte de réactions brutales ou surnoisées chez ceux qu'ils exploitaient toujours davantage et cette crainte les a poussés à renforcer, jusqu'à la férocité, des méthodes de coercition et de terreur. Il suffit de se rappeler, entre autres, l'effroi de Cicéron, pilier de l'humanisme antique, lorsqu'aux Jeux mégalésiens d'avril 56 Clodius lança dans le théâtre, comme à l'assaut, des bandes d'esclaves : « Peut-on imaginer une honte, une souillure, une profanation, un désordre plus évidents, s'écrie l'orateur... Jusqu'ici les esclaves s'écartaient des hommes libres à la voix du héraut ; aux Jeux ils ont écarté d'eux les hommes libres, non par la voix mais à coups de poings. » (*Discours sur la réponse des haruspices.*)

Thucydide (VIII, 40) explique que Chio avait un grand nombre d'esclaves et plus même que toute autre cité, excepté Lacédémone : comme leur multitude pouvait être redoutable, on châtiât leurs fautes avec une grande sévérité. Le même Thucydide explique qu'après le désastre de Pylos, les Spartiates n'étaient pas fâchés d'avoir un prétexte de faire partir pour la Thrace sous la conduite de Brasidas un certain nombre d'hilotés, craignant de la part de ceux-ci quelque révolte dans la triste conjoncture où se trouvait l'Etat : « Toujours, ajoute-t-il, les premiers de leurs soins avaient eu pour objet de se tenir en garde contre les hilotés. »

Il y avait bien une solution qui était de restreindre les risques en restreignant les possibilités de coalitions. Dans les *Lois* de Platon, il était expliqué que le genre de bestiaux qu'étaient les esclaves, était difficile à mener, surtout dans les Etats où il en existait un grand nombre parlant la même langue. C'est pourquoi il était recommandé ou bien de n'avoir pas pour esclaves des hommes du même pays, ou bien de les traiter convenablement, non pas seulement en vue de leur bien, mais plus encore dans l'intérêt de leurs maîtres. Mais les nécessités économiques l'emportent toujours à la longue. Ce grand philosophe idéaliste savait bien que la meilleure sauvegarde des maîtres était leur solidarité et l'intervention partielle de l'Etat, définissant ainsi excellemment l'Etat esclavagiste ; il explique que si ceux qui possèdent jusqu'à cinquante esclaves et davantage, continuent à mener une existence confiante, c'est que tout l'Etat porte secours à chaque particulier individuellement. Ces témoignages sont d'autant plus instructifs qu'ils proviennent d'une cité qui passe pour avoir traité les esclaves avec moins d'inhumanité. Il serait facile, et utile, d'en emprunter d'autres à la Rome qui a poussé le plus loin l'utilisation du système esclavagiste.

Un autre trait caractéristique des antagonismes sociaux, c'est que les classes privilégiées, les classes exploiteuses s'efforcent de se donner bonne conscience, au moins jusqu'au point où le scandale devient si patent que les plus généreux et les plus clairvoyants de leurs représentants s'indignent et dénoncent l'injustice jointe à l'absurdité du régime établi. Rien n'est plus facile : « La classe qui dispose des moyens de production matérielle, écrit Marx dans *l'Idéologie allemande*, dispose en même temps et par là même des moyens de sa production spirituelle, si bien qu'ainsi lui sont en même temps soumises en moyenne les idées de ceux à qui font défaut les moyens de la production spirituelle. » C'est pourquoi aussi la prise de conscience des intérêts profonds de classe, supposant un certain niveau

intellectuel, se produit en premier lieu dans les couches sociales qui profitent de l'exploitation de l'homme par l'homme.

C'est à ce souci de se donner bonne conscience qu'on est porté à attribuer la tentative si spécieuse d'Aristote de classer les êtres humains en deux espèces, différentes de nature, d'un côté ceux qui dès le moment de leur naissance sont destinés à commander, les hommes libres, de l'autre ceux qui sont destinés à obéir, parce qu'ils n'ont pas la plénitude de la raison, parce qu'ils ne peuvent guère être employés que pour leurs forces corporelles et que, par conséquent, il n'y a rien de meilleur pour eux que d'obéir. Mais ce n'est pas seulement une bonne conscience que les classes privilégiées veulent se donner ; leur système d'éducation vise en plus à développer dans leur sein l'orgueil de classe. On ne s'est pas suffisamment donné la peine de rechercher les éléments d'une sorte de folklore dont, *a priori*, l'existence est fort probable et qui ne pouvait manquer à la fois d'avertir les maîtres des dangers qu'ils couraient et de souligner, en même temps que la bassesse des esclaves, la facilité relative de venir à bout de leurs révoltes. Des anecdotes rapportées par exemple par Nymphodore et par Justin ont tous les caractères de contes, de fables de ce genre.

Nymphodore qui vivait du temps de Ptolémée Philadelphe raconte (frag. 12) que des esclaves fugitifs dans l'île de Chio (on retrouve ici un cas typique déjà rencontré) s'étant groupés sous les ordres d'un chef habile, avaient tenu en échec toutes les expéditions dirigées contre eux ; mais ce chef d'esclaves s'était fait, contre de riches cadeaux, comme un policier auxiliaire pour contrôler au bénéfice des maîtres les fuites d'esclaves et empêcher les pillages. Chez Justin (*Hist. Philipp. II. V, 1-7*) ce n'est plus l'arme de la corruption, mais celle de l'autorité qui est recommandée. Les esclaves des Scythes avaient profité d'une expédition guerrière entreprise par leurs maîtres en Asie, pour s'armer et même épouser les femmes des guerriers, fatigués de les attendre. Les Scythes, à leur retour, eurent l'idée d'user non de leurs armes, mais de fouets et de verges qui sont l'effroi des esclaves. Arrivés au contact, « ils lèvent soudain leurs fouets et frappent d'une telle frayeur ceux qu'ils n'avaient pu vaincre par le fer qu'ils les vainquirent par la crainte du fouet et que ceux-ci prirent la fuite non en ennemis battus, mais en esclaves fugitifs. » Ailleurs (XVI, 5) l'exemple est donné de femmes libres qui avaient préféré la mort plutôt que d'épouser les esclaves affranchis par Cléarque, devenu tyran d'Héraclée du Pont en 362 avant notre ère. Ailleurs encore (XVIII, 3), comme les esclaves s'étaient rendus maîtres de la ville de Tyr, ils en sont réduits à choisir pour roi celui d'entre eux qui aurait le premier aperçu le soleil levant : l'esclave qui l'emporte, avait précédemment sauvé son vieux maître et avait eu l'idée, sur le conseil de celui-ci, de regarder vers l'Occident les toits les plus élevés de la ville. On découvrit que l'idée venait du maître et « on comprit alors combien l'esprit des hommes libres l'emporte sur celui des esclaves et que, si les esclaves avaient le dessus, ce n'était point par leurs capacités, mais par leur méchanceté ».

Certains, au moins, de ces contes « édifiants » eurent la vie dure, tellement ils satisfaisaient la vanité et le besoin de se rassurer des maîtres. Au début du V<sup>e</sup> siècle de notre ère le poète Claudien se croit encore en situation de reprendre l'anecdote des esclaves scythes, lesquels par leur incapacité à se comporter en hommes libres, auraient si opportunément donné raison à Aristote. Par des expériences récentes, nous avons appris à évaluer la nocivité d'« histoires » de cette sorte ; nous savons combien elles sont révélatrices d'attitudes d'agissements de classe aussi féroces que bornés.

En regard il est assurément utile de souligner le manque d'homogénéité du groupe social des esclaves : par leur origine très diversifiée les esclaves d'un même maître parlaient souvent des langues différentes, avaient des mentalités différentes. Ce qui était plus important encore, ils tenaient des places fort dissemblables dans le système de production sociale : il y avait un abîme entre l'esclave qui, soumis à une discipline impitoyable, peinait dans les conditions les plus dures, sur les grands domaines à la campagne, dans les conditions les plus effroyables au fond des mines, et l'esclave qui était l'homme de confiance du maître. Plus généralement l'esclave qui était employé à la ville, dans la *familia urbana*, paraissait jouir d'un sort relativement enviable aux yeux de l'esclave relégué aux champs. Ce manque d'homogénéité permettait aux maîtres d'utiliser au mieux de leurs intérêts les mécanismes de l'affranchissement. Ils faisaient luire un espoir de libération qui, un peu comme les loteries des temps modernes, confirmait dans l'esprit de soumission les timorés et les naïfs. Mais l'affranchissement représentait une solution *individuelle* pour ceux qui, fort habiles ou dénués de tout scrupule ou les deux à la fois, pouvaient être dangereux ; ils se laissaient ainsi non seulement neutraliser, mais utiliser contre leurs propres compagnons d'infortune, en tant que gardes chiourmes, ou bien d'eux-mêmes ils déployaient un zèle extraordinaire au service du maître. Celui-ci souvent n'affranchissait son esclave que lorsqu'il avait vieilli et s'était usé ; la majorité des affranchis demeurait d'autre part dans une semi dépendance. Seul un petit nombre d'affranchis étaient capables de se rendre pleinement indépendants et de réussir à faire fortune, parfois avec le plus grand éclat.

Cependant il faut se garder d'attribuer une importance excessive au manque d'homogénéité des esclaves antiques, aussi bien qu'aujourd'hui avec bien moins de raison encore, au manque d'homogénéité de la classe ouvrière. La grande majorité, au moins dans la période de plein développement du système esclavagiste, était exploitée au maximum, traitée avec inhumanité et mépris, soumise à une discipline sauvage. Elle avait par là même des conditions semblables d'existence et des intérêts communs. Comment comprendre autrement que la lutte de classes que les esclaves menaient, se soit élevée à l'occasion au très haut niveau de la révolte armée ? Il y a seulement à évaluer, dans l'étude de ces luttes, le rôle des facteurs, qui, tenant à la composition du groupe social des esclaves, limitèrent ces révoltes ou les affaiblirent : non extension des soulèvements aux grands centres urbains ; combativité variée des révoltés, suivant qu'ils provenaient de peuples accoutumés à l'obéissance comme ceux du proche-Orient ou de peuples barbares, etc...

Ordinairement la lutte se bornait à une résistance passive ou demi passive, avec sabotage, au sein de la servitude et à la fuite soit individuelle, soit par groupes. Ces formes de lutte manquaient assurément de vigueur et d'ampleur. Elles n'en portèrent pas moins à la longue des coups sérieux au fonctionnement de l'ensemble du système. La résistance passive et le sabotage, parfaitement décrits et analysés par Columelle, furent une des causes du passage de la grande exploitation esclavagiste au colonat. Les fuites d'esclaves eurent parfois de graves conséquences immédiates, comme, lorsque, vers la fin de la guerre du Péloponèse, 20.000 esclaves athéniens désertèrent les mines du Laurium, ce qui entraîna à Athènes une pénurie d'argent pour le monnayage. Les désertions d'esclaves chez l'ennemi en temps de guerre inquiétaient tant les Romains que les traités de paix posaient comme condition la restitution des déserteurs et des esclaves fugitifs. Plus généralement les esclaves fugitifs nourrissaient le banditisme et

la piraterie, endémiques dans les sociétés antiques, une fois dépassée l'échelle de la cité-état.

Ces traits négatifs étaient dûs beaucoup plus aux structures sociales qu'à la faiblesse de l'organisation intérieure ou à une insuffisance de technique politique. Très gênants pour les activités productives et pour leur commerce, ils imposaient de lourdes charges aux Etats pour leur répression ; finalement ils devinrent une des causes de l'impuissance de Rome à résister à la poussée des « Barbares », dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle, puis lors de la débâcle finale.

Quelle que fût enfin l'échelle des actions des esclaves dans leurs luttes contre leurs maîtres et pour leur libération, leur grande faiblesse est qu'elles n'eurent jamais la possibilité de porter en avant et de proposer, non seulement à leurs compagnons de misère mais à toutes les autres victimes de la société existante, un idéal vraiment révolutionnaire, c'est-à-dire l'idée d'un bouleversement social qui apporterait une solution d'ensemble, une solution autant de justice que de raison, dans l'intérêt bien compris de la société tout entière : on mesure par là la différence fondamentale qui sépare la lutte de classes menée par les esclaves de la lutte de classes qui fut menée par la bourgeoisie montante à l'intérieur de la société féodale, comme de celle qui est menée aujourd'hui par le prolétariat à l'intérieur de la société capitaliste.

Cependant, à la longue, avec une lenteur qui ne doit pas surprendre, un front commun de lutte parvint à se former entre les esclaves et les plus défavorisés des hommes libres, parvint même à obtenir des succès, toujours limités il est vrai, par l'absence de perspective révolutionnaire. Les vicissitudes et les étapes de cette formation ne peuvent être comprises qu'à la lumière du développement des luttes de classes entre riches et pauvres. Toutefois dès maintenant il est un point dont la mention s'impose, celui de la formation d'une idéologie antiesclavagiste. Cette idéologie n'a pu se constituer et se développer en effet qu'à la suite de la résistance des esclaves. Peut-on prétendre en effet qu'il se soit jamais formé de véritable mouvement d'idées contre l'esclavage imposé aux animaux domestiques ? La différence de nature entre les hommes et les animaux domestiques se vérifie par le fait que les animaux ne réagissent nullement contre la situation qui leur est imposée. C'est par leur attitude de résistance agissante et durable que les esclaves ont fait la preuve qu'il n'existait point entre leurs maîtres et eux une telle différence.

Une histoire minutieuse et suivie de l'idéologie antiesclavagiste devrait d'ailleurs embrasser sa traduction en actes. Le sophiste Antiphon proclamait que, par nature, nous sommes tous et en tout identiques, qu'aucun de nous n'a été distingué à l'origine comme un barbare ou comme un grec. D'autre part, Thémistocle dans sa défense devant les Trente soulignait qu'il s'était toujours tourné contre ceux qui prétendaient qu'il n'y aurait pas de vraie démocratie avant que les esclaves ne participent au gouvernement de la cité (Xen. *Hell.* II, 3). Le programme établi par Philippe pour la ligne panhellénique de Corinthe en 337 interdisait d'attenter au droit de propriété par l'affranchissement en masse des esclaves, en quoi il s'opposait visiblement à des programmes contraires. Alors que le stoïcisme allait prendre corps, Agathocle, en Sicile, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, comprenait combien l'esclavagisme affaiblissait militairement un état : il affranchit tous les esclaves en état de porter les armes, persuadé, aux dires de Justin (XXII, IV, 5) qu'en égalant la condition des uns et des autres il exciterait entre eux une mutuelle émulation de courage. Le rôle du stoïcisme, ici, n'a sans doute pas été encore suffisamment exploré, à travers, entre autres, Blossius de

Cumes. On a récemment montré (P. Cretia, in *Studii Clasice* III) qu'au delà des poncifs de l'école stoïcienne, Dion Chrysostome avait, dans une certaine mesure, dénoncé l'absurdité économique du système esclavagiste où le possesseur d'esclaves était accablé de soucis par suite de la fréquence des maladies de ses esclaves, de l'obligation de les surveiller étroitement et de les plier à une discipline féroce, enfin à cause du danger continu des évasions.

### L'antagonisme riches-pauvres

Parallèlement à l'antagonisme maîtres-esclaves, mais en liaison étroite avec lui, s'est développé à l'intérieur du groupe des hommes libres, comme antagonisme fondamental, l'antagonisme riches-pauvres. Au cours de la décomposition de la société primitive, les premiers débuts de l'esclavage ont contribué à l'apparition d'un antagonisme entre les riches et les pauvres : bien qu'alors en effet l'esclavage ne jouât pas un rôle déterminant dans la production, il y tenait une place non négligeable, l'esclave mâle gardant entre autres les troupeaux et l'esclave femelle filant la laine.

Cependant tant que le rôle économique de l'esclavage demeura secondaire, la contradiction riches-pauvres demeura, à l'échelle de la société tout entière, la contradiction principale, à cette réserve près que le développement de cette contradiction ne cessa d'être marqué par le fait qu'il se déroulait au sein d'une société déjà et de plus en plus esclavagiste. Alors la forme fondamentale de la richesse était la propriété de la terre et les grands propriétaires fonciers détenaient des privilèges sociaux et politiques qui renforçaient considérablement leur domination économique. L'opposition entre riches et pauvres se présentait sous la forme d'une opposition entre nobles et roturiers, eupatrides et hommes du peuple, patriciens et plébéiens.

Avec l'épanouissement du système esclavagiste apparaîtra une nouvelle forme de richesse, reposant essentiellement sur l'exploitation systématique des esclaves, dans des entreprises commerciales, financières, agricoles ou industrielles. Alors se formera une classe de « nouveaux riches » dont le type sera à Rome le chevalier. Ainsi l'antagonisme entre riches et pauvres se compliquera d'un antagonisme entre la forme ancienne et la forme nouvelle de la richesse. En même temps la contradiction maîtres-esclaves deviendra à l'échelle de la société tout entière la contradiction principale.

Pour essayer de caractériser les formes de l'antagonisme riches-pauvres, il est donc préférable de faire provisoirement abstraction de la complication que représente l'apparition de la classe des entrepreneurs esclavagistes ; cette apparition mérite un examen particulier qui devra faire entrer au cœur même des problèmes.

Un raccourci saisissant de la forme que l'antagonisme riches-pauvres revêtait en Grèce avant Solon (et le tableau de la Rome des premiers siècles de la République n'est guère différent) figure au début de la *Constitution d'Athènes* d'Aristote : « L'oligarchie d'alors était une oligarchie absolue où les pauvres étaient les serfs des riches, eux, leurs enfants et leurs femmes... Ils cultivaient les champs des riches, en ne gardant pour eux que le sixième des fruits. La terre était tout entière entre les mains d'un petit nombre d'hommes et si les cultivateurs ne payaient pas leurs redevances, ils s'exposaient à être vendus, eux et leurs enfants : car les débiteurs étaient soumis à la contrainte par corps et il en fut ainsi jusqu'à Solon... ; sous un tel régime, le peuple souffrait surtout

et s'irritait de ne pas avoir sa part de la terre, mais il avait bien d'autres sujets de mécontentement, car, à vrai dire, il n'avait aucun droit. » La lutte pour la terre où Marx voyait à juste titre une clef, avec l'esclavage, de l'histoire intérieure de Rome<sup>4</sup>, devait donc s'accompagner et s'accompagna, à Athènes comme à Rome, de la lutte pour l'égalité politique : les deux luttes étaient les deux faces d'un même problème.

L'aristocratie foncière défendit pied à pied ses privilèges et il y a toujours lieu de se demander dans quelle mesure les concessions auxquelles elle fut acculée, restèrent des concessions apparentes. Sa grande force était qu'elle constituait véritablement une classe. D'abord la conscience de classe qui lui donnait bonne conscience, qui nourrissait aussi, chez elle, pour se défendre ou pour attaquer, l'assurance et la cruauté froide des bêtes fauves dans la jungle. Elle se jugeait d'une essence supérieure et, par suite, destinée à dominer, légitimée à imposer sa domination. En fait sa richesse et ses loisirs lui assuraient des possibilités de développement intellectuel qu'elle colorait de supériorité morale : « Dans tout pays, lisons-nous dans la *Constitution des Athéniens*, attribuée à Xénophon, les classes élevées sont ennemies de la démocratie. Car dans les classes élevées on trouve, avec plus de dérèglement et d'injustice, un goût prononcé pour le bien ; chez le peuple au contraire, force ignorance, turbulence et dépravation, parce que la pauvreté l'entraîne bien plus à des actes honteux, ainsi que le défaut d'éducation et d'instruction, auquel le manque d'argent condamne certains hommes. » De son côté Aristote considérait l'activité manuelle de l'artisan comme entraînant une véritable dégradation ; il se demandait même (Cicéron n'ira pas jusque là) si l'activité du cultivateur n'était pas pareillement une tare : « Les citoyens ne doivent exercer ni les arts mécaniques, ni les professions mercantiles ; car ce genre de vie a quelque chose de vil et il est contraire à la vertu. Il ne faut même pas, pour qu'ils soient véritablement citoyens, qu'ils se fassent laboureurs ; car ils ont besoin de loisir pour faire naître la vertu dans leur âme et pour remplir les devoirs civils. » (*Politique*, 1328 b). Certes, mais c'est pourquoi le véritable humanisme réclame pour tous les hommes le droit au loisir.

L'aboutissement extrême, forcené, de pareilles dispositions d'esprit fut, par exemple, le serment que prêtaient parfois les oligarques grecs et qu'Aristote rapporte (*Politique*, 1310 a) : « Je serai toujours ennemi du peuple et je conseillerai ce que je saurai lui être nuisible ». Plus habituellement les riches ne se faisaient pas faute d'utiliser les armes que leur situation économique et sociale leur assurait. Ce furent pendant un temps, les armes proprement dites, la religion et le monopole du droit. L'accaparement de la capacité militaire finit par disparaître, quand, du cavalier le rôle déterminant à la guerre fut passé au fantassin lourdement armé ; mais il en resta quelque chose grâce à l'entraînement que son genre de vie et son éducation facilitaient à l'aristocrate. Les aristocrates n'hésitaient à recourir ni à la violence, ni aux complots perfidement machinés, ni à la ruse. Une fois de plus rien de mieux que de recourir à l'observateur si lucide que fut Aristote : « Relativement aux assemblées générales on trompe le peuple lorsque, tous les citoyens ayant le droit d'y assister, on n'impose une amende qu'aux riches qui s'en exemptent, ou du moins on les soumet à une amende plus forte. » (*Politique*, 1297 a). Pareillement les lois donnaient

4. « L'histoire intérieure (de la république romaine) se résume tout simplement dans la lutte entre la petite et la grande propriété foncière, avec naturellement la modification spécifique due à l'existence de l'esclavage » — Marx à Engels, 8 mars 1855.

bien à tous les citoyens le droit d'avoir des armes ou de suivre les exercices du gymnase : mais il arrivait que, contrairement aux riches, les pauvres qui n'avaient point d'armes ou qui se dispensaient des exercices du gymnase, ne se voyaient exposés à aucune peine.

Enfin, dans chaque cité, dans chaque état, la position de l'aristocratie était consolidée par une solidarité internationale de classe dont les réflexes, en raison d'une conscience de classe plus aiguë et de liaisons extérieures effectives, étaient, sauf dans les périodes d'extrême tension, plus rapides et plus systématiques que ceux qui pouvaient se déclencher dans le camp opposé. L'aspect de guerre de classes à l'échelle internationale qu'a pris au moins partiellement la guerre du Péloponnèse, a été davantage souligné par les historiens que ce qui se retrouve de parallèle dans la seconde guerre punique. Nous sommes moins renseignés sur les effets de ce que Tite Live (24, 2, 8) appelle une sorte de maladie commune aux cités d'Italie, par laquelle « la plèbe se séparait des nobles, le Sénat favorisant les Romains, la plèbe tirant du côté des Carthaginois ». Au moins deux cas significatifs sont fournis par Plutarque dans sa vie de Marcellus : ce général, étant allé au secours de Naples et de Nole, réussit à affermir les Napolitains dans leur attachement pour Rome ; mais il trouva Nole en dissension ; le Sénat ne parvenait pas à y contenir le peuple qui voulait se déclarer pour Annibal. Plus significatifs encore sont les agissements de Flaminius en Grèce dans les années 196-195 : il se présente en libérateur de la Grèce ; mais quand, à Sparte, Nabis prend la tête d'une véritable révolution sociale, il réunit à Corinthe une assemblée panhellénique à qui il fait voter la guerre contre Nabis ; puis il l'attaque en force, traînant dans son armée de nombreux exilés-émigrés spartiates.

Lorsqu'Aristote oppose à la classe des riches celle des pauvres, il est facile de lui objecter qu'il simplifie, qu'il schématise. Il voyait fort bien la place que tenait, le rôle que jouait, dans l'intervalle, la classe moyenne qu'il ne conçoit d'ailleurs que composée de petits propriétaires fonciers capables dans une large mesure de se suffire à eux-mêmes. Mais cette classe moyenne était d'une grande fragilité sociale. En Grèce avant Solon et à Rome pendant les premiers temps de la république elle se trouva minée par l'usure ; dans la suite elle fut ruinée par les guerres. Elle pouvait se reconstituer dans une certaine mesure et par des voies variées ; mais la tendance fondamentale de la société antique, au sein des hommes libres, était une polarisation vers les extrêmes, à un pôle les riches, à l'autre pôle les pauvres.

La voie sans doute principale de reconstitution d'une classe moyenne fut la colonisation qui se présente sous des formes différentes à Athènes et à Rome : mais ces différences ne sont que des différences de forme. Dans des sociétés où l'activité courante, où l'activité de base était l'agriculture, il suffisait de trouver pour ceux qui avaient été dépossédés par les riches ou que l'augmentation de la population réduisait à la condition de prolétaires, de nouvelles terres. Jusqu'au v<sup>e</sup> siècle les Grecs les trouvèrent par des moyens pacifiques ou demi pacifiques chez des peuples retardataires. Les Romains durent les conquérir sur des peuples qui souvent avaient atteint un niveau au moins semblable au leur.

La plèbe à Rome (comme déjà le démos dans l'Athènes du v<sup>e</sup> siècle) se trouva ainsi partager avec l'aristocratie et avec la classe des entrepreneurs esclavagistes les bénéfices de l'impérialisme. Périclès, nous dit Plutarque, déchargea ainsi Athènes « d'une populace oisive qui, faute d'occupation, excitait sans cesse des troubles » ; il faisait, d'autre part, d'une pierre deux coups : « il soulageait la misère du peuple et contenait les alliés par la crainte en installant chez

eux comme autant de garnisons qui les empêchaient de se porter à des innovations. » En Italie, en 315, Sora, dans la vallée du Liris, était passée aux Samnites après avoir massacré les colons romains. Après la reprise de la ville, 225 habitants désignés à l'unanimité comme auteurs du massacre des colons furent conduits à Rome pour être battus de verges et exécutés à la hache sur le forum, « pour la plus grande joie de la plèbe, intéressée surtout à la sécurité de la masse des citoyens qu'on envoyait de tous côtés dans les colonies ». Le butin des conquêtes et les tributs imposés aux alliés procuraient en même temps, à Athènes comme à Rome, aux citoyens démunis, des occasions de travail grâce aux grands travaux qu'on pouvait ainsi financer ou de petits moyens d'existence grâce aux générosités qu'il était ainsi possible de distribuer.

Dans les cités antiques qui ne possédaient pas les moyens d'une politique d'expansion par la violence ou qui les avait perdus, il restait aux pauvres une solution individuelle à la question sociale : s'engager comme soldat mercenaire. On aimerait posséder une étude d'ensemble sur ce qu'a représenté dans l'antiquité, socialement, militairement et politiquement, le phénomène du mercenaire, aventurier et élément guerrier de choc. Entre autres une remarque d'Aristote (*Politique*, 1306) porte loin : « Il peut arriver des révolutions dans les oligarchies, en temps de guerre comme en temps de paix : pendant la guerre parce que la défiance qu'on a du peuple oblige à employer des troupes mercenaires : alors celui à qui l'on en confie le commandement, s'empare souvent de la tyrannie... Quelquefois dans la crainte de pareils événements, on donne quelque part d'autorité à la multitude dans la nécessité où l'on est de se servir du peuple. » Sans doute quelque auréole de légende entourait-elle parfois la tête du mercenaire (il y eut des réussites de mercenaires, individuelles ou collectives, Denys l'Ancien ou les Mamertins). Colonies, mercenaires, autant d'échappatoires à la nécessité de la lutte de classes en vue d'une véritable libération.

Certes les pauvres, les opprimés surent mener à l'occasion des luttes de classe, courageuses et pleines de détermination (ainsi les sécessions de la plèbe à Rome). Une grande cause de faiblesse pour leurs mouvements et pour leurs actions fut cependant l'absence, comme chez les esclaves, d'une idéologie progressiste. Leur idéal n'était pas dans l'avenir, mais dans le passé : le partage des terres et l'abolition des dettes, « ces deux torches des révolutionnaires pour enflammer la plèbe contre les optimates (Tite Live, 32, 38, 9) ». Le succès de ces revendications n'aboutissait qu'à rouvrir toujours le même cycle : c'était toujours tourner en rond. L'explication à cette absence de perspective ouverte sur l'avenir est sans doute à chercher dans la lenteur du développement des forces productives : on n'éprouvait pas le sentiment que l'histoire avançait, pouvait, allait avancer de plus en plus vite.

Dans ces conditions à quels moments du développement des grandes civilisations antiques, à Athènes et à Rome, la combativité des pauvres se manifestait-elle avec le plus d'intensité, de suite — et de résultats ? Dans les deux grandes périodes où leur situation ne cessait d'empirer, il ne leur restait d'autres possibilités qu'une résignation totale ou la lutte. La première de ces périodes se trouve être en effet celle où la domination à peu près sans limites de l'aristocratie aboutissait à un asservissement toujours plus étendu de la masse du peuple, avant Solon à Athènes et avant l'abolition de la servitude pour dettes, à Rome en 326 ; les luttes populaires furent alors appuyées par la classe montante des entrepreneurs esclavagistes qui avaient besoin de conquérir l'égalité politique. Le résultat en fut l'établissement d'un régime véritablement esclavagiste dont les profits les plus substantiels allèrent à la classe des nouveaux

riches, mais aussi à celle des anciens riches. La classe des pauvres en recueillait toutefois des avantages non négligeables d'où une atténuation provisoire des luttes de classe. En même temps les esclaves étaient utilisés, comme des pions sur un échiquier, par les classes dominantes dans leurs luttes intestines ou dans des circonstances extérieures critiques.

La seconde période fut celle du déclin général de l'économie et de la société tout entière. Alors la condition des pauvres se rapprocha de plus en plus de celle des esclaves et la communauté de destin entraîna peu à peu et plus ou moins partiellement une communauté de lutte, plus dans le désespoir que dans l'espoir, mais avec des conséquences inégales dans la Grèce et à Rome. En Grèce, pour le malheur historique du peuple grec dans sa continuité à travers les régimes politiques successifs, il n'y eut pas d'aboutissement : de l'extérieur un gendarme mettait le holà, Philippe d'abord, les Romains ensuite. Mais dans la Rome du Bas-Empire, la classe dominante ne disposait à l'extérieur d'aucun secours. Bien au contraire. Tandis que l'Etat esclavagiste était miné de l'intérieur par une série d'antagonismes sociaux, le coup de grâce lui fut donné par l'assaut des peuples « barbares » qu'il n'avait su regarder que comme un réservoir de mercenaires et d'esclaves. On ne peut pas dire que jusqu'ici les historiens occidentaux aient accordé une attention suffisante à l'examen de cet élément capital qu'a été, dans l'histoire de l'antiquité classique, l'évolution des rapports entre l'antagonisme hommes libres-esclaves et l'antagonisme riches-pauvres.

## La formation des rapports proprement esclavagistes

Le passage d'une organisation encore gentilice à une économie et à une société proprement esclavagistes a été l'œuvre, comme toute révolution sociale, d'une classe déterminée, d'une classe nouvelle, celle des entrepreneurs esclavagistes, caractérisée non seulement par une nouvelle façon de s'enrichir, mais encore par une mentalité nouvelle, des idées et une morale nouvelles. Toute la *Politique* d'Aristote est traversée d'un sourd malaise qui est à l'origine des discordances que les commentateurs découvrent dans les analyses. Son idéal est aristocratique ; la seule forme convenable de la richesse est, pour lui, la grande propriété foncière qui laisse de larges loisirs grâce auxquels il est possible d'atteindre, sur la base d'une culture générale et désintéressée, à une haute élévation morale. Mais il découvre dans la réalité que beaucoup d'artisans, à peine dignes d'être des citoyens, sont riches et qu'alors qu'un régime aristocratique a la prétention de donner la prééminence aux citoyens les meilleurs, aux plus honnêtes, aux plus vertueux, aux yeux de la plupart des hommes la richesse semble tenir lieu de mérite et de vertu (Pol. 1289 b). Et la richesse méprisable des hommes de métier, il découvre qu'elle repose sur une nécessité économique inéluctable, sur la nécessité de la spécialisation du métier : « un homme ne fait très bien qu'une seule chose... il y a plus d'avantages à ce qu'une même chose soit faite par les mêmes personnes : elle se fait mieux et plus vite » (Pol. 1273). Il ne savait comment surmonter la contradiction entre culture générale et spécialisation ; mais il eut le mérite de la constater, d'admettre son impuissance. Chez les aristocrates militants la lutte menée contre la montée d'hommes nouveaux pour le maintien des vieux privilèges se couvrait de vertueuses indignations : la condamnation par Théognis de l'or monnayé

n'a sans doute pas tant pour origine l'élévation morale que la crainte de voir la prédominance économique et par suite politique passer à une nouvelle forme de richesse capable de se développer, grâce à la spéculation, avec une rapidité stupéfiante. Le dynamisme des hommes nouveaux, celui d'un Cléon, comme celui de Denys l'Ancien ou d'Agathocle, leur esprit d'entreprise, leur énergie, leur absence de scrupules les rendaient redoutables dans le combat contre l'ancienne aristocratie, par quoi s'explique qu'ils aient été pareillement caricaturés et calomniés par les hommes politiques et les écrivains anciens de l'autre bord. Mais ils étaient si bien portés par le mouvement de l'histoire que leur mentalité arrivait à déteindre sur la vieille mentalité aristocratique. L'équitation et l'élevage des chevaux étaient des occupations nobles entre toutes. Or dans son traité *De l'équitation*, Xénophon explique que si un homme sait bien acheter les chevaux, les élever à supporter la fatigue, les manier avec dextérité dans les exercices militaires, il n'existe pas d'obstacles à ce qu'il les vende d'un prix bien plus élevé qu'il ne les a payés et qu'il leur crée une renommée. Dans une société donnée l'évolution des classes sociales ne se fait pas d'une façon prédéterminée et comme parallèlement l'une à l'autre, mais en action et réaction continuelle de l'une sur l'autre.

Le même le processus du passage de l'organisation gentilice à la société proprement esclavagiste, si son contenu qui est destruction de l'ancien ordre de choses et création, consolidation d'un nouvel ordre de choses, est nécessairement toujours le même, la forme qu'il prend est non moins nécessairement variable et ce sont ces variations de forme qui modèlent l'individualité des différentes civilisations. L'historien soviétique S. L. Outchenko a souligné avec une grande pénétration qu'à Athènes la destruction de la prédominance politique de l'ancienne aristocratie et la création d'un véritable état esclavagiste se sont opérées concomitamment et dans un espace de temps relativement bref (de la fin du VII<sup>e</sup> siècle à la fin du VI<sup>e</sup> siècle), tandis qu'à Rome il y a deux phases successives qui se sont étalées sur trois siècles environ (du V<sup>e</sup> siècle au III<sup>e</sup> siècle).

A la base du développement social et politique d'Athènes dont les modalités ont bien été élucidées, on découvre d'un côté un rapide progrès, dans l'ensemble du monde grec, des forces productives et des échanges, d'un autre côté une lutte de classes menée par le *démos* athénien avec une vigueur particulière<sup>5</sup>. On peut ajouter que le développement général a été accéléré par des circonstances relevant davantage des accidents historiques; d'un côté l'existence préalable d'un vaste réseau de colonies grecques qui constituaient comme autant d'éléments prêts d'avance d'un vaste marché pour l'écoulement du vin, de l'huile et des produits industriels; de l'autre l'existence de modèles antérieurs, à Chios et à Samos particulièrement.

A Rome, comme le processus se présente au ralenti et que ses conséquences sont en quelque sorte diluées, le passage a moins de netteté, sa signification est moins apparente. Aussi faut-il y insister davantage. Une première phase aboutit seulement à la conquête par la plèbe dont la composition ne se diver-

5. P. Oliva a bien en lumière le rôle de la tyrannie dans le processus général. L'opposition tyrannie-noblesse ne se réduisait pas à une opposition pauvres contre riches, roture contre noblesse; elle était en même temps une étape de la lutte des entrepreneurs esclavagistes en pleine ascension contre l'aristocratie foncière, de la lutte des nouveaux riches contre les anciens riches. [Voir Pavel Oliva. La tyrannie, première forme de l'Etat en Grèce et son rôle historique, *La Pensée*, n° 66, mars-avril 1956. N.D.L.R.]

sifie que lentement, de l'égalité politique, mais d'une égalité plus théorique que réelle. Les patriciens ne consentent de concessions que fragmentaires, avec des arrière-pensées et à un rythme qui sera long à s'accélérer. Elle le fait sous la pression continue de la plèbe et encore dans quelle mesure les conquêtes de la plèbe n'ont-elles pas été facilitées par la nécessité pour la classe dominante de sauvegarder un minimum de cohésion sociale pour soutenir des guerres à peu près ininterrompues ?

— Entre 494 et 470 sécession de la plèbe qui obtient enfin d'élire des tribuns.

— 445 les mariages entre patriciens et plébéiens deviennent licites.

— 367 accès de la plèbe au consulat.

— 326 abolition de la servitude pour dettes.

— 321 désormais un des deux consuls doit être plébéien.

— 300 les plébéiens accèdent aux grands sacerdoces.

Les activités de la plèbe, comme celles des patriciens restent essentiellement rurales et la structure sociale de l'Etat ne se trouve pas modifiée. La nouvelle noblesse plébéienne vient s'intégrer dans l'ancienne noblesse patricienne qui se trouve moins altérée que renforcée par cet élargissement. Les luttes pour l'égalité politique n'ont profité en fait qu'à une petite minorité de plébéiens, et la masse, déçue de ce côté, perd de sa combativité, d'autant que le Sénat l'apaise par la création de colonies. Tite Live (X, 6) nous dévoile ce qui se cache derrière une formule simplifiée comme « Les plébéiens en 300 accèdent aux grands sacerdoces » : « A Rome la plèbe était tranquille, comme soulagée grâce à l'installation d'un grand nombre de citoyens, dans les colonies... Cependant la discorde fut jetée entre les principaux citoyens, patriciens et plébéiens, par les tribuns de la plèbe, Quintus et Cnaeus Ogulnius, qui entreprirent une action propre à enflammer non le bas peuple, mais les têtes mêmes de la plèbe, les consulaires et les triomphateurs plébéiens, aux honneurs de qui il ne manquait rien que les sacerdoces ». La première phase en effet s'achevait ; apparaissaient les premiers indices de la montée d'hommes nouveaux peu disposés à se fondre purement et simplement dans une noblesse composite, mais où la noblesse patricienne continuait à donner le ton. Un grave accrochage entre patriciens et hommes nouveaux eut lieu en 314 et c'est sans doute cette situation politique qui, autant que des motifs économiques, fut à l'origine des manœuvres politiques d'Appius Claudius à partir de 312, manœuvres par où s'amorce la refonte des structures de la société dans un sens esclavagiste.

La seconde phase qui s'ouvre ainsi au début du III<sup>e</sup> siècle voit se développer rapidement et s'affirmer, d'abord économiquement, puis politiquement, la couche la plus entreprenante et la plus riche de la plèbe, celle des manieurs d'argent, des négociants, des entrepreneurs industriels et des agriculteurs produisant pour le marché, tous utilisant essentiellement une main-d'œuvre esclavagiste. A la base de l'ascension économique de cette couche d'hommes d'affaires se trouve un développement industriel et commercial qui en quelques décades comble le retard existant, autour de la date de 269 où les premières monnaies d'argent sont frappées à Rome. L'ère des grands travaux publics s'est ouverte avec la construction de la via Appia à partir de 312, comme avec la construction des premiers aqueducs, indices de l'extension de Rome et des besoins individuels des citoyens. Il faut mentionner également la pénétration multipliée des influences helléniques qui donnent un coup de fouet au développement intel-

lectuel et technique (240 la première tragédie de Livius Andronicus qui avait été réduit en esclavage à la prise de la ville grecque de Tarente).

Mais, fait capital, le développement économique est lié à la guerre, à la fois nourri par elle et la nourrissant. Du début du III<sup>e</sup> siècle au début de la première guerre punique on a assisté à un bond en avant de la puissance militaire de Rome et à une foudroyante extension des conquêtes (en 300 le territoire contrôlé par Rome s'étendait sur 8.000 km<sup>2</sup>, en 264 sur 25.000). L'ascension des hommes d'affaires et des entrepreneurs esclavagistes, leur enrichissement accéléré et l'influence grandissante qu'ils exercent dans la vie publique, ont en grande partie leur origine dans les préparatifs guerriers et dans les bénéfices des conquêtes : armements, commercialisation du butin, utilisation dans la production des vaincus réduits en masse en esclavage.

Cette couche d'hommes nouveaux qui se transforme en classe, va jouer un rôle décisif tant dans le déclenchement de la première guerre punique que dans l'issue favorable de cette guerre. L'alliance avec les Mamertins, ces mercenaires italiotes qui s'étaient emparés de Messine par trahison, ne fut pas due, comme le voulait Mommsen, à une sorte d'inspiration nationaliste : « En traversant la mer, écrit cet historien, on rompait avec la politique purement italique et continentale ; on renonçait au système par lequel les pères avaient fondé la grandeur de Rome... C'était un de ces moments où le calcul est en défaut et où la foi en une étoile, en l'étoile de la patrie, peut seule donner le courage de saisir la main qui montre le chemin au milieu des étoiles de l'avenir ». Une explication religieuse ne vaudrait pas plus que la logomachie de cette explication nationaliste. La décision fut prise à travers des oppositions de classes, fort bien mises en lumière par Polybe : « Le Sénat délibéra longtemps sans parvenir à prendre une décision... Mais la plèbe (entendons : les têtes de la plèbe, ceux qui formeront l'ordre des chevaliers), ruinés par les guerres précédentes, prête à saisir n'importe quelle occasion de réparer ses pertes, poussée en outre et par l'intérêt public et par les avantages considérables que les préteurs promettaient à chaque particulier, était favorable à l'expédition ».

De même la création d'une flotte de guerre, grâce à quoi Rome put finalement l'emporter, ne fut rendue possible que par les capacités financières et techniques, par l'esprit d'initiative et le sens du risque des entrepreneurs esclavagistes.

L'antagonisme noblesse-hommes nouveaux atteignit un de ses points culminants au début de la seconde guerre punique où, bien loin que se réalisât une sorte d'union sacrée, se déclencha une lutte de classe particulièrement significative. Fabius Maximus, dont Plutarque met en avant la grandeur d'âme et la gravité des mœurs, jouissait en réalité de la faveur du Sénat parce qu'il incarnait les tendances conservatrices de l'assemblée. En face de lui Caius Flaminius, le vaincu du lac Trasimène, présente tous les traits de l'homme nouveau, le dynamisme, l'audace, le rationalisme d'une classe en pleine ascension. Pendant son premier consulat en 223 il avait suivi à la fois une politique de grands travaux et une politique de conquêtes, dans la plaine du Pô, — malgré le Sénat. Il avait appuyé la loi qui, exploitant astucieusement les préjugés aristocratiques, avait réservé aux entrepreneurs d'origine plébéienne les bénéfices du négoce et du transport des marchandises : cette loi interdisait à tout sénateur et à tout fils de sénateur d'utiliser des navires de plus de 300 amphores, tonnage jugé suffisant pour le transport des récoltes d'un domaine

— valeur d'usage. En 217 il s'était mis de nouveau en campagne malgré les manœuvres du Sénat qui prétextait que les auspices étaient défavorables, mais porteur des espoirs des trafiquants : « Il avait inspiré à la foule une telle confiance, note Polybe (III, 82), qu'il avait avec lui moins d'hommes armés que de non combattants qui le suivaient pour ramasser les dépouilles des vaincus, munis seulement de chaînes, d'entraves et de tout un attirail de ce genre ». La malveillance du portrait que trace de lui Tite-Live (XXII, 3) se laisse facilement déchiffrer : « Flaminius ne craignait ni la majesté des lois, ni celle du Sénat, ni même celle des dieux... ; on voyait bien que, sans consulter ni dieux, ni hommes, il agirait toujours avec fierté et précipitation ».

Le cas de Terentius Varron est peut-être plus typique encore. « Il était d'une naissance non pas humble, mais ignoble, explique Tite-Live. Son père avait été, dit-on, boucher et détaillait en personne sa marchandise ». Un nouveau riche indiscutable. En 217 les patriciens s'opposèrent de toutes leurs forces à son élection au consulat. Le discours qu'un tribun de la plèbe prononça, pour le soutenir, est extraordinairement révélateur des conditions et de la signification des luttes de classe à l'époque. Il affirma que les Romains n'obtiendraient pas la fin de la guerre avant d'avoir nommé consul un vrai plébéien, c'est-à-dire un homme nouveau : car *les plébéiens qui étaient parvenus à la noblesse, s'étaient mis à mépriser la plèbe*, depuis qu'ils avaient cessé d'être méprisés par les patriciens. Varron fut élu consul et la tradition historique lui reproche d'être responsable du désastre de Cannes. Il faut tenir compte, dans cette accusation, des partis-pris politiques : car Varron fut dans la suite chargé d'importants commandements militaires et d'importantes missions diplomatiques.

Comment ces hommes nouveaux parvenaient-ils à triompher ainsi de l'opposition résolue de la noblesse ? Leur puissance économique et financière qu'ils avaient acquise par des moyens parfois très discutables, avaient mis l'Etat en partie sous leur coupe. En 215, le préteur Fulvius, pressé par les difficultés financières causées par la guerre, exhorta les particuliers dont les adjudications avaient accru la fortune, à faire crédit à l'Etat, en particulier pour la fourniture de vêtements et de vivres destinés à l'armée d'Espagne.

Trois sociétés financières répondirent à l'appel ; mais elles profitèrent des circonstances pour asseoir plus solidement encore leur puissance économique : elles obtinrent l'exemption du service militaire pour leurs membres et la garantie par l'Etat des risques maritimes résultant des attaques de l'ennemi ou des tempêtes. Un scandale qui éclata en 212 révéla que les publicains, exploitant la garantie donnée par l'Etat, déclaraient des naufrages inexistantes ou organisaient des naufrages fictifs avec de vieux bateaux chargés de cargaisons sans valeur. Il faut ajouter que l'année précédente le Sénat s'était refusé à poursuivre d'autres fraudes dans la crainte de mécontenter l'ordre des publicains.

L'histoire grecque, l'histoire romaine sont marquées à tout moment, se caractérisent à tout moment par l'existence d'antagonismes sociaux et de luttes de classes qui n'ont pas déterminé seulement le cours de l'histoire politique. Toute la physionomie des civilisations a été modelée à la fois par le contenu de ces antagonismes et par la forme qu'ils ont prise.

A Athènes la rapidité et la vigueur du développement économique et social au VI<sup>e</sup> siècle ne se sont-elles pas traduites dans l'éclat et dans la vigueur du développement intellectuel et artistique, avec des retards plus ou moins grands, mais qui ne pouvaient pas ne pas être ? D'autre part le fait que la bataille a

été menée avec décision, conjointement par la couche des hommes nouveaux et par la masse du peuple a permis à celle-ci de jouir aussi des fruits de la victoire, a permis l'établissement d'un degré assez élevé de démocratie à l'intérieur de la communauté des hommes libres. Mais en même temps était freinée la constitution de grandes exploitations agricoles de type esclavagiste, était contrecarré le plein développement du système esclavagiste.

A Rome la lenteur d'un développement économique et social qui se traînait, n'a-t-elle pas sa répercussion dans la grisaille de la vie intellectuelle et de la vie artistique ? Mais si le passage à des structures nettement esclavagistes a été pendant longtemps plus hésitant, il a été poussé plus loin par suite de l'existence de grands domaines fonciers où l'exploitation esclavagiste s'est étendue à la production agricole. Tandis qu'Athènes n'a pas connu de vraies révoltes d'esclaves, à Rome, une fois la transformation économique et sociale acquise, les révoltes d'esclaves ont commencé à se multiplier, dès 217, puis en 199, en 196, en 185. En 185, en Apulie, environ 7.000 esclaves étaient exécutés au cours d'une répression brutale et fort instructive.



*N.D.L.R. — L'étude ci-dessus de Charles Parain a été élaborée sous l'égide du Centre d'Etudes et de Recherches marxistes (C.E.R.M.), à l'occasion de la deuxième semaine de la pensée marxiste.*

*On sait que le thème central des rencontres et des discussions organisées pendant cette semaine fut : Marxisme et classes sociales. Pour ce qui la concernait, la section d'histoire du C.E.R.M., en dehors de la séance publique consacrée à : Bourgeoisie et classe ouvrière devant Hitler, avait décidé de faire porter l'étude sur trois périodes déterminées : l'Antiquité classique. La période de transition du féodalisme au capitalisme. L'époque des révolutions bourgeoises.*

*Le rapport de Charles Parain sur l'Antiquité classique, préparé et distribué longtemps à l'avance aux invités marxistes et non-marxistes, avait, dès avant la date du 19 janvier prévue pour la discussion, suscité d'intéressantes contributions. Quant à la confrontation elle-même, présidée par J.-P. Vernant, elle fut féconde et passionnante.*

*L'ensemble des contributions sera publié en un volume, qui paraîtra prochainement aux EDITIONS SOCIALES, sous le titre : Importance et limite des luttes de classes dans l'Antiquité classique. Outre l'étude de Charles Parain et l'introduction au débat qui est de J.-P. Vernant, on y trouvera des textes de J.-P. Brisson, Professeur à la faculté des Lettres de Poitiers ; J. C. Dumont, Agrégé de l'Université ; M. Delilez ; Yvon Garlan, Assistant à la Sorbonne ; Dr R. Gunther, Professeur à l'Université Karl Marx de Leipzig ; Mr Pierre Lévêque, Professeur à la Faculté des Lettres de Besançon ; Mr G. Lemarchand, Agrégé de l'Université ; Mr Maillet, Professeur à la Faculté de Droit et des Sciences Economiques ; Claude Mossé, Professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand ; Mr René Martin, Agrégé de l'Université ; Mr Magalhaès de Vilhena, Docteur es-lettres ; Professeur Irmsher, Professeur à l'Académie de Berlin ; Mme Welskopf, Professeur à l'Université Humboldt de Berlin.*

# UN DEMI SIÈCLE D'UTOPIE

DE ROBERT OWEN ET CHARLES FOURIER  
A WILLIAM MORRIS

par A.-L. MORTON

*L'article suivant a été spécialement écrit pour les lecteurs de La Pensée par le grand historien marxiste de Grande-Bretagne, A.-L. Morton, dont l'ouvrage The English Utopia (1952) connaît une juste notoriété. Cet article est, si l'on veut, un article de circonstance puisqu'il se trouve accompagner la publication en France aux Editions Sociales, dans la collection des Classiques du Peuple, de Textes Choisis de Robert Owen précédés d'une très belle introduction d'A.-L. Morton (la traduction étant de Paul Meier). L'étude qu'on va lire a pour but de situer ces textes de l'illustre socialiste anglais dans la perspective historique de l'utopisme au XIX<sup>e</sup> siècle.*

*A.-L. Morton a été l'un des pionniers de la brillante école des historiens marxistes de Grande-Bretagne, et sa People's History of England (1938) a connu de multiples rééditions. Il est également l'auteur (en collaboration avec G. Tate) d'une importante étude sur le mouvement ouvrier britannique (The British Labour Movement, 1956) qui fait autorité. Il a enfin écrit un curieux essai sur les sources de William Blake (The Everlasting Gospel, 1958) qui constitue peut-être le plus pénétrant effort d'élucidation du grand poète prophétique<sup>1</sup>.*



U XIX<sup>e</sup> siècle, l'utopie sortit des cabinets d'étude pour descendre dans la rue et sur la place publique : ce qui avait été rêverie de philosophe devenait quelque chose que les hommes avaient l'espoir de réaliser dans la pratique et presque immédiatement. Sir Thomas More, père de tous les utopistes, avait ébauché une république basée sur la justice et la propriété commune, mais il avait conclu avec tristesse que, compte tenu des réalités, il s'agissait là d'un souhait plus que d'une espérance. Dans une période ultérieure, sous l'impulsion de la Révolution anglaise, Hartlib et Harrington avaient dressé les plans d'une Angleterre moins idéale que celle du rêve de More, qui semblaient demeurer dans les limites du possible ; et Winstanley, partant à

---

1. Tous ces ouvrages ont été publiés à Londres par la maison Lawrence and Wishart.

la tête de son petit groupe de dépossédés pour cultiver en commun le maigre sol de St George's Hill, avait cru que le moment était proche où la terre pourrait « devenir un trésor commun comme elle l'était à l'origine ».

Mais à peine ces espoirs avaient-ils pris forme qu'ils s'étiolèrent, et, en tout cas, ne dépassèrent pas les rivages d'un seul pays situé en bordure du monde civilisé. La Révolution anglaise du xvii<sup>e</sup> siècle n'était après tout qu'un événement local dans un pays d'importance encore secondaire. Beaucoup de temps s'écoula avant que son immense signification historique fut comprise, et cette compréhension ne commença à apparaître qu'avec les Révolutions d'Amérique et de France. La Révolution française surtout, survenant dans un pays qui était au xviii<sup>e</sup> siècle le centre du monde, eut une tout autre portée. La France donnait depuis longtemps le ton de la vie culturelle et intellectuelle. Quand un Frédéric de Prusse ou une Catherine de Russie voulaient orner leur cour de poètes ou de philosophes, ils les achetaient en France, et le plus médiocre des principicules allemands estimait qu'il se devait de construire un palais aussi semblable à Versailles que ses ressources le lui permettaient. Quand la France remua, toute l'Europe fut secouée et les hommes eurent le sentiment qu'une nouvelle époque commençait.

Ce n'était pas tout. Au cours du siècle et demi qui s'était écoulé entre les deux Révolutions, le capitalisme et les rapports de production capitalistes avaient fait d'immenses progrès grâce au tribut des Indes orientales et occidentales et grâce à la main-d'œuvre noire d'Afrique. En Grande-Bretagne un prolétariat avait déjà fait son apparition et ailleurs, il était en voie de formation. A ce stade supérieur de la société, la Révolution impliquait un degré déjà plus élevé de participation populaire et éveillait des espoirs bien plus vastes.

Les mots d'ordre étaient également différents. La Révolution anglaise s'était déroulée dans une large mesure derrière un rideau religieux et les hommes de cette époque-là, quelle que fût la détermination avec laquelle ils combattaient pour des buts terrestres, considéraient encore la vie comme une préparation à l'éternité. Mais maintenant la révolution avait les deux pieds sur terre et ne reconnaissait d'autre éternité que celle de la raison humaine. Comme Engels l'a écrit dans *l'Anti-Dühring* :

Les philosophes français du xviii<sup>e</sup> siècle, eux qui préparaient la Révolution, en appelaient à la raison comme juge unique de tout ce qui existait. On devait instituer un Etat rationnel, une société rationnelle ; tout ce qui contredisait la raison éternelle devait être éliminé sans pitié. Nous avons vu également que cette raison éternelle n'était en réalité rien d'autre que l'entendement idéalisé du citoyen de la classe moyenne, dont son évolution faisait justement alors un bourgeois. Or, lorsque la Révolution française eut réalisé cette société de raison et cet Etat de raison, les nouvelles institutions, si rationnelles qu'elles fussent par rapport aux conditions antérieures, n'apparurent pas du tout comme absolument raisonnables. L'Etat de raison avait fait complètement faillite... La paix éternelle qui avait été promise s'était convertie en une guerre de conquêtes sans fin. La société de raison n'avait pas connu un sort meilleur. L'opposition des riches et des pauvres, au lieu de se résoudre dans le bien-être général, avait été

aggravée par l'élimination des privilèges corporatifs et autres qui la palliaient, et par celle des établissements de bienfaisance de l'Église qui l'adouçissaient... L'essor de l'industrie sur une base capitaliste érigea la pauvreté et la misère des masses ouvrières en condition de vie de la société<sup>2</sup>.

C'est dans ces espoirs révolutionnaires aussi bien que dans leur frustration que naquit le nouvel utopisme du XIX<sup>e</sup> siècle. Comme le dit encore Engels :

Bref, comparées aux pompeuses promesses des philosophes des lumières, les institutions sociales et politiques établies par la « victoire de la raison » se révélèrent des caricatures amèrement décevantes. Il ne manquait plus que des hommes pour constater cette déception, et ces hommes vinrent avec le tournant du siècle<sup>3</sup>.

Les plus éminents de ces hommes furent les deux Français Saint-Simon et Fourier et l'Anglais Robert Owen. Il serait, je crois, impertinent de ma part de parler longuement ici de Saint-Simon et Fourier. Deux remarquables volumes de la collection des Classiques du Peuple exposent clairement leur vie et leur œuvre. Mais peut-être tenterai-je d'établir une comparaison entre leurs conceptions et celles de Robert Owen.

Tous trois atteignirent la maturité pendant la période révolutionnaire, tous trois avaient profondément conscience que cette Révolution n'avait pas instauré cette société juste et raisonnable qu'ils désiraient comme tant d'autres. Et tous trois en arrivèrent à la conclusion que la raison de cette faillite était le fait que ç'avait été un mouvement purement politique qui n'avait pas réalisé la transformation radicale de la base économique de la société. Il n'est pas nécessaire de supposer qu'aucun échange de vue ait eu lieu entre eux, et nous n'en possédons aucune preuve. Fourier, certes, a écrit quelques remarques désobligeantes sur Owen, et son propre système fait l'objet d'une longue critique dans le journal oweniste *The New Moral World*, sous la plume d'un des jeunes disciples d'Owen, Goodwyn Barmby. Mais tout cela est bien postérieur à la formulation et à la publication des idées d'Owen. Il semblerait plutôt que tous trois aient réagi indépendamment à la même situation pour atteindre des conclusions qui, sans être identiques, sont à bien des égards similaires. Ce qu'il y a de positif chez chacun d'entre eux, c'est leur critique de la société, leur compréhension naissante de l'exploitation des masses. Leur faiblesse, par contre, provient du fait que ces masses, même en Angleterre, ne constituaient pas encore une classe ouvrière au vrai sens du terme. Aussi la régénération de l'humanité ne pouvait-elle être que l'œuvre de la raison, l'œuvre des esprits éclairés qui, guidés par l'enseignement de l'homme de génie, imposaient leur sagesse aux masses. Chacun d'eux se considéra comme cet homme de génie dont la destinée messianique était de mener l'humanité à son salut. Ne serait-ce que pour cette raison, il est improbable qu'aucun d'eux ait été enclin à bénéficier de l'enseignement de l'autre, même si l'occasion leur en avait été davantage fournie que ce ne semble avoir été le cas.

2. Friedrich ENGELS : *Anti-Dühring*, p. 295, Editions Sociales.

3. *Ibid.*, p. 296.

On peut dire en gros que les points de ressemblance entre Owen et Fourier sont beaucoup plus nets qu'entre eux deux et Saint-Simon. Cela provient sans doute de la similitude de leurs origines sociales. Alors que Saint-Simon appartenait à une famille noble et historique, Owen et Fourier étaient tout deux des bourgeois, ayant une formation et une expérience commerciales, et il est intéressant de noter que les débuts de Fourier rappellent fort ceux d'Owen à Manchester. La principale différence, c'est peut-être qu'Owen fit dans les affaires une carrière remarquable, partant d'un capital de 100 livres seulement et réalisant rapidement une fortune considérable, alors que Fourier, dont la famille, prospère à l'origine, perdit ses biens au cours de la Révolution, ne réussit jamais à s'élever au-dessus du niveau de la misère décente.

Peut-être n'est-il pas excessif d'évoquer à cet égard la différence entre le robuste sens pratique d'Owen et l'extravagance, voire la fantaisie, qui imprègnent la pensée de Fourier. Tout deux ont échafaudé des plans détaillés de communautés socialistes, mais les Villages coopératifs d'Owen sont conçus sur une base essentiellement pratique. Comme le dit Engels :

Dans son plan définitif d'avenir, l'élaboration technique des détails est faite avec une telle compétence qu'une fois admise la méthode de réforme sociale d'Owen, il y a peu de chose à dire contre le détail de l'organisation, même du point de vue technique<sup>4</sup>.

Que l'on songe, en comparaison, au caractère visionnaire des Phalanstères de Fourier, avec leur appareil stupéfiant de groupes et de séries.

D'autre part, tout deux réagissent avec force contre le divorce entre l'industrie et l'agriculture, contre la spécialisation grandissante et la division du travail qui, selon les termes d'Owen, font de l'homme « l'aiguiseur maladif d'une pointe d'épingle, le forgeron d'une tête de clou, le rattacheur de fils ou l'émoisseur dont le regard abruti contemple sans cesse la terre, sans compréhension ni réflexion rationnelles ». Mais si Fourier propose que chaque individu de sa future société appartienne à trente ou quarante groupes, dans chacun desquels il travaillera seulement une heure ou deux par semaine, Owen se contente de suggérer « d'instruire chaque jeune ouvrier de la pratique et de la connaissance du jardinage, de l'agriculture et d'au moins un autre métier » et « d'instruire chaque jeune ouvrière de la meilleure méthode pour soigner les bébés et élever les enfants, de toutes les dispositions ménagères habituelles qui procurent le bien-être aux autres et à elle-même... ainsi que d'une activité productrice utile, saine et facile ».

Bien d'autres ressemblances mériteraient d'être notées. Qu'il suffise de souligner la grande importance que tous trois ont accordée à l'éducation en tant que force formative et unificatrice. Fourier déclare :

La politesse générale et l'unité de langage et de manières ne peuvent s'établir que par une éducation collective qui donne à l'enfant pauvre le ton de l'enfant riche... La phalange se considère comme une seule famille bien unie ; or il ne peut con-

---

4. *Ibid.*, p. 302.

venir à une famille opulente qu'un de ses membres soit dépourvu de l'éducation qu'ont reçues les autres<sup>5</sup>

Dans le même esprit Owen considère l'éducation comme une préparation à la vie. Tous, dit-il,

seront préparés à remplir toutes les fonctions et à accomplir toutes les tâches que pourront exiger d'eux le bien-être de leurs camarades et de leur communauté. C'est seulement grâce à une éducation bien comprise que les communautés humaines seront bien gouvernées.

Il parle de l' « étonnement » et de l' « admiration » avec lesquels les visiteurs de ses écoles de New Lanark constataient que « des enfants de simples ouvriers des filatures » pouvaient acquérir non seulement tant de connaissances, mais aussi une aisance, une grâce, une assurance qui seraient remarquables dans n'importe quelle classe de la société. Il n'y a là, certes, rien de surprenant pour nous, mais il faut nous rappeler qu'à l'époque d'Owen et longtemps après, la classe dominante considérait généralement les ouvriers comme des êtres naturellement inférieurs sur qui tout effort d'éducation, à part des rudiments, serait totalement gaspillé. C'est à Owen et aux socialistes utopiques en général, parce qu'ils ont insisté sur le rôle de l'éducation et du milieu dans la formation du caractère humain, que nous sommes redevables en grande partie de la destruction de cette conception absolument réactionnaire. Non moins révolutionnaire peut-être fut la croyance partagée par Owen et Fourier que l'instruction devait être associée au plaisir plutôt qu'à la souffrance et aux châtements, comme il était alors d'usage.



Une différence frappante existe néanmoins entre Owen et Fourier. Si, en effet, l'owenisme en tant que mouvement débuta de bonne heure et mourut en fait avec son fondateur, l'influence plus vaste de Fourier ne commença vraiment qu'après sa mort. Cette différence s'explique par la formulation pratique des idées d'Owen et le prestige que lui valut son succès à la tête de la filature modèle de New Lanark. Il ne s'agit point là pourtant d'une simple différence individuelle. Elle reflète aussi l'immense écart qui existait, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, entre le développement économique de la Grande-Bretagne et celui de la France et même celui du reste du monde. C'est en Grande-Bretagne seulement que la grande industrie avait atteint un niveau qui, primitif peut-être selon des critères ultérieurs, représentait une forme complètement nouvelle d'économie. Et c'est en Grande-Bretagne seulement que s'était développé un prolétariat au vrai sens du terme. Aussi est-ce en Grande-Bretagne seulement que le socialisme était devenu une question pratique qui pouvait être abordée selon une méthode terre à terre, tout à fait différente des théories schématiques

---

<sup>5</sup>. FOURIER : Textes Choisis, préface et commentaires par Félix Armand, Les Classiques du Peuple, Editions Sociales, p. 151.

de Saint-Simon ou des élaborations fantastiques de Fourier. Et c'est en Grande-Bretagne seulement qu'existait une classe ouvrière prête à entendre et à comprendre les idées d'Owen lorsque celles-ci eurent été rejetées par les classes dirigeantes (l'aristocratie aussi bien que la bourgeoisie industrielle) auxquelles il s'était tout d'abord adressé.

Je ne parlerai guère ici de l'owenisme, ni du fouriérisme en France, mais le rappel du rôle qu'ils ont joué en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis dans l'ensemble (plus large du mouvement utopique au début et au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, n'est peut-être pas hors de propos.

L'owenisme a constitué sans nul doute en Grande-Bretagne le courant principal, sinon le seul, de ce mouvement. A côté de lui se situent le transcendantalisme, le concordisme, l'icarienisme<sup>6</sup> et de nombreux autres groupes aujourd'hui oubliés. Si l'owenisme a atteint son apogée dans les années 1830, la ferveur utopique se poursuivit au cours de la décennie suivante. C'est alors que, comme tant d'autres courants de ce mouvement, il fut englouti dans le torrent du Chartisme. En un sens, le Chartisme marquait évidemment le début d'une nouvelle étape dans le développement des luttes ouvrières, qui rendait superflu l'utopisme, symptôme de l'immaturité politique de la classe ouvrière. Mais il est non moins vrai que, pendant les quelques années qui suivirent, l'élan général du mouvement stimula aussi l'utopisme, qui finit par s'éteindre, à la manière d'une fusée, dans un splendide flamboiement. C'est au cours de ces années, marquées par la Communauté fondée par Owen à Queenwood (1839-45) et par le Plan agraire d'O'Connor (1846-52), que l'imagination de la classe ouvrière fut le plus fortement remuée. Le Chartisme, qui avait trouvé mainte recrue et plusieurs dirigeants parmi les disciples d'Owen, n'empêcha pas des milliers d'hommes de chercher des voies parallèles pour se libérer de leurs souffrances ; c'est même de ce désir de libération, de cette ardeur de l'imagination, que le chartisme tira une grande partie de sa vitalité.

Il n'y eut pas moins de 70.000 souscripteurs pour le Plan agraire d'O'Connor. D'autres se mirent à chercher le paradis terrestre de l'autre côté de l'Atlantique. En 1842, le fouriériste Etzler s'associa à Barmby et à d'autres dans la Tropical Emigration Society, projet sans lendemain de fondation d'une communauté utopique au Vénézuéla. Un an plus tôt, Hugh Doherty avait publié une biographie de Fourier et un essai sur ses idées, et il lança un hebdomadaire dont le « Berger » Smith, qui en 1834 avait été le lieutenant d'Owen dans le Grand Syndicat National Unifié, fut un collaborateur régulier. Autour d'eux se constitua un groupe qui rédigea un certain nombre de projets avortés en vue de former une phalange fouriériste. Mais en Grande-Bretagne le fouriérisme ne put jamais faire de gros progrès face au mouvement oweniste déjà solidement établi, dont l'attrait était à bien des égards comparable.

Il en alla différemment aux Etats-Unis qui devinrent alors le but et le centre de la pensée et de l'expérimentation utopiques. Là se trouvait tout un continent neuf, peu peuplé, où le terrain pouvait s'acquérir pour une fraction de ce

---

6. Nous trouvons ici un mouvement dans les deux sens. Cabet, exilé en Grande-Bretagne en 1834, étudia More et Harrington et subit l'influence oweniste. Son *Voyage en Icarie* fut conçu et l'essentiel en fut rédigé dans la salle de lecture du British Museum. En 1847 il revint à Londres pour demander conseil à Owen au sujet de l'établissement d'une communauté dans le Texas. La même année, un groupe d'Icariens britanniques publia un manifeste pour appuyer cette initiative. Parmi ceux qu'influença Cabet figure Goodwyn Barmby, le premier Anglais à adopter le titre de communiste.

qu'il aurait coûté en Europe, où il y avait déjà une démocratie politique mûrie, relativement libérée des survivances féodales dont le vieux monde était si encombré. Owen s'y était déjà rendu pour établir sa communauté de New Harmony en 1829 et, bien avant, Southey et Coleridge avaient conçue une Pantisocratie sur les rives de la Susquehanna. Les récits affluaient des succès de communistes utopiques religieux tels que les Shakers et les Rappistes. C'étaient de petites sectes dont la doctrine, qui impliquait le célibat, n'avait qu'un attrait limité, mais en 1840, les premiers missionnaires mormons atteignirent Liverpool et se mirent à prêcher un évangile où se combinaient le fanatisme du salut éternel et l'idée d'un paradis terrestre fondé sur la fraternité et la justice sociale. L'année suivante arriva Brigham Young lui-même, qui lança un journal intitulé *The Millennial Star*<sup>7</sup>, lequel tira bientôt à 25.000, tirage plus élevé que celui du *Northern Star* chartiste à la même époque. Au cours des cinq années suivantes, un millier de personnes, en moyenne, quitta tous les ans la Grande-Bretagne pour rejoindre les communautés mormonnes, et ce courant se maintint à un rythme à peine moindre pendant plusieurs dizaines d'années. Les témoignages prouvent abondamment que l'owenisme, le chartisme, le mormonisme et autres mouvements semblables remuaient tous les mêmes couches sociales et, malgré d'immenses différences d'idées et de conceptions, qu'ils exerçaient un attrait émotionnel étonnamment semblable.

Cependant le fouriérisme atteignait les Etats-Unis où il ne tarda pas à devenir le courant socialiste prédominant. En 1840, Albert Brisbane publia sa *Social Destiny of Man*, livre admirablement conçu pour initier à Fourier le public américain. Mettant en valeur son idéalisme social et soulignant les aspects positifs et pratiques de son système, tout en laissant de côté ce qui risquait de paraître ridicule ou fantastique, son succès fut considérable et immédiat. Brisbane convertit nombre de gens influents dont le plus utile fut Horace Greely, rédacteur en chef du *New York Tribune* qui, quelques années plus tard, devait fournir à Marx à peu près son unique tribune publique pendant de nombreuses années. Greely accorda aux Fouriéristes une rubrique régulière dans son journal, ainsi qu'un appui rédactionnel.

Aux Etats-Unis, la situation était beaucoup plus favorable à un tel mouvement qu'en Grande-Bretagne. L'owenisme y avait jusqu'à un certain point préparé le terrain, mais il n'était pas assez fort pour constituer une opposition sérieuse. En fait, le fouriérisme, dans une large mesure, récolta les fruits de l'owenisme, attirant un grand nombre des anciens disciples d'Owen. Pendant une dizaine d'années, ce fut peut-être le courant le plus vigoureux du radicalisme américain, ayant sa propre presse et une large diffusion de livres et de brochures, outre la publicité assurée par la *Tribune*. Dans tout le pays, on s'efforça de fonder des phalanges, la plupart du temps avec des ressources désespérément insuffisantes. Sur plus de quarante communautés de ce genre effectivement constituées dans les années 1840, trois seulement survécurent plus de deux ans. Brisbane et les dirigeants responsables tentèrent de décourager ces expériences prématurées, se rendant compte qu'elles ne pouvaient aboutir qu'à discréditer le mouvement, mais il était impossible de réfréner l'enthousiasme de leurs partisans. Brisbane, à la fin de cette période, dressa le bilan de leurs expériences en ces termes :

---

7. Cf. le dernier périodique d'Owen : *The Millennium*.

Aucun d'entre eux n'avait le dixième, ni même le vingtième des moyens et des ressources (pécuniaires et scientifiques) nécessaires pour réaliser l'organisation qu'il (Fourier) proposait. En un mot, aucune mise à l'épreuve, aucune ébauche de mise à l'épreuve de la théorie de Fourier n'a été faite. Je ne dis pas que sa théorie soit vraie, ni qu'elle réussirait si on en tentait loyalement l'expérience. J'affirme simplement qu'on ne l'a jamais mise à l'épreuve ; si bien qu'il est injuste d'en parler comme si cette épreuve avait été faite<sup>8</sup>.

Le mouvement a beau avoir paru impressionnant pendant un certain temps, il semble, à la vérité, ne pas avoir eu de racines profondes ; rien, à coup sûr, de comparable à l'importance qu'avait eu l'owenisme en Grande-Bretagne. Il n'y avait, en fait, aux Etats-Unis à cette époque aucun large mouvement de la classe ouvrière qui pût lui servir de base. Ses recrues venaient de la classe moyenne, des Abolitionnistes de la Nouvelle Angleterre et surtout de l'intelligentsia littéraire. On trouve les noms de Georges Ripley, Charles A. Dana, W. H. Channing, James Russel Lowell et J. G. Whittier parmi les collaborateurs de sa presse, et un mouvement jouissant d'un tel appui ne pouvait manquer de retenir l'attention. Pourtant, quand l'émotion se fut calmée, quand les phalanges se furent désagrégées, quand les intellectuels eurent perdu leurs illusions, il resta peu de chose. En 1850, le fouriérisme était pratiquement mort, même si la plus prospère des phalanges, la North American de Pennsylvanie, traîna péniblement jusqu'en 1854. Le fouriérisme fut en Amérique un épisode isolé plutôt qu'une étape du développement du socialisme comme l'avait été l'owenisme en Grande-Bretagne, et il ne laissa certainement pas derrière lui des séquelles comparables au vaste mouvement coopératif de consommation issu en Grande-Bretagne de l'owenisme. Il ne parvint pas non plus à un degré comparable à populariser la pensée socialiste, si naïf qu'en fut le niveau, parmi la classe ouvrière.



Dans les années 1840, l'ère de l'utopisme cessa brusquement. Le dernier des socialistes utopiques classiques, Etienne Cabet, partit fonder l'Icarie au Texas en 1847 et il mourut en 1856, laissant une petite communauté se débattre pendant bien des années dans l'obscurité et l'isolement. En Europe, il n'eut pas de successeurs et si, en Grande-Bretagne et plus encore en Amérique on tenta encore de temps en temps de former des communautés inspirées par des croyances et des prophètes divers, elles furent sans exception médiocres, périphériques et malheureuses. L'utopisme avait cessé d'être une idée capable de s'emparer des masses.

Il y a à cela de nombreuses raisons. On peut sans doute dire que l'ère des utopies avait commencé et s'était terminée par un grand soulèvement révolutionnaire : de même que son origine remonte aux événements de 1789, de même

---

8. Cité par Mark HOLLOWAY, *Heavens on Earth*, p. 142.

1848 en marque le terme. Dans toute l'Europe la répression qui suivit les défaites de cette année-là dans tous les pays créa une atmosphère défavorable à la spéculation utopique et aux tentatives de mettre en application des idées utopiques. L'avortement de tout espoir de changements politiques ou sociaux immédiats et foudroyants sur le plan intérieur provoqua un exode massif hors d'Europe dans des proportions inconnues jusqu'alors. L'utopie avait toujours contenu un élément d'évasion, de fuite devant les conditions existantes et devant la nécessité de lutter contre elles. Ce besoin d'évasion prit de plus en plus la forme de l'émigration.

De Grande-Bretagne également les émigrants déferlèrent vers le Canada, l'Australie et les Etats-Unis, et là encore la défaite du Chartisme ne fut pas un facteur négligeable. Pourtant, si ces années furent marquées par la défaite politique et par la réaction, ce furent aussi des années au cours desquelles le capitalisme gagnait en expansion et en stabilité. De grands progrès techniques étaient réalisés, les parties accessibles du monde se couvraient d'un réseau de voies ferrées, le commerce international augmentait d'année en année à mesure que le blé américain et la laine australienne affluaient en paiement des produits manufacturés d'Europe. En Californie et en Australie s'effectuaient les premières découvertes d'or vraiment considérables depuis des siècles. Ces développements entraînaient inévitablement un essor correspondant, du point de vue du nombre et de la maturité, de la classe ouvrière.

Nous avons noté qu'un des traits de l'utopisme est sa tendance à éviter la lutte des classes, à voir le salut dans la raison et dans l'inspiration du génie. Tous les utopistes classiques avaient leur côté messianique. Mais dans l'âge nouveau, quand le Chartisme eut montré la voie en Grande-Bretagne et quand en Europe les travailleurs eurent manifesté en 1848, même dans leur défaite, leur aptitude nouvelle à agir en tant que force politique indépendante, l'ère des messies était révolue. 1848 fut non seulement l'année des révolutions, mais aussi celle du *Manifeste Communiste*. La grande étape suivante, après une pause nécessaire, ne fut pas dans la voie de l'utopisme : ce fut la fondation de l'Association Internationale des Travailleurs.

Aux Etats-Unis nous assistons à un processus un peu différent, bien qu'ayant une origine commune, qui exclut lui aussi le prolongement de l'utopisme. Le *boom* des chemins de fer, la percée vers le Middle West, la ruée vers la Californie, créèrent des débouchés si nouveaux que l'utopisme fut non pas tant détruit que rabougri et englouti. Greely lui-même, qui avait joué un rôle si important dans la propagation du fouriérisme au cours des années 1840, joua un rôle non moins éminent dans la poussée vers le Pacifique. On lui attribue l'invention du célèbre slogan : « Va vers l'Ouest, jeune homme », et sa *Tribune* ne cessa de vanter les avantages qu'offrait l'exploitation du continent dans l'âge nouveau. Les poètes et les prédicateurs des Etats de l'est, qui avaient été les dirigeants intellectuels dans la première moitié du siècle, se retrouvèrent dans une sorte de marécage, essayant en vain d'imposer des idées désuètes à une nation qui les avait dépassées.

Ainsi donc, une fois encore, l'utopisme, dans la mesure où il continuait d'exister, prit un caractère nouveau, redevenant littéraire et spéculatif, préoccupé (voir par exemple l'*Erewhon* de Samuel Butler et *The Coming Race* de Lytton) non plus des grands problèmes sociaux, mais des aspects accessoires de la société bourgeoise envisagée comme une affaire en pleine activité. Ce ne fut que vers la fin du siècle, alors que la classe ouvrière créait des partis politiques marxistes et qu'une nouvelle crise du capitalisme faisait à nouveau dou-

ter de son avenir, que des utopies telles que le *Looking Backward* de Bellamy (1888) et surtout les *Nouvelles de Nulle Part* (1890) de William Morris reprissent le thème du socialisme. Mais alors l'utopisme avait cessé d'être un courant identifiable et n'était plus qu'une facette, un auxiliaire du grand mouvement de la classe ouvrière. L'utopisme en tant que tel avait cessé d'exister.

Sans doute semblera-t-il paradoxal que ce soit à cette étape qu'aient été écrites les *Nouvelles de Nulle Part*, le plus grand de tous les livres utopiques, à l'exception peut-être de celui de More. La solution de ce paradoxe réside dans un autre paradoxe, à savoir que les *Nouvelles de Nulle Part* sont la seule utopie qui ne soit pas utopique, qu'elles ont été en fait l'aboutissement de l'évolution même qui a relégué l'utopisme parmi les archives de l'histoire.

Ce que Morris a tenté, en effet, ce n'est pas un projet académique et dogmatique de société future, mais une parabole marxiste sur la ligne possible de l'évolution de la société humaine et ses conséquences pour la nature humaine. Humaniste socialiste, il se souciait de l'homme et non point des machines, et, s'il décrit le monde dans lequel il aurait aimé vivre, il avoue franchement qu'il s'agit là d'une préférence personnelle plutôt que d'une loi impérative. Pour lui, le socialisme était avant tout le chemin du bonheur, la possibilité d'une existence pleine et complète pour tous. Si, d'une part, il y a peu de temps qu'on a vraiment reconnu que la pensée de Morris était solidement basée sur le marxisme, il est vrai, d'autre part, et non moins important qu'en un sens au moins, il ne s'est pas contenté d'accepter le marxisme, mais qu'il l'a développé et enrichi. Il nous faut toujours revenir à Morris pour trouver l'exposé le plus complet du rôle positif du travail dans l'évolution humaine. C'était là quelque chose que sa propre expérience l'avait mis à même de juger, et il vit plus clairement que personne avant lui que le capitalisme non seulement dépouille le travailleur, mais l'avilit en le privant de la possibilité de goûter son suprême plaisir : la joie dans le travail. Ce sera la tâche du socialisme de lui restituer cette joie. Comme l'écrit Paul Meier dans la pénétrante introduction de sa traduction des *Nouvelles de Nulle Part* :

L'idée directrice de Morris, c'est qu'au stade supérieur de la société socialiste devra être définitivement abolie l'aliénation du travailleur, la frustration de la joie dans le travail. Les conditions matérielles de l'industrie se seront, certes, déjà adoucies, les journées de labeur seront plus courtes, le bien-être se sera développé, mais ce n'est pas suffisant. Si l'on s'en tenait à cela, il n'en résulterait qu'un « niveau de morne confort utilitaire » et les hommes n'auraient pas accompli leur vraie révolution :

« Quel est le but de la Révolution ? Sûrement de rendre les hommes heureux. Et le bonheur sans la joie dans le travail quotidien est impossible »<sup>9</sup>.

C'est peut-être aujourd'hui seulement que nous commençons en Grande-Bretagne à parvenir à la compréhension, à laquelle Morris était parvenu par une

9. William MORRIS, *Nouvelles de Nulle Part*, introduction, traduction et notes par Paul Meier, p. 61, Les Classiques du Peuple, Editions Sociales.

voie plus directe, de l'importance du concept d'aliénation dans la pensée de Marx.

Un autre trait remarquable des *Nouvelles de Nulle Part*, c'est l'importance accordée à la lutte des classes et à la révolution pour ouvrir la voie au socialisme. C'est par cela surtout que ce livre diffère de toutes les utopies antérieures. Le chapitre le plus long et le plus important du livre a pour titre : « Comment s'est accompli le grand changement. » Morris y retrace non seulement le tableau émouvant et plein d'imagination d'une révolution en Grande-Bretagne, mais on y trouve aussi, si on l'étudie attentivement, des trésors de sagesse théorique sur la stratégie et la tactique de la lutte des classes. Peut-être date-t-il à certains égards, peut-être même est-il naïf, mais il nous faut le lire à la lumière de l'expérience et de l'actualité théorique du mouvement britannique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Vu sous cet angle, on est frappé de sa maturité et de sa pénétration. Morris rejette la conception grossière et catastrophique de la révolution qui était courante alors ; il considère la révolution comme un processus historique. Il voit, chose que peu de gens voyaient alors, la relation entre le combat pour le socialisme et la lutte politique et économique incessante pour les revendications immédiates. Il est probable que nul autre, à l'exception d'Engels, n'avait alors une telle conception. Il entrevoit aussi le rôle du parti des travailleurs bien des années avant que la formation d'un tel parti ait été tentée en Grande-Bretagne.

On pourrait en dire bien davantage sur ce livre noble et unique qui allie la pénétration poétique à la pensée scientifique, mais peut-être comprendra-t-on déjà pourquoi il marque l'apogée de la littérature utopique. La longue succession qui avait commencé de façon si émouvante avec l'*Utopie* de More est parvenue à sa conclusion triomphale. Comparant Morris à son grand ancêtre, Paul Meier écrit :

L'utopie communisante de Thomas More s'achevait sur une note triste et sur l'aveu qu'elle répondait plus à son désir qu'à l'espoir de la voir jamais réalisée. Les données matérielles du problème n'existaient pas au XVI<sup>e</sup> siècle, et ce pessimisme était justifié. Trois siècles plus tard, l'existence d'un prolétariat capable d'entraîner l'histoire sur des voies nouvelles et d'une pensée scientifique capable de féconder le mouvement ouvrier permettait à William Morris, porte-parole du socialisme anglais, de construire une utopie inspirée par la réalité et débordante d'optimisme. Les *Nouvelles de Nulle Part* sont dans la littérature anglaise la dernière utopie optimiste<sup>10</sup>.

L'ère du socialisme utopique apparaît donc comme une phase bien définie dans la montée séculaire du socialisme : son début et son terme apparaissent avec une clarté exceptionnelle. Quel a donc été, demandera-t-on, son apport spécifique ? Marx nous donne une précieuse indication dans une lettre écrite à Sorge en 1877 :

En particulier, ce que depuis des dizaines d'années nous avons balayé à si grand peine de la tête des ouvriers allemands, leur donnant ainsi une supériorité théorique (donc aussi pra-

---

<sup>10</sup>. *Ibid.*, p. 87.

tique) sur les Français et les Anglais — le socialisme utopique, le jeu de l'imagination sur la structure de la société future, sévit à nouveau, sous une forme bien plus vide, qui évoque la comparaison non pas avec les grands utopistes français et anglais, mais seulement avec... Weitling. Il est naturel que l'utopisme qui, *avant* l'époque du socialisme matérialiste critique, contenait celui-ci en germe ne puisse plus être que niais, maintenant qu'il arrive *après* l'événement, niais, plat et foncièrement réactionnaire <sup>11</sup>.

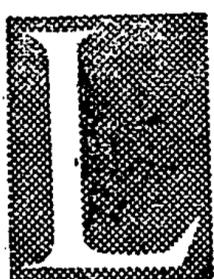
Ce que le socialisme utopique avait à offrir, c'est ce qu'il avait *de commun* avec le marxisme : la conviction que le capitalisme n'était ni nécessaire, ni éternel, que, tout comme il avait eu un commencement, il aurait une fin et qu'il pourrait être remplacé par une forme supérieure de la société basée sur la coopération et la propriété commune. Une fois cette conviction implantée dans l'esprit des masses, il était inévitable que celles-ci parviennent à la décision confiante d'agir en conséquence. Il était inévitable aussi que cette conviction s'accompagne à ce stade de beaucoup d'absurdités, de notions idéalistes, rétrogrades, mécanistes et anti-historiques de toutes sortes. Ce fut en partie la mission du marxisme de dégager ce qu'il y avait dans l'utopisme de positif et d'utile du fatras qui l'entourait. C'est pourquoi il apparaît en même temps comme l'adversaire et comme l'héritier du socialisme utopique.

---

11. Lettre de Marx à Sorge, 19 octobre 1877.

# MATÉRIALISME ET HYPEREMPIRISME

par Gilbert MURY



Le matérialisme dialectique se trouve constamment menacé par deux déformations ; lorsque ses adeptes soulignent de façon unilatérale le rôle des forces économiques dans l'histoire de l'humanité, ils glissent vers le mécanisme. Lorsqu'ils s'attachent exclusivement à mettre l'accent sur la réalité politique, idéologique, psychologique, ils tendent vers cet hyperempirisme dont Georges Gurvitch donne aujourd'hui l'exemple : les différents paliers de la réalité humaine apparaissent comme distincts les uns des autres et la primauté du mode de production s'estompe au profit de la réciprocity des perspectives.

Il va de soi que ce double risque doit être couru. La recherche se trouverait paralysée, le marxisme serait réduit à la répétition monotone des principes formulés par les classiques si chaque matérialiste dialectique préférait le silence à la possibilité de commettre une erreur d'appréciation. Ce n'est donc nullement chercher à Louis Althusser une mauvaise querelle que de s'inquiéter de le voir introduire dans un de ses récents articles le concept de surdétermination.

Althusser estime en effet que chaque situation historique concrète doit être comprise en fonction de la convergence de forces diverses situées à des niveaux différents de réalité. Aussi des contradictions fondamentales comme celles qui opposent le capital et le travail ne représentent qu'un élément d'un ensemble beaucoup plus vaste et divers.

Pour mieux comprendre une telle attitude, sans doute faut-il se rappeler que le même philosophe matérialiste consacrait dès 1961, au jeune Marx une étude suggestive. Il insistait avec beaucoup de force sur la nécessité d'établir une discontinuité entre Hegel et le jeune Marx, d'une part, entre le jeune Marx et l'auteur du *Capital*, entré dans sa maturité, d'autre part. Sa critique se trouvait donc dirigée contre des historiens de la pensée attachés à une forme jusqu'alors admise de critique des idées : Althusser reproche à « la méthode analytico-téléologique » deux abus de pouvoir. D'une part, elle décompose chaque doctrine en ses éléments, elle prétend isoler ceux-ci les uns des autres. D'autre part, elle postule un développement de la pensée, elle admet l'existence de lignes d'évolution le long desquelles se succèdent les philosophes. C'est ainsi qu'elle fait de Marx la « vérité » de Hegel.

Une première réserve s'impose : la méthode ainsi mise en accusation a été pratiquée par les classiques du marxisme eux-mêmes. C'est ainsi qu'Engels considère Feuerbach comme « matérialiste par en bas, idéaliste par en haut » ; matérialiste, lorsqu'il affirme l'antériorité de la nature par rapport à l'esprit ; idéaliste, lorsqu'il prétend transformer la philosophie, elle-même, en religion<sup>1</sup>. De même, Karl Marx oppose la physique matérialiste de Descartes à sa métaphysique idéaliste et il fait du matérialisme propre au XVIII<sup>e</sup> siècle la « vérité »

---

1. Voir ENGELS : *Ludwig Feuerbach dans Etudes philosophiques*, édit. 1961, p. 43.

de Descartes<sup>2</sup>. Est-ce à dire qu'Althusser ait tort de souligner l'impossibilité de passer du *Discours de la méthode* au *Songe de d'Alembert* sans que les structures objectives du monde collectif aient elles-mêmes préalablement changé et sollicité ainsi la pensée de se mouvoir à son tour ? Assurément non. Et, sur ce point, Althusser met fort heureusement l'accent sur un aspect essentiel du matérialisme dialectique. Mais c'est parce que la bourgeoisie du xviii<sup>e</sup> siècle mène à bien un effort vers les lumières entrepris dès le xvii<sup>e</sup> — effort indispensable en fonction des besoins de l'industrie grandissante et de la lutte contre la féodalité — que l'esprit de la physique cartésienne s'étend et gagne les régions jusqu'alors réservées à la métaphysique. La continuité du développement de l'histoire fonde la continuité du développement d'une philosophie. Et, simultanément, il apparaît que seule la mise en place de la conception de la matière propre à Descartes, fournit le point de départ indispensable au rationalisme de ses successeurs pour conquérir de nouveaux domaines.

Dans une telle perspective, il semble bien que Diderot se montre plus conséquent que Descartes dans la mesure où il renonce à préserver le Dieu de l'idéalisme, fût-ce en le cantonnant dans un domaine bien délimité. Il est clair qu'il y avait contradiction dans le système cartésien entre la conception physique d'un monde livré à la causalité mécanique et la thèse de la création continuée.

Althusser estime « que si les idées s'engendrent entre elles, toute aliénation historique (et théorique) n'est qu'une erreur de logique ». En somme, aux questions portant sur l'évolution d'un courant d'idées, « la critique éclectique cherche et donne volontiers une réponse qui demeure au sein de l'histoire idéologique elle-même »<sup>3</sup>. Et Althusser en profite pour affirmer que c'est faire preuve d'éclectisme que de dire : « Marx a su distinguer en Hegel la méthode du contenu... Marx a étendu le matérialisme de Feuerbach à l'histoire... Marx a appliqué la théorie de l'aliénation (hegelienne ou feuerbachienne) au monde des rapports sociaux. » En effet, nous ne serions pas en droit de séparer les éléments de la pensée de Hegel, de penser le matérialisme ou l'aliénation en dehors de la façon dont ces concepts ont été mis en œuvre à l'intérieur de chaque philosophie donnée. Et il serait faux d'affirmer que « les idées héritées de Hegel par les jeunes intellectuels allemands de 1840 contenaient en elles-mêmes, contre leurs apparences mêmes, une certaine vérité » que Marx leur a arrachée<sup>4</sup>.

Mais, dans une telle perspective, ce n'est pas seulement la métaphore du renversement matérialiste de la dialectique, c'est l'affirmation de Marx, lui-même, selon laquelle il a puisé chez Hegel une part de sa pensée, c'est la même thèse chez Lénine qui perdent toute signification. On ne comprend plus du tout pourquoi d'un siècle à l'autre, d'une décennie à l'autre telle démarche ou telle notion se trouve transmise d'un philosophe à l'autre. Certes, les transformations de l'infrastructure se reflètent au niveau de la superstructure, mais tout au long de l'histoire de la pensée, l'humanité n'en élabore pas moins un outillage intellectuel que chaque génération enrichit. Il ne semble pas que Louis Althusser se soit interrogé en termes marxistes sur l'héritage en philosophie.

Ici, par conséquent, nous nous en tenons à des remarques encore élémen-

2. Karl Marx : extrait de *La Sainte Famille*, pp. 138-39. op. cit.

3. *La Pensée*, n° de mars-avril 1961, p. 18.

4. *Idem*.

taires : la loi de correspondance qualité-quantité se trouve à la fois formulée chez Hegel et chez Engels ; dira-t-on que le matérialiste ne l'a pas emprunté à l'idéaliste ? Certes, Marx et Engels se sont arrachés à un système mystifié grâce à un mouvement qu'Althusser décrit avec beaucoup de bonheur en montrant qu'il s'agit là d'un retour au fait, à l'exploration du réel, à l'investigation du monde socio-économique. Or, c'est là précisément le retournement matérialiste, le principe même de la rupture avec le maître à penser d'Iéna. Nul ne songe à contester le caractère fondamental de cette démarche, mais se contenter d'affirmer la discontinuité entre matérialisme dialectique et hégélianisme, c'est se déclarer satisfait d'une demi-vérité. Car il n'en est pas moins vrai que cette exploration de la réalité humaine a été entreprise par un esprit déjà rompu, non pas à la logique formelle, non pas même à la méthode cartésienne, mais à l'opération par laquelle l'esprit saisit la négation et la contradiction à l'intérieur de ce qui est pour montrer, derrière les équilibres apparents et les stabilités de surface, le jeu profond des forces capables d'accomplir, de dépasser, de surmonter le présent dans l'avenir.



Pourquoi donc Louis Althusser fait-il preuve ici d'une orientation mécaniste peu compatible, au moins à première vue, avec sa théorie de la surdétermination ? Quel est donc cet aspect de la pensée de Hegel qu'il lui faut absolument exorciser pour lever une hypothèque à ses yeux intolérable ?

C'est que la contradiction hegelienne n'est pas seulement idéaliste, elle est en même temps moniste. Elle insiste sur l'existence d' « un principe interne unique qui est la vérité de toutes ces déterminations concrètes... des lois politiques à la religion, en passant par les mœurs, les usages, les régimes financier, commercial, économique, le système d'éducation, les arts, la philosophie, etc... »<sup>5</sup> Et, bien entendu, aucun matérialiste n'accorderait à Hegel que l'histoire romaine procède tout entière du principe interne de la personnalité juridique abstraite. Mais la question est de savoir si Hegel a tort de situer ce fondement interne dans la région de l'idéal ou de chercher l'essence d'une multiplicité de phénomènes en deça du divers, dans un palier fondamental de réalité. De même, n'est-ce pas renoncer à toute prévision rationnelle de l'avenir que de refuser de voir dans le passé « l'essence intérieure (en-soi) de l'avenir qu'il renferme » ? N'est-ce pas à l'intérieur même de la contradiction entre le capital et le travail que se situe la force décisive du prolétariat dont la seule présence dans le monde actuel préfigure et prédétermine le socialisme qui triomphera demain ? Sans doute le passage de l'idéalisme au matérialisme modifie-t-il la nature du principe interne auquel l'immense variété des formes concrètes de la vie humaine se trouvera rapportée. Mais le matérialisme n'est pas moins résolument moniste que l'idéalisme. Il n'est pas moins capable de ressaisir les survivances du passé comme liées à ce qui dans le monde présent renouvelle une situation déjà vécue autrefois. Si le christianisme, par exemple, a survécu aux passages successifs de l'esclavagisme à la féodalité, et de la féodalité au capitalisme, c'est qu'il existait entre ces trois régimes sociaux économiques un élément commun : l'exploitation de l'homme par l'homme avec son reflet dans

---

5. *La Pensée*, décembre 1962, p. 12.

l'aliénation religieuse faite d'un mélange confus d'acceptation de l'impuissance humaine et de protestation contre elle.

Or la notion même de surdétermination est incompatible, non seulement avec l'idéalisme mais tout simplement avec le monisme. « C'est parce qu'il est en droit possible, écrit Althusser, de réduire la totalité, l'infinie diversité d'une société historique donnée... à un principe interne simple que cette même simplicité acquise ainsi de droit à la contradiction peut s'y réfléchir<sup>6</sup>. »

Nous sommes ici au cœur du débat. Car la question n'est pas du tout de savoir si Hegel a eu raison ou tort de faire appel à un principe spirituel interne « qui n'est jamais rien d'autre, en définitive, que la forme la plus abstraite de la conscience de soi de ce monde ». Sur ce point tous les marxistes sont d'accord. Il s'agit de savoir si une contradiction fondamentale entre deux forces clairement définies au palier de réalité décisif, celui des rapports de production, se trouve effectivement riche de l'histoire concrète qui se développera à travers le temps et l'espace. La pensée d'Althusser a en tout cas le mérite d'une parfaite clarté. Précisément parce qu'elle est matérialiste, parce qu'elle procède à partir d'une enquête à travers l'ensemble du monde réel, la dialectique marxiste doit rester irréductiblement pluraliste. En effet, « la structure spécifique de la contradiction marxiste est fondée dans la conception de l'histoire marxiste » et « cette conception n'est pas, elle-même, le pur et simple renversement de la conception hegelienne »<sup>7</sup>.

Il faudrait d'abord se demander si une telle interprétation des faits n'inclinerait pas Althusser à présenter la dialectique de la nature comme une extension, sinon illégitime dans son principe, du moins aventureuse et sujette à révision, de la dialectique du progrès humain. Mais surtout le théoricien de la surdétermination refuse explicitement comme simpliste la thèse selon laquelle « c'est la vie matérielle des hommes qui explique leur histoire, leur conscience, leurs idéologies, n'étant alors que le phénomène de leur vie matérielle ». Rejetant « les fameuses phrases de Marx sur le moulin à bras, le moulin à eau et la machine à vapeur », Althusser veut en finir avec « la réduction radicale de la dialectique de l'histoire à la dialectique génératrice des modes de production successifs, c'est-à-dire à la limite des différentes techniques de production. Ces tentations portent, dans l'histoire du marxisme des noms propres : l'économisme, voire le technologisme ».

Il ne saurait être question de marchander à un chercheur marxiste le droit de mettre en garde ses lecteurs contre telle ou telle formule à l'emporté-pièce, eût-elle pour auteur le fondateur du matérialisme dialectique. Mais ici, s'agit-il en effet d'un langage sommaire ou brutal ? Constatons tout d'abord que le principe du moulin à eau, et même un modèle réduit de machine à vapeur étaient connus dès l'antiquité esclavagiste. Mais, l'état des rapports sociaux de production ne permettait pas leur mise en œuvre généralisée. Il fallait passer de l'esclave au serf pour que l'utilisation de l'énergie humaine pour faire tourner la meule cesse d'être possible. Il fallait que les travailleurs cessent d'être attachés à la glèbe et que les manufactures revêtent un caractère nouveau pour que la machine à vapeur devienne une réalité. Pourquoi parler ici de technologisme, alors que la technique apparaît dans son état le plus évident de dépendance à l'égard des rapports de production qu'elle conditionne cependant, donc avec

6. *La Pensée*, décembre 1962, p. 13.

7. Article cité, p. 16.

lesquels elle entre en interaction dialectique ? Pourquoi même parler d'économisme alors que celui-ci consiste non dans la reconnaissance du caractère fondamental des réalités économiques, mais dans le refus de comprendre comment la superstructure politique réagit sur sa base ?

Le problème, c'est que, contrairement à ce qu'imagine Althusser, il est impossible de renoncer à faire de la société civile, c'est-à-dire de la vie réelle de l'homme, l'essence ou la vérité de ce phénomène qu'est l'Etat. Faut-il rappeler que ce dernier est tout simplement la dictature exercée par la classe dominante sur la classe dominée, qu'il se compose d'abord de détachements d'hommes armés destinés à mettre la violence au service de la propriété ? L'Etat ne peut donc s'enraciner que dans son instance déterminante, dans son infrastructure. Certes, il faut en outre souligner que les superstructures se voient reconnaître une « autonomie relative » et une « efficace spécifique ».

Mais il n'y a rien là d'autre que l'application du principe selon lequel ce qui était effet devient cause à son tour. Assurément lorsque j'analyse une situation historique concrète, je décris l'ensemble des forces dont l'entrecroisement engendre une résultante donnée. La politique suivie par l'Etat bourgeois, notamment, est alors provisoirement considérée comme une réalité en soi capable de peser sur l'organisation de l'infrastructure, par exemple en empêchant le développement d'une action révolutionnaire. Mais, si je m'interroge sur le mouvement qui a constitué l'Etat, j'en découvre l'origine, à travers des médiations parfois nombreuses, dans la structure de classes, de la société. Au contraire, de quelque façon que je retourne le problème, je ne trouve pas l'explication de la structure de classe dans la nature de l'Etat. En d'autres termes je me trouve ramené à cet hegelianisme renversé selon lequel il existe bien un principe interne unificateur, une essence, dont la connaissance éclaire seule la réalité multiple et diverse d'une situation donnée. Sans doute les modalités du réel et l'action réciproque des instances ne se formulent-elles pas dans les mêmes termes, dans un contexte idéaliste et dans un contexte matérialiste, mais il ne saurait être question de remettre en cause le caractère moniste de la contradiction fondamentale. La multiplicité des forces sociales en œuvre à un instant donné de l'histoire n'exclut nullement la possibilité de ressaisir la totalité. C'est d'ailleurs ce que Marx et Engels disaient clairement dans *l'Idéologie allemande* : « des individus déterminés qui ont une activité productive selon un mode déterminé entrent dans des rapports sociaux et politiques déterminés ». Dans chaque cas isolé, l'observation empirique doit montrer empiriquement et sans aucune spéculation ni mystification le lien entre la structure sociale et politique et la production. Ici comme ailleurs Marx et Engels proclament avec force l'unité de l'acte social total à l'intérieur duquel je peux distinguer par abstraction différents paliers et qui n'en est pas moins fondamentalement l'acte par lequel la société humaine se produit elle-même par le travail<sup>8</sup>. Et ce n'est pas là une démarche provisoire à laquelle aurait renoncé Marx une fois parvenu à sa maturité. « La méthode dialectique, confirme le *Capital*, non seulement diffère par la base de la méthode hegelienne, mais elle en est même l'exact opposé. Pour Hegel le mouvement de la pensée qu'il personnifie sous le nom de l'idée, est le démiurge de la réalité, laquelle n'est que la forme phénoménale de l'idée.

---

8. Voir *Etudes philosophiques*, pp. 76-77.

Four moi, au contraire, le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme<sup>9</sup>. »



Contrairement à ce qu'implique, à mes yeux, l'exposé de Louis Althusser, il n'existe aucune contradiction entre de telles affirmations et la correspondance d'Engels vieillissant. Dans la célèbre lettre à Joseph Bloch, le compagnon de Marx déclare : « c'est Marx et moi-même, partiellement, qui devons porter la responsabilité du fait que, parfois, les jeunes donnent plus de poids qu'il ne lui est dû au côté économique. Face à nos adversaires, il nous fallait souligner le principe essentiel, nié par eux, et alors nous ne trouvions pas toujours le temps, le lieu, ni l'occasion de donner leur place aux autres facteurs qui participent à l'action réciproque »<sup>10</sup>.

La portée des réserves d'Engels doit être exactement délimitée. La prépondérance du « côté économique » demeure « le principe essentiel » et quiconque conteste cette prémisse du matérialisme est considéré comme un « adversaire ». Engels déplore seulement de n'avoir pas toujours accordé la place nécessaire « à l'action réciproque », c'est-à-dire au mouvement par lequel l'Etat et l'ensemble de la superstructure — qui constituent le phénomène d'un régime caractérisé par l'état des rapports de production — réagissent sur leur essence. Parmi les textes auxquels Engels se réfère en les considérant comme entièrement satisfaisants se trouve précisément l'*Anti-Dühring*. Or, l'*Anti-Dühring* comporte un certain nombre de pages sur le rôle de la violence dans l'histoire où il apparaît clairement que la démarche politique du dominateur ou du conquérant renvoie, en fin de compte, à la base économique.

Dans cette même lettre à Joseph Bloch, Engels propose l'exemple de la formation et du développement de l'Etat prussien, formation et développement qu'il impute explicitement à « des causes historiques et en dernière instance économiques ». Certes, le fait que cette unité se soit trouvée réalisée au profit du Brandebourg et non d'un autre « petit Etat de l'Allemagne du Nord » procède d'une nécessité politique et peut être éclairé avant tout par cette circonstance que « grâce à la possession de la Prusse, le Brandebourg était entraîné dans les affaires polonaises et par elles impliqué dans les relations politiques internationales ». Mais, ici, nous voyons seulement une application du principe selon lequel la contingence est la forme d'existence de la nécessité.

En d'autres termes, une fois créée la situation objective en fonction de laquelle l'unité d'un grand Etat allemand, dans le Nord devenait inévitable, nous voyons se manifester le principe selon lequel, à l'intérieur d'un système féodal dont les structures politiques reflètent les structures économiques, les relations dynastiques fondées sur les liens du sang, ou, pour s'exprimer moins poétiquement, du lignage créent un droit juridique d'héritage, en fonction duquel certaines principautés se trouvent associées par l'effet d'alliances familiales. Historiquement, l'événement décisif demeure la constitution d'un Etat nord-allemand et non les hasards — c'est-à-dire les causes politiques, militaires; voire individuelles complexes — qui ont fait des margraves de Brandebourg les instruments de cette nécessité.

---

9. *Le Capital*, livre I, tome I, Editions sociales, p. 29.

10. *Etudes philosophiques*, p. 156.

Au demeurant, Engels prend la précaution de préciser que les simplifications à la fois légitimes et susceptibles d'incliner à l'économisme s'effaçaient « dès qu'il s'agissait de présenter une tranche d'histoire », par exemple dans le 18 *Brumaire de Louis Bonaparte* de Marx. Et il déplore qu'on puisse se croire capable de procéder à l'analyse matérialiste et dialectique d'une situation concrète sans aller plus avant que la seule connaissance des « principes essentiels ». Toutefois, « les divers éléments de la superstructure... exercent également leur action sur le cours des luttes historiques et, dans beaucoup de cas, en déterminent de façon prépondérante la *forme*. Il y a action et réaction de tous ces facteurs au sein desquels le mouvement économique finit par se frayer son chemin, comme une nécessité à travers la foule infinie de hasards. » En somme la complexité et la diversité des événements politiques, ou idéologiques, est en fin de compte si éloignée d'être décisive qu'elle permet seulement à la nécessité interne du régime socio-économique de se frayer un passage jusqu'à un achèvement qui est aussi son propre dépassement.

Le rôle de l'individu dans l'histoire se trouve par là même défini. Et Plekhanov n'aura qu'à reprendre et à développer un paragraphe de la lettre à Joseph Bloch pour montrer comment l'instauration d'une dictature était nécessaire dans la France bourgeoise de la réaction thermidorienne, mais qu'il était en revanche contingent de voir Bonaparte plutôt que Joubert ou Moreau incarner la « bonne épée » chargée de restaurer l'ordre à tout prix.

Engels et Plekhanov n'ont nullement conscience d'instaurer pour autant une surdétermination, c'est-à-dire la détermination de l'événement décisif par une multiplicité de facteurs indépendants. Engels se contente d'observer que les hasards sont « des choses et des événements dont la liaison intime entre eux et si lointaine ou si difficile à démontrer que nous pouvons la considérer comme inexistante et la négliger ». Par exemple la coïncidence entre l'émergence dans la nécessité historique, de l'existence d'un puissant Etat Nord-allemand et la politique dynastique des Hohenzollern constitue un hasard, au sens que Cournot donnait à ce terme : l'interférence de deux séries causales qui peuvent être considérées comme indépendantes au moment et au degré d'approximation où nous nous plaçons.

Plekhanov va plus loin encore et démontre contre Labriola que la méthode selon laquelle l'événement social total peut-être décomposé en facteurs est incompatible avec le marxisme.

Mais parler de surdétermination, ce n'est pas présenter l'événement politique dans sa structure comme l'expression du mouvement économique, et dans sa conjoncture comme un fait contingent auquel un autre fait aurait pu être substitué sans que la ligne générale de l'histoire s'en trouve transformée. C'est placer un tel hasard sur le même plan que la nécessité elle-même et lui conférer la réalité au sens hegelien du terme.

Or Engels écarte cette interprétation dans sa lettre à Conrad Schmidt postérieure d'un mois seulement à la lettre à Joseph Bloch. Engels souligne à nouveau que la formation de l'Etat constitue « une nouvelle branche de la division du travail au sein de la société... La nouvelle force indépendante doit bien suivre, dans l'ensemble, le mouvement de la production, mais, en vertu de l'indépendance relative qui lui est inhérente... elle réagit aussi à son tour sur les conditions et la marche de la production ». Engels a bien soin de souligner qu'une telle action réciproque s'exerce entre « deux forces iné-

gales »<sup>11</sup>. Non que la bureaucratie et l'appareil d'Etat ne s'efforcent de jouer un rôle propre et d'intervenir, même dans le développement économique. Mais l'effet d'une telle intervention peut être, soit d'imprimer une impulsion supplémentaire à l'évolution, de l'accélérer, soit, au contraire de freiner le progrès en produisant « un gaspillage massif de force et de matière ». Le sens de l'histoire n'est pas transformé.

On voit qu'il reste possible, quoique dans un sens matérialiste, de faire du régime économique la vérité de l'Etat puisque celui-ci provient de la société civile et ne peut modifier fondamentalement l'évolution des événements. Voilà qui ne mène nullement à refuser toute efficacité, soit aux individus<sup>12</sup>, soit aux diverses sphères idéologiques et politiques<sup>13</sup>, mais à comprendre l'unité profonde de la réalité historique posée comme une totalité contradictoire à chaque instant de son évolution, sans oublier que l'acte de travail par lequel l'humanité se produit et se reproduit dans sa liaison avec la nature constitue le fondement de cette totalité mouvante et déchirée.



Dans une telle perspective peut-être est-il possible d'éclairer un des problèmes essentiels proposé par Louis Althusser. « Qu'est-ce qu'une survivance ? écrit-il, quel est son statut théorique ? est-elle d'essence psychologique ? sociale ? Se réduit-elle à la survie de certaines structures économiques... ? Ou met-elle en cause également d'autres structures politiques, idéologiques, etc... des mœurs, des habitudes, voire des traditions... ?<sup>14</sup> ». Althusser déclare sans embages d'une part que le concept de survivance est encore à définir, d'autre part, que, en la circonstance, « on ne peut se contenter d'un vague hégélianisme du dépassement et du maintien de ce qui est nié dans sa négation même ». En effet, la conception hegelienne de la « survivance du passé » comme dépassé, se réduit simplement à la modalité du souvenir... « Rome peut bien régner dans un monde imprégné de la Grèce : la Grèce dépassée survit dans ces souvenirs objectifs que sont ses temples reproduits, sa religion assimilée, sa philosophie repensée. » Voyons donc s'il n'est pas possible d'utiliser dans une perspective marxiste le concept de la survie de ce qui est dépassé, c'est-à-dire de la survivance encore agissante et cependant vouée au déclin. Je propose de définir la survivance comme le maintien, à l'intérieur d'un univers collectif donné, de structures ou d'institutions (au sens que Mauss donnait à ce dernier terme), qui correspondent à un état déjà disparu d'un palier inférieur de réalité. Par exemple, dans une économie où les techniques confèrent un caractère de plus en plus collectif à l'acte de production, le capitalisme quelle que soit sa puissance apparente, n'est déjà plus qu'une survivance. Dans une société où les rapports de production sont devenus socialistes, l'individualisme vécu et pratiqué au niveau de l'existence quotidienne n'est déjà plus qu'une survivance. Dans une société où la vie humaine se bâtit sur la base d'une coopération agissante et d'une domination accrue de l'homme sur la nature, l'idéologie religieuse n'est déjà plus qu'une survivance. En conclura-t-on que le capitalisme, l'individualisme,

11. Op. cit., p. 157.

12. Lettre à Joseph Bloch.

13. Lettre de 1893 à Franz Mehring (*Etudes philosophiques*, pp. 165-67).

14. *La Pensée*, n° de décembre 1962, p. 21.

la religion sont incapables d'agir à l'intérieur d'un monde où ils ont perdu toute réalité au sens hegelien du terme, c'est-à-dire leur statut rationnel de phénomènes fondés dans une essence encore actuelle ? Assurément non. Mais ils ont perdu le pouvoir d'exorciser, à long terme, le fantôme de leur propre disparition. Leur mort est inscrite, dans leur état présent non pas considéré abstraitement, en dehors de l'univers collectif où ils s'insèrent, mais replacé dans l'acte social total qui constitue la réalité vivante.

Dira-t-on avec Louis Althusser que de telles survivances sont susceptibles de « réactivation », qu'elles peuvent retrouver une nouvelle jeunesse dans un cadre différent de celui qui leur a donné naissance ?

Il faut ici entrer plus avant dans le détail. La religion chrétienne peut se trouver « réactivée » de deux manières différentes. Sous un système féodal ou capitaliste, elle retrouve une nouvelle jeunesse, mais en se transformant partiellement — la part constante correspondant aux caractères communs à l'esclavagisme où elle est née, d'une part, au moyen âge et aux temps modernes d'autre part. En régime socialiste, le même procès de « réactivation » n'est possible que dans la mesure où une cause externe vient arracher le système nouveau à sa propre logique interne par la guerre froide ou surtout chaude. La disparition de la croyance et de l'institution religieuses ne sauraient intervenir que dans un monde où les rapports des hommes entre eux et avec la nature sont devenus translucides. Dans la mesure où l'opacité des choses, la tragédie et le mystère du malheur font à nouveau irruption dans le pays du socialisme, les êtres humains individuels se trouvent à nouveau déchirés entre la part d'eux-mêmes qui émerge en pleine lumière et la part d'eux-mêmes qui se trouve réduite à la condition d'une créature opprimée soupirant et protestant dans la nuit contre sa propre souffrance incompréhensible.

Sans doute la survivance n'est-elle pas ici un simple souvenir. Mais elle ne l'est pas non plus chez Hegel ou, du moins, elle est, comme Louis Althusser le dit lui-même « un souvenir objectif », c'est-à-dire, dans la perspective idéaliste, une représentation transportée du passé dans le présent et capable d'animer encore ce présent et, d'autre part, dans la perspective matérialiste, un phénomène qui se fonde dans une essence morte, tout en prolongeant sa réalité, donc son action.



Une fois défini le concept marxiste de survivance, est-il possible de traiter autrement que ne le fait Louis Althusser « le thème léniniste du maillon le plus faible » proposé par Lénine « en des textes innombrables que Staline a résumés en termes particulièrement nets dans ses conférences d'Avril 1924 »<sup>15</sup> ?

Reprenons, pas à pas, la démarche qui nous est proposée. Pourquoi la révolution rendue nécessaire par la nature même de l'impérialisme qui « rendait la guerre inévitable », a-t-elle été possible en Russie et en Russie seulement ? Louis Althusser répond que « La faiblesse de la Russie tsariste... résultait de ce trait spécifique : l'accumulation et l'exaspération de toutes les contradictions historiques alors possibles en un seul Etat ».

Essayons donc de distinguer ce qui dans la situation russe constituait

---

15. Article cité, p. 7 et 9.

l'expression directe des conflits internes de l'impérialisme considéré dans sa réalité universelle et les traits caractéristiques de la Russie elle-même. L'exploitation exaspérée de la classe ouvrière se retrouve partout, de même que le colonialisme et son cortège de luttes armées. Dira-t-on qu'il faut considérer comme une situation particulière la juxtaposition contradictoire dans un même Etat d'un régime d'exploitation capitaliste dans les villes et d'un régime d'exploitation féodale dans les campagnes ? Oui et non. Oui parce que l'existence de tels contrastes se trouve géographiquement localisée. Non parce que l'exportation des capitaux constitue une nécessité inhérente au développement économique du capitalisme et qu'elle a pour conséquence l'implantation des rapports capitalistes de production dans des cités dont le développement se trouve ainsi sensiblement accéléré par rapport à l'évolution du reste du pays. Une telle distorsion se retrouve dans la Chine d'avant la deuxième guerre mondiale, l'Inde ou le Vénézuéla, avec, bien sûr, des contingences nationales différentes où se réalise une même nécessité. De la même façon, les particularités de la lutte conduite à l'intérieur des classes dominantes se retrouvent partout où le retard de la révolution bourgeoise entraîne les capitalistes, déjà menacés sur leur gauche par le prolétariat, avant d'avoir éliminé l'aristocratie foncière, sur leur droite, à rechercher un compromis avec cette dernière pour bénéficier de son soutien militaire et policier contre le mouvement prolétarien.

Peut-on considérer qu'en dehors des contradictions déjà examinées, d'autres circonstances exceptionnelles sont intervenues en Russie ? Assurément. Et Althusser a raison de rappeler que telle était l'opinion de Lénine. Mais l'exceptionnalité de ces circonstances ne signifie nullement l'inexplicabilité.

La répétition générale de la révolution de 1905 traduisait déjà la même faiblesse du tsarisme, fondée sur les mêmes causes. Cette même révolution de 1905, avec son échec provisoire explique pourquoi certains des meilleurs révolutionnaires furent amenés à émigrer et purent recueillir « tout l'héritage de l'expérience politique des classes ouvrières de l'Europe occidentale (et avant tout : le marxisme) ». Enfin, il est permis de se demander si Althusser interprète correctement la pensée de Lénine lorsqu'il évoque « l'appui involontaire mais efficace de la bourgeoisie franco-anglaise qui, voulant se débarrasser du tsar, fit au moment décisif le jeu de la révolution ». La formule pêche au moins par excès de simplification ; c'est la révolution de février, et non celle d'octobre, qui se trouva directement favorisée. Et l'attitude anti-tsariste des alliés occidentaux correspond ici encore à la faiblesse du tsarisme, survivance féodale dans un monde où l'avenir n'était assurément pas médiéval et qui, par conséquent, ne pouvait maintenir l'ordre symbolisé par la dynastie des Romanov, qu'à condition de n'être pas entraîné dans la grande tourmente mondiale rendue cependant nécessaire par la nature de l'impérialisme, alors seul régime dominant.

Certes, nous assistons ici à de multiples réactions de la superstructure sur l'infrastructure. Pourtant ces réactions, si nous suivons assez loin la chaîne des événements, procèdent, à leur manière, des caractères spécifiques ; non de la Russie seule, mais d'un monde impérialiste considéré dans son ensemble avec sa loi de développement inégal, sa loi d'exportation des capitaux, etc...

Certes, il serait scolastique et en fin de compte impossible, de prétendre expliquer dans le détail la forme de la révolution en la déduisant, terme par terme, de la nature des infrastructures. Mais ces circonstances historiques, ces hasards ne se situent pas au niveau d'efficacité qu'Althusser croit pouvoir leur imputer. Le gain d'une bataille, les caractères conférés ici ou là à la révolution

par la personnalité d'un leader, la promptitude ou la lenteur du ralliement d'un groupe cosaque à l'Armée rouge, constituent autant d'exemples de ces traits secondaires dont la complexité même échappe à l'analyse tant que celle-ci se situe dans la perspective plus vaste de l'interaction des forces déterminantes. Mais, au niveau de ces forces, il n'est plus possible d'évoquer une surdétermination : le rôle manifeste de la nécessité dans la production des phénomènes sociaux est d'autant plus évident que la transformation est plus décisive. Ce qui d'ailleurs n'exclut nullement mais suppose ces multiples actions individuelles dont Engels montre clairement dans la lettre à Joseph Bloch que leur entrecroisement seul élabore cette résultante : le déterminisme historique.



Il ne semble donc pas possible de distinguer, avec Louis Althusser, entre « la belle contradiction du Capital et du Travail » et « l'intense surdétermination » qui viendrait s'y surajouter<sup>16</sup>. Ce qui paraît établi, au contraire, c'est que le conflit constitutif et spécifique de la société dominée par la bourgeoisie s'affirme comme le principe interne en fonction duquel s'unifient les phénomènes. Je ne saurais, pour ma part, accorder à Althusser que l'évocation du combat mené par les exploités contre les exploités, dès lors qu'elle n'entre pas dans le détail d'une analyse historique, répond seulement « à certaines nécessités subjectives de la mobilisation des masses ».

Le moment vient où la nécessité s'impose de répondre par oui ou par non aux questions posées par le marxisme, en particulier si on le distingue effectivement du socialisme utopique. L'appel de Proudhon à la défense de la Justice ne peut en effet jouer un rôle historique que dans la mesure où il fournit un langage et un drapeau à la protestation violente, confuse, incertaine des masses contre leurs exploités. La substitution de l'abstraction philosophique au mythe religieux ne signifie pas que nous ayons avancé dans la voie scientifique par rapport au temps où Munzer ralliait les paysans révoltés derrière l'étendard de l'anabaptisme. Au contraire, il faut d'emblée se situer dans la réalité de notre temps pour définir la contradiction constitutive de la vie sociale comme bataille des travailleurs contre les capitalistes. Dans un ouvrage qui vient de paraître, Maurice Bouvier-Ajam et moi avons été amenés à constater que toute la lutte idéologique engagée par les idéologues officiels contre le marxisme repose précisément sur une volonté désespérée d'omettre ou de masquer la permanence de la contradiction spécifique du régime actuel d'exploitation considérée précisément dans sa simplicité, dans sa pureté. On croira malaisément que tout l'effort de la pensée bourgeoise soit dirigé contre des « formes encore schématiques-utopiques de la conscience des masses influencées par le marxisme ». Tout au contraire, les coups redoublés d'adversaires, dont la sincérité n'est d'ailleurs pas en cause, portent sur le centre vivant du socialisme scientifique et non sur je ne sais quel mythe sorélien à l'usage de foules considérées comme incapables d'accéder à une conscience de classe authentique.

Faut-il en conclure qu'Althusser s'est fourvoyé en écrivant « que la contradiction capital-travail n'est jamais simple, mais qu'elle est toujours spécifiée par les formes et les circonstances historiques concrètes dans lesquelles elle

---

<sup>16</sup>. Article cité, pp. 14-15.

s'exerce » ? Si Althusser avait écrit : spécifiée *dans* les formes et les circonstances historiques concrètes, il aurait tout simplement retrouvé la dialectique hegelienne de l'essence et du phénomène, réserve faite, bien entendu, de la nécessité du retournement matérialiste. Quelle est la portée exacte du *par substitué* au *dans* ? Althusser entreprend de montrer que la superstructure, la situation historique, le passé national, et le contexte mondial constituent autant de réalités extérieures à la contradiction capital-travail, un milieu, un entourage, qui vient lui conférer du dehors sa signification. Mais la superstructure est elle-même le phénomène du mode de production posé comme essence. La situation historique, dans la mesure où elle ne traduit pas ces mêmes rapports de production, renvoie au passé national, lui-même fondé naguère dans une infrastructure féodale. Enfin le contexte mondial est dominé par « la concurrence des nations capitalistes », la « compétition au sein de l'impérialisme », c'est-à-dire le développement de l'infrastructure elle-même.

Dans cette perspective il apparaît que le conflit historique du capital et du travail ne rencontre devant lui que des conditions naturelles auxquelles il confère un sens humain (l'immense espace russe, par exemple) et des survivances. Est-ce là ce qu'entend Louis Althusser lorsqu'il écrit « que la contradiction apparemment simple est toujours surdéterminée » ? Il ne semble pas raisonnable d'admettre qu'il ait introduit, non sans fracas, un concept nouveau pour énoncer une vérité connue depuis Marx et Engels. Il est plus vraisemblable qu'il lui a paru urgent d'insister sur l'existence d'un fossé infranchissable entre les déterminations qui viennent de l'infrastructure et les déterminations qui viennent de la superstructure. C'est pourquoi, sans doute, il se refuse à renverser les pôles de la contradiction entre la société civile et l'Etat, affirmée par Hegel, en faisant de la société civile, avec Marx, le pôle dominant et de l'Etat, le phénomène de cette essence. Or, cette solution de continuité introduite artificiellement dans la dialectique de l'histoire lui interdit de discerner comment le principe interne du capitalisme lui-même, dans sa contradiction spécifique, engendre, par son propre développement, son stade suprême : l'impérialisme, l'inégalité du progrès et la nécessité du maillon le plus faible. La lecture du *Capital* et celle des textes léninistes montrent en effet que la concentration industrielle et financière, fondement de la phase monopolistique, se trouve inscrite dans le capitalisme libéral lui-même et constitue inséparablement son avenir et sa vérité.

Il faut cependant écarter ici une confusion possible : contrairement à Emile Meyerson, les classiques du marxisme n'ont jamais vu dans le déterminisme une méthode pour discerner, sous le passage apparent du même à l'autre, la répétition monotone du même au même. Le conflit entre la dialectique et une logique formelle fondée sur l'application aveugle du principe d'identité tient précisément à cette thèse selon laquelle la nécessité du lien causal n'empêche nullement l'originalité de l'effet par rapport à la cause. Si la dialectique est négation et négation de la négation, c'est que la nécessité de la société sans classes est inscrite dans la société de classes elle-même et dans la lutte engagée par le prolétariat contre la dictature de la bourgeoisie. L'existence de caractères spécifiques propres à chaque étape du développement, donc à chaque situation particulière, n'est nullement incompatible avec le mouvement qui détermine chacun de ces moments en fonction de la dialectique qui mène du germe à la totalité. Raisonner autrement, c'est s'exposer d'une part à la tentation métaphysique de conférer une indépendance, non relative mais absolue, à la sphère de

la superstructure, c'est renoncer, d'autre part, à faire de la dialectique un principe d'investigation et d'explication, en réservant à l'historien des situations particulières, la technique de découverte des séries causales effectivement déterminantes.

Peut-être convient-il ici de compléter la citation de Lénine que Guy Besse opposait à Althusser dans une réponse très proche par son orientation du présent article. Dans *Ce que sont les amis du peuple*, Lénine précise : « Engels dit que Marx n'a jamais songé à prouver quoi que ce soit par les triades hégéliennes, qu'il n'a fait qu'étudier et analyser le procès réel ; que, pour Marx, le seul critérium d'une théorie était sa conformité avec la réalité. Et, s'il arrive parfois que le développement d'un phénomène social s'accorde avec le schéma de Hegel : thèse, négation, négation de la négation — il n'y a là rien d'étonnant puisque, d'une façon générale, la chose n'est pas rare dans la nature ». En somme Lénine refuse d'admettre que le marxisme soit une philosophie de la nature et un idéalisme mal camouflé, donc qu'il puisse déduire, *a priori*, les conditions de l'expérience. En revanche, il apparaît que la dialectique n'est « rien d'autre que les lois les plus générales de ces deux phases du développement historique, ainsi que de la pensée, elle-même »<sup>17</sup>. Quelles sont ces « deux phases... l'histoire de la nature et celle de la société humaine » dont « sont abstraites les lois de la dialectique » ? Comme le dit encore Engels, la faute de Hegel « consiste en ce que ces lois sont imposées d'en haut à la nature et à l'histoire, comme des lois de la pensée, au lieu d'en être déduites... si nous inversons la chose, tout prend un aspect très simple, et les lois dialectiques, qui dans la philosophie idéaliste paraissent extrêmement mystérieuses, deviennent aussitôt simples et claires comme le jour ».

En somme, il est demandé au sociologue de procéder comme le biologiste : qu'il « considère la société comme un organisme vivant en perpétuel développement »<sup>18</sup>. A la différence des mécanistes qui s'imaginent pouvoir dissocier la totalité vivante de la collectivité en marche et la réduire en des éléments, le marxisme considère l'unité contradictoire et mouvante de la réalité sociale comme un tout qu'il est bien permis d'aborder sous différents aspects, mais à condition de n'être pas dupe du caractère artificiel de cette démarche. En d'autres termes, considérer la matière comme une réalité antérieure et extérieure à l'esprit, c'est s'interdire de déduire *a priori* les structures du réel, mais non de ressaisir *a posteriori* l'unité du procès où se fondent la diversité et la multiplicité des choses ou des événements. Dès lors que l'homme émerge de l'animalité, cette unité est celle de l'acte social total par lequel la société se produit elle-même.

Certes, Louis Althusser apporte une contribution importante à la bataille idéologique lorsqu'il nous invite à ne pas surestimer Hegel et à ne pas voir en lui un marxiste avant la lettre. Mais il est difficile de considérer, avec lui, que l'interprétation du rôle de Hegel dans le *Ludwig Feuerbach* peut être révisée sans que la pensée d'Engels doive être remise en cause dans son ensemble. Althusser écrit : Il ne faut sans doute pas prendre à la lettre toutes les formules d'un texte... destiné à une large diffusion populaire, et, de ce fait, Engels ne le cache pas, assez schématique »<sup>19</sup>. Or voici comment Engels, lui-même

17. *Dialectique de la nature*, Edit. Sociales, 1962, p. 69.

18. LÉNINE : *Ce que sont les amis du peuple*.

19. *La Pensée*, n° 106, p. 5.

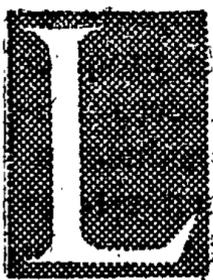
caractérise le même ouvrage dans la lutte à Joseph Bloch : « J'ai donné [là] l'exposé le plus détaillé du matérialisme historique qui existe à ma connaissance ». C'est là, précisément, qu'Engels précise : « De la désagrégation de l'école hegelienne sortit encore une autre tendance, la seule qui ait vraiment donné des fruits, et cette tendance est attachée au nom de Marx ». En effet, c'est à Hegel que revient l'immense mérite d'avoir formulé la règle fondamentale de la dialectique : « Tout ce qui existe mérite de périr », c'est-à-dire de se dépasser.

Au terme d'un pareil débat, il apparaît que le souci d'écarter la prétention de déduire dans le détail l'événement historique à partir de son soubassement économique ne saurait être confondu avec un pluralisme. Autant il importe de reconnaître l'originalité du fait singulier, autant il est indispensable de montrer que l'événement décisif est le produit d'une convergence de forces en deça desquelles il est nécessaire de discerner l'action incessante du mode de production.

Encore une fois, il ne s'agit pas ici de rechercher systématiquement les points de désaccord avec les belles études de Louis Althusser. Si l'usage du concept de « surdétermination » ne signifie pas que la superstructure se voit conférer une indépendance, en fait absolue, ni que le détail des événements soustraits à l'enquête dialectique se situe à un degré d'efficacité élevé, alors cette réforme n'aura eu qu'un seul effet et qu'une seule utilité : préciser une pensée qui nous est commune afin d'éviter que certaines formules aventureuses ne créent une confusion entre matérialisme et hyperempirisme dialectique.

# SUR L'HISTOIRE DE L'ANTHROPOGÈNE

par WOLFGANG PADBERG



Le problème de la naissance de l'homme suscite toujours le plus vif intérêt. La réponse scientifique aux questions de *manière*, de *lieu* et de *date* n'est pas seulement l'affaire des spécialistes : c'est un élément central de la conception du monde matérialiste et dialectique, une arme dans les luttes idéologiques de notre temps<sup>1</sup>.

## L'histoire de la conception matérialiste de l'anthropogénèse

L'étude scientifique de l'anthropogénèse a été inaugurée au siècle dernier par les fondateurs de la théorie de l'évolution, Jean-Baptiste Lamarck et Charles Darwin. La publication de leurs œuvres de base a ébranlé la légende chrétienne de la « création » de l'homme et fourni les prémices d'une explication de l'apparition de l'homme à caractère scientifique, c'est-à-dire excluant le recours aux forces surnaturelles. Grâce à la démonstration, par Darwin, du développement naturel et régulier des organismes vivants, de la descendance des espèces l'une de l'autre au cours de longs espaces de temps, le chemin a été frayé pour l'examen scientifique des phénomènes de la nature vivante et les différentes espèces de plantes et d'animaux, y compris l'homme, ont été présentées comme le produit d'une modification continue, le résultat d'un développement compliqué, mais régulier. La vie de la nature est apparue comme une histoire, et dans le cadre de cette histoire entraient l'homme et son origine.

Charles Darwin a lui-même soumis au public en 1871 ses idées sur l'origine de l'homme ; ce fut l'objet de son livre *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle artificielle*. Le résultat auquel il arrivait se formulait ainsi : « Si nous considérons la structure embryonnaire de l'homme, ses caractères concordants avec les animaux, les rudiments qu'elle a conservés et l'atavisme auquel elle incline, nous pouvons nous représenter en partie l'état ancien de nos ancêtres et leur assigner approximativement leur place dans le système zoologique. Nous apprenons alors que l'homme descend d'un Mammifère velu et muni d'une queue, qui vivait probablement dans les arbres et habitait l'ancien monde. Si un chercheur étudiait cet être-là, il le mettrait résolument parmi les singes, aussi sûrement qu'il associerait à ceux-ci l'ancêtre encore plus lointain des singes du vieux et du nouveau monde. Les singes et tous les Mammifères supérieurs descendent probablement d'un ancien Marsu-

---

1. Le présent article a paru sous une forme un peu plus développée dans la revue allemande *Einheit*, juin 1962.

piau, celui-ci (par une longue chaîne de formes variées) d'un être du type des Amphibiens, et celui-ci à son tour d'un animal pisciforme. Dans la lumière crépusculaire du passé, nous reconnaissons que l'antique ancêtre des Vertébrés fut un animal aquatique, qui respirait à l'aide de branchies, dont les deux sexes étaient réunis en un seul individu et dont les organes essentiels (comme le cerveau et le cœur) étaient encore peu développés ou même pas encore développés ».

Après l'affirmation, d'abord à titre d'hypothèse, de l'origine naturelle de l'homme, la recherche se trouvait, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, devant la tâche de définir exactement la place de l'homme dans le règne animal, de démontrer sa proche parenté avec une espèce animale déterminée.

C'est Thomas H. Huxley, anatomiste et penseur d'avant-garde, qui fut le premier à fournir cette preuve. Grâce à des comparaisons approfondies des singes anthropoïdes avec l'homme au point de vue anatomique, il arriva en 1863, dans ses *Témoignages sur la place de l'homme dans la nature*, à la conclusion que « les différences anatomiques qui distinguent l'Homme du Gorille et du Chimpanzé ne sont pas aussi grandes que celles qui séparent le Gorille des singes inférieurs ».

La même année, Ernst Haeckel prenait publiquement position en faveur du darwinisme et déclarait : « Désormais, la grande armée des zoologistes et des botanistes, des paléontologistes et des géologues, des physiologistes et des philosophes est divisée en deux partis qui s'opposent brutalement. Sur le drapeau des darwinistes progressistes sont inscrits les mots : « Evolution et progrès ! » Le camp des adversaires conservateurs de Darwin fait retentir le cri : « Création et espèce immuable ! » Dans le même exposé, il prenait aussi position sur la question de l'origine de l'homme en le faisant dériver de « Mammifères supérieurs, qui eux-mêmes atteignent finalement leur degré le plus élevé en formant les singes anthropoïdes et en dernière instance les hommes <sup>1 bis</sup>.

Dans sa *Morphologie des genres*, Haeckel proposait en 1866 à titre d'hypothèse, comme chaînon intermédiaire entre l'homme et les singes anthropoïdes, le « Pithécanthrope » et il prédisait dans son *Histoire naturelle de la création* (1868) qu'on le découvrirait probablement dans le sud-est de l'Asie. Au IV<sup>e</sup> Congrès international de zoologie (Cambridge, 1898), il résuma les connaissances acquises en anthropogénèse, c'est-à-dire la descendance de l'homme d'une espèce disparue de singes anthropoïdes, en disant : « L'unité phylétique de la lignée des Primates, des plus anciens Lemurs jusqu'à l'homme, est un fait historique » <sup>2</sup>.

On arrivait à ce résultat en prenant en considération surtout des lois biologiques. Mais ce n'était pas encore la solution définitive du problème de l'anthropogénèse. Il ne pouvait d'ailleurs pas être résolu à partir de la seule théorie de l'évolution, c'est-à-dire comme objet des seules sciences de la nature, puisque des questions telles que l'origine du langage et de la pensée et la formation de la société humaine restaient, de ce point de vue, forcément sans réponse. Seule, la conception matérialiste de l'histoire due à Karl Marx et Friedrich Engels, pour laquelle l'essence de l'homme est d'être la somme de ses rapports sociaux, était en état d'étudier l'anthropogénèse d'une façon objectivement fon-

<sup>1 bis</sup>. ERNST HÆCKEL : Sur la théorie darwinienne de l'évolution dans le *Compte rendu de la 37<sup>e</sup> assemblée des naturalistes et médecins allemands à Stettin, Berlin, 1863.*

<sup>2</sup>. ERNST HÆCKEL : *Sur notre connaissance actuelle de l'origine de l'homme*, Bonn, 1896.

dée. La contribution décisive à la solution de ce problème a été apportée par Karl Marx et Friedrich Engels quand ils ont, au cours du développement des thèses fondamentales de leur philosophie matérialiste, exposé la théorie qui rend compte de l'anthropogenèse par le travail. Friedrich Engels écrit dans son étude classique sur *La part du travail dans la transformation du singe en homme* : « Le travail est la source de toute richesse, disent les économistes. Il l'est en effet, — à côté de la nature, qui lui fournit la matière qu'il transforme en richesse. Mais il est encore infiniment plus que cela. Il est la première condition fondamentale de la vie humaine, et cela à un tel degré que nous devons dire en un certain sens : il a créé l'homme lui-même ».

L'esquisse de la solution du problème, telle qu'elle s'offre à nous au tournant du siècle, serait incomplète, manquerait pour ainsi dire de couleur et d'action en profondeur, si nous oublions quel écho les connaissances nouvelles sur l'origine de l'homme ont éveillé chez les représentants de la conception médiévale et cléricale. Car un point était évident : le darwinisme avait démontré que l'homme était le dernier et suprême degré de tout le processus de l'évolution ; l'archéologie avait rassemblé et classé les témoignages du labeur humain dans des millions de collections en constatant ainsi un développement et un affinement progressifs des techniques de fabrication ; la paléontologie avait déclaré l'homme contemporain d'espèces depuis longtemps disparues (tigres à dents de sabre, ours des cavernes, Mammouth ; etc.) ; l'anthropologie avait noté différents degrés de développement de l'homme dans le temps et la géologie avait prouvé l'âge ancien de l'homme grâce à des méthodes d'enquête modernes qui étaient inattaquables. Que restait-il, devant toute cette documentation, des deux récits de la création contenus dans l'ancien testament ? L'Eglise catholique avait déjà subi une défaite spectaculaire, de portée universelle, quand elle avait condamné le système copernicien comme contraire à la bible et qu'il lui avait fallu ensuite plus de deux cents ans<sup>3</sup> pour reconnaître le mouvement de la terre autour du soleil. En ce qui concerne l'apparition de l'homme par voie naturelle, sans « acte divin de création », il s'agissait pour les défenseurs du mythe créationniste et de la conception médiévale d'occuper à temps des positions qui rendent possible l'« accord » des données modernes de la science avec les dogmes de l'Eglise. Il est nécessaire de tenir compte de ces tentatives d'« harmonisation » puisqu'il en résulte un caractère spécial du problème de l'anthropogenèse à l'heure actuelle et que vient de là la multiplicité des hypothèses et des opinions dont on trouve la trace surtout dans les manuels et dans les œuvres de vulgarisation de l'occident.



La descendance de l'homme d'une espèce animale hautement développée (singe anthropoïde) avait été démontrée au siècle dernier. La mission de la recherche dans notre siècle était plutôt de présenter avec davantage d'exactitude les différentes étapes qui ont conduit du singe à l'homme sur la base de la conception matérialiste et dialectique de l'histoire, en analysant et en interprétant les restes fossiles nouvellement découverts, — restes de singes anthro-

3. Le *De revolutionibus orbium caelestium* de Nicolas Copernic a paru en 1543 à Nuremberg et a été mis à l'index en 1616 en rapport avec le procès intenté par l'Inquisition à Galilée. C'est seulement en 1757 que l'interdiction a été levée et seulement en 1822 que le Vatican a permis l'impression de tout livre affirmant le mouvement de la terre autour du soleil.

poïdes disparus et restes d'hommes primitifs, — et d'étudier les stades divers du développement dans la période la plus ancienne de l'histoire de l'Homme. L'attention des chercheurs se portait surtout sur les questions suivantes : quelle espèce de singes déterminée faut-il considérer comme l'ancêtre animal de l'Homme ? Dans quel rapport de parenté avec l'Homme les espèces aujourd'hui vivantes de singes anthropoïdes (Chimpanzé, Gorille, Orang-outan) se trouvent-elles ? Dans quelle région géographique et à quelle époque l'anthropogénèse s'est-elle opérée ? Dans quelles conditions concrètes le langage et la conscience se sont-ils développés en liaison avec le travail ?

### **Le stade des ancêtres animaux de l'homme et le cléricanisme.**

Jusqu'aux années 30 de notre siècle, on avait en général l'opinion, — héritée des idées d'Ernst Haeckel, — que les ancêtres directs de l'homme avaient été des singes anthropoïdes arboricoles. On admettait que la transition à l'homme de cette espèce de singes inférés par hypothèses et aujourd'hui disparus avait eu lieu sans grands intermédiaires à la fin du tertiaire ou au début du quaternaire (par conséquent, il y a un ou deux millions d'années) en raison du changement des conditions de milieu (début de la période glaciaire). La découverte de singes anthropoïdes fossiles (en 1933, 1942 et surtout 1951) dans des couches du miocène en Afrique orientale (bassin du Victoria-Nyanza) a cependant montré l'existence, il y a vingt-cinq millions d'années en chiffres ronds, de singes anthropoïdes qui n'étaient pas des animaux spécialisés dans la vie arboricole. L'étude des extrémités de leurs membres a fait voir que ces singes anthropoïdes fossiles, — leur nom scientifique est *Proconsul africanus*, *Proconsul nyanzae* et *Proconsul major*, — étaient adaptés à l'existence dans un paysage de savanne découvert. Même si l'on ne peut affirmer avec une certitude absolue que les Proconsuls d'Afrique orientale, — on les dénomme aussi « singes coureurs », — sont parmi les ancêtres directs de l'homme, ils n'en ont pas moins de l'importance pour le problème de l'anthropogénèse. En effet, il ressort des faits que l'acquisition de la démarche dressée, condition biologique essentielle pour que les mains puissent travailler, s'étend sur une période très longue et en outre ne s'est pas accomplie en milieu forestier, milieu inhibitif du développement.

Entre les Proconsuls, dont l'âge est estimé, nous l'avons dit, à environ vingt-cinq millions d'années, et les découvertes suivantes s'ouvre dans le matériel paléontologique une lacune de quelque quatorze millions d'années. C'est seulement après ce laps de temps que l'on retrouve, dans des couches du pliocène, les restes d'un singe anthropoïde fossile : l'*Oreopithecus bambolii* Gervais<sup>4</sup>, que la presse à sensation d'occident a présenté comme « l'homme primitif d'il y a onze millions d'années ». Comme les circonstances dont les journaux d'occident ont accompagné cette trouvaille illustrent magnifiquement les pratiques et les tactiques des adversaires éclairés de la science, on entrera dans quelques détails concernant l'histoire de la découverte de cette espèce fossile.

---

4. D'après le Mont Bamboli en Toscane.

Dès 1872, on trouva des restes de singes fossiles dans les petites mines de charbon de Toscane, et l'étude scientifique en fut entreprise par le zoologiste et paléontologiste français P. Gervais. De nouvelles études dues à J. Hürzeler, de Bâle, dirigèrent l'attention de 1956 à 1958 sur les anciens gîtes et, grâce à la sollicitude des mineurs, on découvrit effectivement d'autres restes d'*Oreopithecus*, y compris des parties importantes d'ossements des membres et du tronc. Cependant la nouvelle de cette découverte importante pour l'étude de l'anthropogénèse fut, dans presque tous les cas, couplée avec une campagne d'une extrême vigueur contre la théorie de l'évolution. Pourquoi en fut-il ainsi ?

La philosophie marxiste-léniniste s'appuie entre autres, dans ses démonstrations, sur le darwinisme, en particulier sur la thèse que l'homme a une origine naturelle et descend d'une espèce de singes disparue. Dès lors, si l'on « prouve » que l'homme est « plus vieux » que l'espèce de singes retenue par Darwin, il est clair que l'homme ne peut pas en dériver ; Darwin, par conséquent, « a tort ». Mais si Darwin et la théorie de l'évolution « ne cadrent pas », on voit « s'effondrer » ; — de l'avis des partisans de la conception médiévale, — un pilier de la philosophie marxiste. Les représentants de l'idéalisme, surtout ceux du cléricisme, s'imaginent ainsi pouvoir « réfuter » le marxisme en « réfutant » Darwin. La presse d'Allemagne occidentale a déclaré par exemple que « le dogme de Darwin, d'après lequel l'homme et le singe descendent d'un ancêtre commun, ne peut plus être considéré comme solide »<sup>5</sup>. Ou encore que : « L'homme est plus vieux que le singe ! Pendant des dizaines d'années, tout le monde a été d'avis que le singe était l'ancêtre de l'homme. Mais depuis, des découvertes préhistoriques nombreuses ont tellement ébranlé cette théorie que maintenant, c'est juste le contraire qui est vraisemblable... L'évolution de l'homme recule loin dans les temps primitifs et tous les autres Mammifères, pas seulement les singes, sont des « branches » spécialisées de la souche primitive unique<sup>6</sup> ». L'hypothèse, absolument gratuite ; que l'Homme est le Mammifère le plus ancien, n'a rien d'original. Elle a trouvé à plusieurs reprises, de 1920 à 1940, des défenseurs ; par exemple, E. Dacqué, dont les ouvrages ont été précisément propagés par les théoriciens fascistes de la race. A cet égard, il faut également se référer à l'important paléontologiste américain H. F. Osborn, qui a consacré plus de cinquante écrits à l'origine des Mammifères et au problème de l'anthropogénèse. Après avoir défendu la thèse de Darwin, Osborn n'en a pas moins construit ensuite sa propre théorie, qui détachait l'homme du développement général des Primates et lui accordait l'existence sous son aspect récent (comme *Homo sapiens*) dès les périodes les plus anciennes du tertiaire ; en outre, doivent avoir joué, lors de l'anthropogénèse, certains « principes biomécaniques créateurs ». Il est clair que postuler des principes « créateurs » de ce genre, c'est simplement se livrer à une spéculation métaphysique et paraphraser la légende biblique. Si cette hypothèse est répandue intensément à l'heure actuelle, surtout par des idéologues catholiques, c'est qu'ils ont moins à cœur la diffusion des connaissances scientifiques que la lutte contre le marxisme-léninisme.

Dans les discussions sur *Oreopithecus bambolii*, l'organe officiel du

5. *Tagesspiegel*, du 24 mars 1956.

6. *Bunte Illustrierte*, 1956, n° 21, p. 18.

Vatican, l'*Osservatore della Domenica*, a fait référence à l'encyclique *Humani Generis* de Pie XII, d'après laquelle si « l'origine du corps humain » et son « évolution à partir de formes organiques inférieures » peuvent être considérées comme « objet de la recherche », il faut « s'en tenir à la création directe de l'âme humaine par Dieu comme vérité de la foi ».

L'absurdité de telles idées apparaît nettement si l'on se demande par exemple à quel âge de la vie l'âme a été créée dans l'organisme inférieur : à l'âge adulte, au stade de l'embryon ou à la naissance. Il est remarquable qu'un prêtre catholique, Hubert Muschelek, a lui-même posé ces questions<sup>7</sup>. Il les a toutefois déclarées insolubles « jusqu'à maintenant » ! Ce qui reste, c'est la tentative de l'Eglise de caractériser comme « hommes primitifs » ou « pré-hominiens » tous les restes fossiles qu'on découvre et d'échapper à tout prix à la « descendance du singe » odieuse depuis Darwin et Haeckel.

### **Les nouveaux résultats de la recherche confirment la justesse de la conception matérialiste de l'anthropogénèse.**

Pour le stade de passage de l'animal à l'homme, la recherche paléontologique des dernières décennies a découvert, étudié et décrit un matériel abondant. Il s'agit de différents genres de singes anthropoïdes disparus, qui ont été mis au jour depuis 1924 en Afrique du sud, près de Johannesburg, en exploitant des carrières de dolomites et qui ont reçu la dénomination globale d'*Australopithèques*. Les dénominations des genres divers, — par exemple *Paranthropus* (« à côté » de l'homme), *Plesianthropus* (« voisin » de l'homme), — indiquent la difficulté qu'on éprouve à classer ces êtres dans le schéma phylogénétique connu. Quelques indications sur l'époque, les caractéristiques physiques et le genre de vie des Australopithèques sont utiles comme information avant d'examiner quelle importance cette découverte a pour le problème de l'anthropogénèse.

Après qu'on eut, par erreur, placé les Australopithèques vers la fin du tertiaire (âge de un à deux millions d'années), ces données ont été révisées au V<sup>e</sup> Congrès panafricain de géologie et de préhistoire (Livingstone, 1957) et les Australopithèques ont été mis dans la première période du quaternaire. Ils étaient donc contemporains des plus anciens représentants de l'humanité (au moins de quelques formes de l'humanité) et vivaient, d'après l'état actuel de nos connaissances, dans un passé compris entre 800.000 et 400.000 ans.

Etant donné qu'on dispose des restes d'environ cent individus de tout âge et des deux sexes, on a des données sûres quant aux particularités physiques des Australopithèques. Ces particularités comportent en premier lieu la démarche dressée presque semblable à celle de l'homme, qui a été établie par l'étude des restes du bassin et la position du trou occipital. Le crâne présente des caractères qui, d'un côté, rappellent l'homme et, de l'autre, ressemblent à ceux des singes anthropoïdes vivants. Le volume du cerveau devait être en moyenne de 600 centimètres cubes (chez le Gorille 450-510, l'Orang-outan 380-440, le Chimpanzé 385-410), mais ce volume ne permet pas de déductions absolues sur les

7. *Der Spiegel*, 1958, n° 38, p. 61.

performances. La taille est en moyenne de 1 m. 20, mais avec certains individus atteignant, semble-t-il, 1 m. 80. Un intérêt particulier s'attache naturellement au modelage de la mâchoire (forme et puissance des dents, relief de la couronne, tracé de l'arc dentaire, etc.), puisque cet ordre de questions permet des conclusions non seulement par rapport à l'histoire de l'espèce, mais concernant son genre d'alimentation : en l'occurrence, il s'agit d'un type absolument humain ; même la mastication se fait comme chez l'homme, sur toute la surface de la couronne. D'autres déductions montrent que les Australopithèques étaient omnivores.

Ces êtres n'habitaient pas la forêt vierge, mais ils vivaient comme animaux à démarche dressée dans un pays découvert (steppe buissonneuse, savanne). Pendant les pluies périodiques, ils logeaient probablement dans les fentes rocheuses des montagnes (près de Johannesburg, par exemple, à l'altitude de 1 734 mètres). Etant donné qu'on a trouvé avec les Australopithèques les restes de quinze espèces animales (notamment, lièvres sauteurs, tortues, crabes de rivière, lézards, jeunes antilopes et une espèce disparue de babouin), on peut admettre comme très vraisemblable que ces animaux servaient à la nourriture des Australopithèques. On ne peut pas démontrer jusqu'à présent qu'ils se soient servis comme instruments pour se procurer leur nourriture d'objets naturels intentionnellement accommodés (galets roulés, ossements d'animaux, branches arrachées), ce qui serait pour nous le critère décisif de leur appartenance « encore à l'animal » ou « déjà à l'homme ».

L'insertion des Australopithèques dans l'arbre généalogique de l'Homme est actuellement repoussée par la majorité des savants. Il est impossible de voir en eux les ancêtres animaux directs de l'homme pour des raisons de date (ils sont contemporains des hommes les plus anciens). Ils n'en sont pas moins d'une extrême importance pour le problème de l'anthropogénèse, parce qu'ils nous montrent comment nous devons nous représenter l'espèce de singes anthropoïdes hautement développée dont se sont dégagés les premiers « animaux fabricants d'outils » (Karl Marx). Les Australopithèques incarnent très concrètement la forme à laquelle Lénine pensait quand il faisait précéder les hommes primitifs de l'étape des « troupes de singes armés de branches d'arbres »<sup>8</sup>.

Les restes des Australopithèques confirment également la thèse de Friedrich Engels d'après laquelle la démarche dressée a été l'élément décisif de l'anthropogénèse : « Sans doute incités d'abord par leur genre de vie, qui, dans l'acte de grimper, assigne aux mains un autre travail qu'aux pieds, ces singes ont commencé en terrain plat à se déshabituer du concours des mains à la marche et à prendre une démarche de plus en plus érigée. Ainsi était *fait le pas décisif pour le passage du singe à l'homme.* » L'étude des Australopithèques nous donne donc l'idée d'un chaînon extrêmement important dans l'histoire de l'évolution de nos ancêtres. En même temps, on voit nettement à quoi ont forcément ressemblé les prédécesseurs et ancêtres directs de l'homme qui, par suite des lacunes des découvertes géologiques, n'ont pas encore été mis au jour.

Notre exposé sur les Australopithèques comme modèle du stade de passage du singe à l'homme serait incomplet si, dans un cas encore, nous ne signalions pas les falsifications et les contorsions des partisans des conceptions idéalistes.

Au Congrès international d'anthropologie, tenu à Düsseldorf en 1956, Congrès qui avait été convoqué pour le centenaire de la découverte de l'homme de

---

8. LÉNINE : Œuvres (en russe), tome 25, page 402.

Néandertal, le professeur G. Heberer, de Göttingue, a fait une conférence publique sur les Australopithèques. Ses explications aboutissaient à l'idée que les Australopithèques constituent un excellent modèle d'ancêtres animaux directs et qu'ils donnent en outre la preuve de l'unité générique de l'homme et du singe anthropoïde. L'auteur du présent article était présent et a entendu cet exposé de ses propres oreilles. Or les comptes rendus de la presse capitaliste ont paru sous la manchette : « Nos aïeux n'étaient pas des singes » ! Venait ensuite le texte mensonger : « L'antique question de la descendance de l'homme a fait hier l'objet du Congrès international d'anthropologie de Dusseldorf. Les savants et les spécialistes réunis ont défendu unanimement l'opinion que l'homme ne descend en aucun cas du singe<sup>9</sup>. » Cette manière originale de rendre compte des débats n'était pas un trait isolé. La feuille ecclésiastique catholique *Der Tag des Herrn* (« Le Jour du Seigneur ») s'est exprimée à la même occasion en ces termes : « Au Congrès, on a jeté un regard sur l'état le plus récent de l'anthropologie, qui a pu faire de grands progrès dans les dernières années grâce à des découvertes nombreuses. Les quelque 300 anthropologistes, géologues et paléontologistes venus du monde entier étaient unanimement d'avis que l'homme ne descend du « singe » en aucun cas<sup>10</sup>. »

On retrouve ici la tactique déjà rencontrée à propos de *Oreopithecus bambolii*, tactique de falsification du matériel paléontologique dans le sens de l'Eglise catholique.

### **Le stade de l'homme primitif et la place du type de Néandertal.**

En se fondant sur la théorie qui lie l'anthropogénèse au travail, on peut parler de l'« Homme » quand les objets découverts manifestent une sorte d'accommodement qui permet de reconnaître en eux le résultat d'une activité ordonnée à un but, d'un travail. La question se pose naturellement de savoir à quelle date a commencé le travail, car la réponse à cette question peut fournir des renseignements nouveaux pour la solution du problème de l'anthropogénèse. Dans ce cas aussi, on trouve chez Friedrich Engels une indication décisive : « Le travail commence avec la fabrication d'outils. » Que la réponse à cette question comporte encore aujourd'hui des difficultés, le fait ne signifie pas l'abandon de l'origine animale de l'homme dont l'exactitude est démontrée ; il n'a pas non plus le sens d'un « effondrement » du marxisme. Dans l'état actuel de la science, ni l'archéologie ni la géologie, même en employant les méthodes de recherche modernes, ne peuvent guère résoudre d'une manière univoque la question des moyens de travail réellement les plus anciens, des outils réellement premiers. Aucun archéologue, aucun géologue ou zoologiste ne sera en état de décider avec certitude si un galet roulé a été il y a un million d'années environ dans la main d'un singe anthropoïde hautement développé, — du type des Australopithèques, — ou dans celle d'un Homme primitif du type du Pithécantrophe. Il est également très difficile de distinguer les silex fendus par des actions naturelles (ce qu'on appelle les éolithes) des grossiers produits primi-

9. *Düsseldorfer Nachrichten*, 30 août 1956.

10. *Tag des Herrn*, 9 mars 1957.

tifs que les premiers hommes fabriquaient en fendant intentionnellement des masses de silex et d'autres pierres pour obtenir le tranchant ou la pointe acérée qu'ils voulaient. Mais il est hors de doute que les outils de pierre de forme régulière et constante ont été précédés par des produits grossiers et informes. Cette étape, qui venait immédiatement après l'emploi de bâtons et de pierres pointues offerts par la nature et qui a vu pour la première fois l'utilisation des propriétés tranchantes de certaines pierres, a forcément duré très longtemps, sûrement plusieurs centaines de milliers d'années.

Tandis qu'on ne peut faire qu'avec réserve des déclarations précises sur le début réel de la fabrication des outils et sur leur emploi, on est tout à fait fixé en ce qui concerne les restes humains les plus anciens. D'après les études du savant hollandais G.H.R. van Koenigswald, les fragments qu'il a découverts du *Pithecanthropus modjokertensis* (du nom de la localité de Modjokerto à l'ouest de Sourabaya dans la partie orientale de Java) représentent les restes humains les plus anciens. Le *Pithecanthropus modjokertensis* (découvert entre 1936 et 1941) provient d'après ce savant d'un passé de 600 000 à 500 000 ans. Un intérêt particulier s'attache à une découverte de l'anthropologiste français C. Arambourg faite en 1954-55 en Algérie, près de Ternifine, dans le voisinage de Mascara. Il s'agit de trois mâchoires inférieures et d'un os du crâne qui, d'après leur forme, appartiennent au groupe du Pithécanthrope de Java et du *Sinanthropus pekinensis* (homme primitif chinois, découvert à Chou-Kou-Tien non loin de Pékin). Comme les restes des hommes primitifs de Ternifine ont été trouvés en compagnie d'outils, tels que coups de poing et fendoirs, la science connaît maintenant pour la première fois les fabricants des coups de poing d'un type déterminé, problème qui restait sans solution depuis environ un siècle. D'autres découvertes faites à Casablanca et à Rabat, et comportant également des outils (coups de poing d'un type plus développé), achèvent de dessiner le tableau. Dans l'ensemble, les travaux des dernières années ont montré que l'humanité la plus ancienne est représentée par la forme primitive du Pithécanthrope, dont le domaine embrassait les trois continents du vieux monde et qui a vécu sur une période de plus de 300 000 ans.

Au degré suivant de l'évolution se situe le Paléanthrope ou Homme de Neandertal. Ici également, de vastes et importantes découvertes ont grandement approfondi nos connaissances. La caractéristique la plus saillante en est la nécessité de reviser l'image qu'on s'était faite dans le passé de la condition physique de l'Homme de Neandertal. La science ancienne, orientée dans un sens entièrement progressiste et désireuse de montrer la descendance animale de l'homme en face du mythe biblique de la création, soulignait avec une force excessive les caractères primitifs (démarche considérée comme subérigée, etc.). Mais précisément la tendance inféodée à l'idéalisme s'est emparée de cette description pour grossir encore les caractères primitifs de l'Homme de Neandertal et faire surgir un être qui n'était absolument pas à sa place dans la série des ancêtres de l'homme actuel. « Les proportions du front et de la face avec la bouche proéminente en forme de gueule font apparaître à nos yeux l'Homme de Neandertal, tel qu'il avait l'air de son vivant, comme un gaillard brutal, rusé et dangereux <sup>11</sup>. » Qui donc voudrait descendre d'un homme pareil ?

Ce type de l'Homme de Neandertal, qui devait aussi sa naissance au besoin

---

11. Lothar F. Zoriz : *Les préhominiens, les hommes primitifs et les hommes*, Stuttgart 1949, pp. 32-33.

de sensationnel, a été révisé, comme on l'a déjà signalé, grâce aux recherches des dernières décennies. Aujourd'hui, il n'est plus possible de parler de l'Homme de Néandertal : nous constatons que le groupe général de Néandertal, malgré son unité d'ensemble, présente une grande marge de variations. On trouve parmi les hommes de Néandertal des formes qui témoignent encore de fortes ressemblances avec le Pithécanthrope : ainsi des découvertes de Ngandong (Java), de Broken Hill et Saldanha (Afrique du Sud). A côté de cela, il y a des formes en partie plus anciennes, qui annoncent dans la perspective, l'homme d'aujourd'hui. C'est le cas des découvertes de Saccopastore (Italie), de Starosélié (U.R.S.S.), de Steinheim et Ehringsdorf (Allemagne). Il est encore d'autres hommes de Néandertal qui sont caractérisés par un développement extrême de caractères physiques déterminés : à ce groupe appartiennent les découvertes de Spy (Belgique), de La Chapelle aux Saints, La Quina et la Ferrassie (France), de Monte Circeo (Italie) et la découverte de Néandertal. Comme ces Néandertaliens « extrêmes » sont en outre relativement jeunes, — l'âge d'une découverte de Hana Fteah (Afrique du Nord) a été fixé à une date comprise entre 32 000 et 28 000 ans, — on peut admettre avec de fortes raisons que ces variantes spéciales du groupe de Néandertal n'ont participé qu'accessoirement ou pas du tout à la formation de l'Homo sapiens.

### La durée de la formation de l'homme.

Des questions se posent à propos du cadre temporel où se situe le devenir de l'homme : quand ce devenir a-t-il commencé ? A quelle date pouvons-nous considérer le processus de l'anthropogénèse comme achevé ?

Rappelons-nous ce qui a été dit plus haut, et nous verrons que le début de la formation de l'homme peut être placé dans la période d'où proviennent les types les plus anciens d'Australopithèques. La science soviétique attire avec raison l'attention sur le fait qu'à cette date, naturellement, seules les prémices du travail étaient en train de mûrir.

« On peut supposer diverses étapes transitoires dans le développement du travail. Les Hommes archaïques se sont d'abord formés en tant qu'animaux sociaux et laborieux. Analysant les principales étapes de l'anthropogénèse, Engels parle d'Hommes en voie de formation qui, à la suite d'un long développement, sont devenus des Hommes « achevés » avec l'apparition d'un nouvel élément de première importance pour la suite de l'histoire humaine, la société humaine à proprement parler.

« La main, la marche érigée, le travail, d'abord au moyen d'objets naturels et, plus tard, la fabrication d'outils, le langage articulé, le cerveau et la conscience, l'aptitude à l'abstraction et au raisonnement ont évolué dans un processus complexe d'interaction mutuelle au cours de la très longue période, qui s'est étendue sur près de 900 000 ans, de formation de l'Homme dans la société de ses semblables.

« L'apparition d'un élément nouveau, la communauté primitive résultant du perfectionnement des éléments mentionnés ci-dessus et de la désagrégation de la horde humaine primitive au sein de laquelle s'étaient formés les Hommes « achevés », a entraîné l'intensification extrême de la cadence de développement des caractères humains spécifiques <sup>12</sup>. »

12. M. F. NESTOURKH : *L'Origine de l'Homme*, Editions en langues étrangères, Moscou, 1960, p. 215 de l'Édition française.

Il résulte de ces recherches de la science soviétique que la formation de l'homme, intervenant, avec ses prémices dans le règne animal, à la fin du tertiaire et au début du quaternaire, trouve sa conclusion dans la naissance de la première société humaine solidement organisée. L'anthropogénèse comprend donc principalement, au point de vue de son extension dans le temps, l'étape de l'histoire humaine caractérisée par la horde, le temps du Pithécantrophe et celui de l'Homme de Néandertal.



On a pu voir par ce qui précède que nos connaissances sur l'origine et le développement de l'homme, sur sa formation naturelle en fonction de certaines lois, se sont considérablement approfondies précisément depuis dix ans. La notion que l'homme descend d'ancêtres animaux, — hypothèse émise il y a environ un siècle par des penseurs progressistes, — est aujourd'hui partie intégrante de la conception scientifique du monde. Bien que, du fait de l'approfondissement de nos connaissances, les problèmes de l'anthropogénèse ne se simplifient pas, mais se multiplient et se compliquent avec le progrès de la recherche, la science nous donne d'année en année des preuves toujours plus riches et plus amples de l'origine naturelle de l'homme et ainsi de la théorie du développement, le matérialisme dialectique. Partant de là, on comprend aussi que, du côté de la conception du monde déclinante, l'anti-science se renforce au fur et à mesure qu'augmentent les preuves tournées contre les idéalismes de toute espèce. Démasquer ces attaques, ces déformations, ces fausses interprétations délibérées, dégager leur véritable racine et répandre par-là même une conception scientifique de la formation de l'Homme, éduquer l'opinion dans l'esprit d'une philosophie matérialiste, c'est l'œuvre à la fois de l'histoire de l'anthropogénèse et de la recherche scientifique sur l'anthropogénèse elle-même.

# LE LAMARCKISME CHIMIQUE DE WINTREBERT

par Pierre BOITEAU



P. WINTREBERT, Professeur honoraire à la Sorbonne, membre de l'Institut, vient de publier un ouvrage de biologie<sup>1</sup> qui se présente comme la somme des réflexions du savant, après une longue carrière consacrée à la recherche expérimentale et à l'enseignement. Ce livre présente indiscutablement une grande importance. Tout d'abord, parce qu'il est rare, à notre époque où les tendances positivistes dominant dans la science, de voir un chercheur faire autre chose que de brefs commentaires sur les faits expérimentaux enregistrés. C'est là, pensons-nous, une attitude d'autant plus regrettable que la spécialisation de plus en plus poussée dont les disciplines sont l'objet rend, au contraire, de plus en plus nécessaires les synthèses, sans lesquelles il n'y a plus de science véritable mais un catalogue des connaissances. Les biologistes ont donc une première dette de reconnaissance à celui qui accepte de consacrer un temps précieux à consigner par écrit ses réflexions les plus générales. Cet effort, M. Wintrebert a su le faire dans le meilleur esprit rationaliste, c'est-à-dire sur des bases à la fois matérialistes et dialectiques, ce qui devrait motiver un surcroît de gratitude à son égard, encore que, dans l'époque où nous vivons, il doive plutôt s'attendre, pour l'immédiat, à en ressentir l'effet adverse. Enfin ce livre est empreint d'un grand courage. L'auteur n'hésite pas à s'en prendre aux concepts qui, comme celui de « gène », se sont pour certains chargés d'un sens mystique. Et le ton de sa polémique est, à notre avis, un exemple pour ce que devrait être la discussion de ces problèmes :

Je n'ai pas ménagé la vigueur des critiques que j'estime fondées écrit-il, et j'ai pris parfois énergiquement parti contre l'opinion de certains auteurs. Je tiens à leur exprimer ici la sympathie que je professe pour leur personne. Dans l'effort qui tend à découvrir la vérité, les savants se tiennent par la main. Le désaccord intellectuel n'atteint pas le sentiment d'estime, qu'ils éprouvent naturellement les uns pour les autres, dans la recherche commune d'une solution, susceptible d'éclaircir le problème de la vie (p. 5).

Avant d'aborder l'analyse du livre, disons quelques mots de la personnalité de son auteur. Docteur en médecine, P. Wintrebert s'est d'abord consacré pendant seize ans à la pratique médicale et chirurgicale, dont quatre années

---

1. *Le vivant « créateur » de son évolution*, Masson Ed., 1962, 416 p.

passées comme interne des hôpitaux de Paris. Mais, passionné pour les problèmes de la recherche, il entre ensuite comme simple assistant à la chaire d'Anatomie et d'Histologie comparée de la Sorbonne. Successivement chef de travaux, docteur ès-sciences et enfin professeur titulaire, il consacra toute son activité à cet enseignement jusqu'en 1937, date de sa mise à la retraite. Parmi ses premières expériences, on peut citer, en 1928, l'étude du développement d'un Amphibien anoure, le Discoglosse. C'est alors qu'il élabore, d'après les faits observés, sa théorie des chaînes de fonctions, dite de l'épigénèse physiologique. Ses recherches ont fait l'objet de trop nombreuses publications pour que nous puissions les citer, même de manière abrégée. Mais les études qui préfigurent l'ouvrage qu'il nous livre aujourd'hui, et qui peuvent marquer les étapes de cette réflexion ont été publiées surtout de 1948 à 1952<sup>2</sup>.

### **Une profession de foi matérialiste :**

Dès le début de l'ouvrage, Wintrebert expose les raisons pour lesquelles, seules les conceptions matérialistes lui semblent susceptibles de fournir une explication valable du vivant :

J'estime que les théories courantes n'accordent pas au vivant la place qu'il mérite, dans la réalisation de son propre destin. Les recours à la Providence ou au hasard physique n'aboutissent pas à résoudre le problème de façon satisfaisante (p. 1).

Il est déraisonnable de chercher en dehors d'elle (la substance vivante) les causes de son évolution et de son développement. Les merveilleux processus de la vie, dont on a coutume de faire hommage au spirituel, lui appartiennent en propre. L'admiration doit changer de camp, passer du surnaturel au réel, des envolées imaginaires aux constatations positives (p. 1).

Le caractère merveilleux de la vie, que l'on a coutume d'attribuer au spirituel, parce qu'il a semblé, jusqu'ici, dépasser les pouvoirs du vivant, s'affirme aujourd'hui comme matériel, grâce aux progrès de la science (p. 2-3).

S'appuyant sur les faits connus d'immunisation, d'assimilation, de riposte aux agressions du milieu et d'adaptation, il montre l'inanité des thèses finalistes :

Cette création, immunisante ou adaptative, du vivant, n'est pas intentionnelle, ni préorganisée, mais strictement déterminée par l'antigène, qui la suscite. Le vivant ne prend pas d'initiative. Les changements de milieu, qui provoquent ses déficiences, sont, pour lui, fortuites, imprévisibles. *Les lois*

2. Archives de Zoologie expérimentale et de Génétique, 1948, 85, 151; Comptes rendus de l'Académie des Sciences 1949, 228, 1079; 1950, 230, 1441; 1950, 231, 808; 1951, 232, 1885; Vie et Milieu 1952, tome 3, fasc. 3, 227.

qui le gouvernement sont inflexibles et ne sont ni prévoyantes, ni finalistes (souligné par moi, P. B.). Elles ne s'exercent que dans la seule actualité. Mais, et c'est là le merveilleux de la matière, la riposte chimique, inconsciente, qu'elles déterminent, présente toutes les qualités de justesse, d'opportunité, d'efficacité, de constance et de sûreté, qui caractérisent, au plus haut degré, l'intelligence consciente la plus exceptionnelle, la mieux avertie (p. 53).

Tout dans la nature, et particulièrement chez le vivant, est déterminé par des lois matérielles, que la science cherche à déceler. On ne devine pas le vivant ; on le découvre. Il est merveilleux d'intelligence. Mais celle-ci est chimiquement, inconsciemment déterminée. Elle est inhérente à sa structure macromoléculaire et ses fonctions créatrices de riposte au milieu assurent et font évoluer son individualité. Croire à une intelligence immatérielle, c'est abandonner la recherche (souligné par moi P. B.), tomber dans le vide, dans l'irréel, sans rien expliquer (pp. 81-82).

Le vivant se passe de préorganisation, de psychisme, d'organismes, ainsi que de tous les pouvoirs mystérieux et complémentaires de régulation, d'hétérochronie, d'ontomutation, de double assurance que les spiritualistes se plaisent à lui conférer, pour marquer, dans l'ignorance de la réalité, son asservissement au Créateur. Mais il n'a nul besoin d'une aide étrangère. Ses fonctions créatrices de riposte lui suffisent et les gènes, qu'il a créés et enregistrés, déterminent, par leurs mutations, chacun à temps donné sa route évolutive (pp. 85-86).

Notons d'ailleurs que, dans le cours de son ouvrage, Wintrebert ne craint pas de se référer expressément aux auteurs marxistes, notamment à la *Dialectique de la Nature* d'Engels et à l'ouvrage de Lucien Brunelle<sup>3</sup> sur Lamarck.

## La vie, son apparition, son maintien, son évolution.

La première partie de l'ouvrage est consacrée au rappel de ce que Lamarck a apporté à la biologie et aux conceptions modernes de la biopoïèse (apparition de la vie aux dépens de la matière inanimée). Puis l'auteur développe ses propres conceptions qu'il désigne sous le nom de « lamarckisme chimique ». Enfin, il passe au crible de la critique les théories de l'hérédité et de l'évolution, depuis les thèses finalistes des idéalistes comme Cuénot, jusqu'aux théories du hasard des néo-darwinistes.

Si Wintrebert conserve la terminologie habituelle des généticiens, il n'en soumet pas moins leurs concepts à une juste critique, notamment ceux de « gène » et de « mutation ».

La différence, entre généticiens et lamarckiens, réside essentiellement dans le fait que, pour les premiers, le gène com-

3. L. BRUNELLE, Lamarck, dans Les Classiques du Peuple, Editions Sociales. 1957.

mande au protoplasme, alors que, tout au contraire, pour les seconds, le protoplasme dispose du gène qu'il a créé, l'utilise ou non, suivant que, dans le mode de son fonctionnement, sa structure le porte, ou non, par affinité chimique, à se combiner à lui (pp. 10-11).

*Le gène n'est pas l'agent de l'hérédité, mais l'instrument du protoplasme dans l'hérédité.* Il est grand temps de restituer à celui-ci le rôle majeur qu'il possède (p. 11).

*Le milieu prime le gène* (p. 33).

*Le gène n'est pas l'agent de l'hérédité. Il n'en est que l'instrument,* un produit créé, mis en réserve, et que le protoplasme utilise, ou non, suivant que le milieu où il fonctionne favorise, ou non, le déclenchement de la mutation (p. 96).

Ainsi le gène n'est plus pour Wintrebert, la substance héréditaire, immuable. C'est un produit du protoplasme, en rapport dialectique avec lui, et susceptible, par conséquent, de refléter à chaque génération, les processus de réponse aux agressions du milieu qui auront marqué la vie de l'être qui le porte. L'hérédité et l'adaptation sont conçues comme un couple dialectique, comme une identité dans le sens marxiste de l'identité des contraires.

La « mutation » n'a, elle non plus, rien à voir avec les « mutations provoquées » ou les « sports », au sens où les prenait de Vries, dans sa théorie mutationniste de l'évolution.

Mutation (...) signifie pour moi, *mutation du protoplasme*, car le gène n'a d'action que s'il transforme le protoplasme (p. 10).

Le vivant ne fait pas que créer les substances adaptatives et autres hormones, il en sélectionne la composition et coordonne ainsi leur action avec le reste de l'organisme ; de cette sélection interne, il résulte que les gènes et, par eux, les mutations protoplasmiques, se réalisent régulièrement et s'intègrent dans le patrimoine. Cet enchaînement des mutations est, pour la conservation de la vie, aussi nécessaire que l'adaptation et, dans le conflit qui oppose la thèse du vivant aux théories du hasard, il est pour le rejet de celles-ci, un argument essentiel (p. 10).

Les mutations doivent s'enchaîner chimiquement pour que la vie continue (p. 43).

*Le gène est le caractère acquis et transmis* (souligné par moi P. B.) (p. 45).

Wintrebert étudie l'apparition de la matière vivante et le processus de la biopoïèse surtout à travers les œuvres de Dauvillier<sup>4</sup> et de Bernal<sup>5</sup>. Il ne semble pas connaître les travaux soviétiques sur ce sujet et notamment ceux d'Oparine et, cependant, il est très intéressant de constater l'étroite parenté des conclusions auxquelles il aboutit avec celles qui se sont dégagées du colloque de Moscou.

4. A. DAUVILLIER, *L'origine photochimique de la Vie*, Masson Ed., 1958.

5. J. D. BERNAL, *La Pensée*, N° 80, 1958 et N° 84, 1959.

Un fait essentiel est désormais acquis, c'est que la vie ne s'est pas faite d'emblée, en une seule fois, qu'elle n'est donc pas un don gratuit, une création immédiate, le passage sans transition de l'inerte à l'animé, le franchissement d'un seul bond du fossé qui sépare le physique du biologique; mais qu'elle est la conséquence d'une évolution graduelle, retenant, à chacune de ses phases, les attributs avantageux qu'elle a précédemment gagnés, la dissymétrie moléculaire, l'individualité, la fermentation anaérobie, l'avènement de la chlorophylle (p. 51).

Après avoir montré que l'atmosphère primitive, privée d'oxygène, et riche en gaz carbonique et en azote produits par le paléovolcanisme, était transparente à des radiations ultra-violettes qui ne peuvent plus traverser notre atmosphère actuelle, il rattache ce fait à l'apparition des premières molécules asymétriques. P. Curie avait souligné, dès 1894, que la lumière polarisée circulairement (surtout la lumière de haut quantum comme l'ultra-violet) était capable, de réaliser la synthèse de molécules organiques asymétriques. A. Cotton a signalé l'existence de réseaux cristallins de quartz, d'améthyste, de calcite, susceptibles, par leur structure de provoquer une telle polarisation circulaire. Ainsi l'évolution de la matière physique a précédé l'apparition de molécules asymétriques organiques suivant un enchaînement ininterrompu. Une telle photosynthèse a pu débuter dès que la température des eaux se fut abaissée aux environs de 60° (température assez basse pour retenir en solution les sels ammoniacaux volatils). Ainsi s'accumulèrent, dans des lagunes particulièrement calmes, d'innombrables molécules organiques susceptibles de réagir entre elles et avec l'oxygène dissous dans l'eau. Des composés phosphorés prirent naissance, notamment l'adénosine triphosphate, véritable transporteur d'énergie; qui allait permettre dans ce milieu chaud, salé, ammoniacal et sucré l'apparition des premiers acides nucléiques et des premières protéines.

A mon avis, écrit Wintrebert, les macromolécules dissymétriques parvenues au stade de nucléoprotéines, ont pu acquérir davantage que la croissance et la reproduction. Car, si les nucléoprotéines primitives assimilent et se multiplient, c'est qu'elles sont déjà, non seulement isolées, indépendantes, mais individualisées. Elles vivent aux dépens du milieu lagunaire environnant et, dès lors, possèdent les fonctions de choix qui permettent les échanges avantageux et l'adjonction, à leur masse, de nouvelles substances. On doit même estimer qu'à ce stade déjà, les fonctions de défense et d'adaptation, qui seront plus tard l'apanage manifeste et incontestable du vivant, doivent naître et s'affirmer progressivement, avant l'avènement cellulaire (p. 63).

La macromolécule isolée, individualisée, et automultiplicatrice (...) forme un tout, capable de vivre seul dans le milieu qui l'entoure, comme, plus tard, un gène, un virus, dans le protoplasme qui l'héberge, mais elle est fragile, vulnérable et ne peut durer qu'en masse (p. 74).

Une nouvelle étape va être l'apparition de phases, dans le milieu considérablement enrichi en matière organique à l'état macromoléculaire, phases dues aux propriétés colloïdales de ces macromolécules. On passe ainsi au stade des coacervats.

Dans les coacervats existent déjà des amas nucléiques, entourés d'une gaine protéidique. La macromolécule, tout entière chargée de ces subunités, ayant le pouvoir de se multiplier par autoreproduction, individualisée, douée déjà de la capacité de choix dans ses échanges, d'assimilation, de croissance, d'adaptation aux circonstances, de défense contre les agressions ambiantes et, cependant, dans son isolement, très vulnérable, est le *germe de la vie*. Le vivant est un stade ultérieur. *C'est la constitution de la macromolécule en société* (p. 75).

L'étape suivante est caractérisée par l'apparition des structures, des organites au sein du coacervat :

Ces organites ne se sont pas formés à l'aveugle, sans cause, sans détermination précise, sans riposte de macromolécules associées formant le protoplasme cellulaire. Les mitochondries, les plastes, l'appareil de Golgi, les gènes, le noyau sont issus d'adaptations successives, spécialisant une fonction protoplasmique particulière déjà existante, par une création opportune, adaptée aux circonstances, ou créant de toute pièce une nouvelle fonction, telle que la fonction chlorophyllienne, avec ses plastes pour support (pp. 64-65).

Wintrebert critique à cet égard la conception de Bernal, pour qui les premiers organites apparaîtraient avant la structure cellulaire :

Les organites, les gènes ne peuvent être que des créations adaptatives de la cellule autonome, individualisée, c'est-à-dire des spécialisations organiques particulières de ses propres fonctions. Ils ne peuvent donc naître qu'en elle et non avant elle (p. 71).

Cette conception de l'origine des structures est inséparable de l'idée de leur adéquation et de leur nécessité :

Si l'on remonte aux origines de la vie, issue de l'évolution de la matière physique *en milieu tempéré* (souligné par moi P. B.), on doit admettre qu'il n'y a pas de vie sans structure, sans support matériel (p. 23).

Outre l'importance des structures, l'étude de la biopoïèse souligne la notion de ce que Wintrebert appelle le « climat tempéré », c'est-à-dire un ensemble de conditions du milieu compatible avec la vie, ne comportant pas de facteur d'agression dépassant les limites des possibilités de riposte de la matière vivante.

C'est seulement dans des conditions de climat tempéré que le vivant est capable d'évoluer, parce qu'il conserve sa pleine activité, qu'il n'est pas altéré dans sa structure, mais seulement dévié dans ses fonctions (p. 93).

Les facteurs vulnérants, abiotiques, peuvent, certes, engendrer des modifications de l'être vivant, mais celles-ci sont, en quelque sorte, des régressions. Ce sont des accidents dans la phylogénèse.

Dans la complexité croissante des molécules, le déroulement *évolutif et progressif* des nouveautés se réalise dans un *ordre constant*. La marche inflexible des processus dénote l'application, aux substances en présence, de lois naturelles permanentes, qui ne varient occasionnellement que d'intensité, en conformant leur régime aux circonstances qui ont accompagné le refroidissement terrestre et l'établissement du climat tempéré (p. 76).

C'est pourquoi :

Le vivant a ses propres lois, qui le mettent à part dans l'univers, et bien au-dessus du monde ambiant, qu'il est obligé de conquérir pour en tirer sa subsistance. Mais son champ d'action, d'où il provient lui-même, est régi par des lois physiques fondamentales, auxquelles il reste subordonné (p. 39).

Parvenue ainsi à l'organisation cellulaire, comment la matière vivante continuera-t-elle à évoluer ? C'est pour répondre à cette question que Wintrebert émet l'hypothèse d'un processus chimique d'adaptation (lui-même souligne bien, à plusieurs reprises, qu'il ne s'agit encore que d'une hypothèse), processus qui constitue l'originalité du « lamarckisme chimique ».

Cette théorie a pour point de départ la réaction interne d'adaptation héréditaire, établie par Lamarck, et l'explique par un mécanisme chimique de riposte hormonale, immunisant, qui s'oppose à l'antigène de déficience fonctionnelle, provoqué dans l'organisme par un changement de milieu. L'anticorps adaptatif, en s'unissant à la nucléoprotéine, conduit à la formation d'un gène (p. 13).

Les fonctions de riposte à l'agression du milieu deviennent ainsi « les facultés les plus hautes et les plus surprenantes du vivant ». C'est elles qui vont devenir le moteur de l'évolution. De même que les macromolécules avaient été amenées à se grouper en coacervats, puis à créer les structures cellulaires, pour résister à l'agression du milieu, de même les cellules vivantes, forme de résistance de la vie, vont se grouper pour former les métazoaires et les plantes supérieures. Elles délimitent ainsi un « milieu intérieur », dont le conservatisme est tel qu'on a pu déduire de l'étude de sa composition ce qu'était celle des mers où les premiers êtres pluricellulaires ont pris naissance.

Le milieu intérieur a une importance majeure. En période

évolutive, il contient d'abord l'antigène de déficience fonctionnelle, puis l'anticorps de réponse adaptative qui, en se combinant à la nucléoprotéine, dépose le gène dans toutes les cellules (p. 42).

Ce sont ces conditions du milieu péricellulaire qui, de concert avec les inductions de voisinage, décident de l'enchaînement des déterminations mutationnelles. Les facteurs ambiants, température, composition chimique de l'air et de l'eau, etc., n'ont qu'une influence générale sur l'activité de la vie des tissus, tandis que ce sont les nuances régionales des conditions qui gouvernent localement les fonctions vitales essentielles, la respiration, la nutrition, l'excrétion qui, par la structure chimique qu'elles occasionnent, suscitent les déterminations évolutives (p. 83).

De même :

Cette influence est de premier ordre chez l'embryon, dans la détermination et la différenciation génétique des organes, alors que la circulation n'est pas encore établie. Les tissus ne se déterminent, à ce stade, que selon les conditions dans lesquelles ils fonctionnent (...). Ainsi aux stades gastrula et morula, chez les Amphibiens, les modes respiratoires du toit archentérique de la cavité gastrulaire et de l'ectoderme neural présumé, sont très différents. Le premier est anaérobique, le second s'effectue au contact de l'oxygène libre de l'air. Cette différence dans les conditions de milieu est un élément capital dans le déclenchement de leur évolution (p. 88).

Le milieu intérieur joue ainsi dans l'évolution ontogénique, aussi bien que dans l'évolution phylogénique des êtres pluricellulaires, un rôle capital ; or :

C'est, justement, le milieu intérieur que les darwiniens, weismanniens et généticiens ne jugent pas à propos de considérer comme champ d'individuation (p. 41).

Comme le montre très clairement Wintrebert, la reconnaissance de l'entité que constitue un organisme est la condition indispensable à la compréhension de son évolution, de la spécialisation progressive de ses organes. C'est pourquoi, il s'élève, avec raison, non seulement contre la méconnaissance du rôle du milieu intérieur, mais aussi contre la distinction arbitraire introduite par Weismann entre le *soma* et le *germen*, entre les cellules du corps d'un être vivant et ses cellules reproductrices :

Le germen est composé d'une ou plusieurs cellules nées de la cellule œuf et qui ont exactement la même structure qu'elle, c'est-à-dire un *protoplasme antérieur à l'embranchement et un génome individuel d'espèce actuelle*. Ces cellules sont amenées, du fait de leur position, à englober une particule paraplasmaïque dite *déterminant germinal*. Elles sont *inhibées* (souli-

gné par moi P. B.) dans leur développement phylogénétique et, restant totipotentes, servent au développement de la génération suivante (p. 13).

Cette inhibition, loin d'être le fait du seul germe, est un phénomène qui peut intéresser bien d'autres cellules dites somatiques. C'est le cas notamment des cellules réparatrices et régénératrices des vertébrés, siégeant habituellement dans le tissu conjonctif, qui peuvent, chez certains animaux, remplacer n'importe quel type de cellule après une destruction tissulaire, précisément du fait qu'elles restent inhibées et susceptibles d'évoluer vers une spécialisation cellulaire quelconque. Elles peuvent même, chez certains animaux, fournir des cellules reproductrices asexuées, voire même remplacer les cellules sexuelles occasionnellement perdues. L'inhibition de l'évolution ontogénique peut être si étendue, d'autre part, qu'elle peut intéresser toutes les cellules d'un organisme. Elle constitue alors la *néoténie*. Ainsi l'Axolotl possède les gènes de l'Amblystome, mais il est incapable de réaliser la métamorphose qui donne naissance à cet animal, tant qu'il vit dans l'eau courante et oxygénée. Il se reproduit alors à l'état « larvaire » pour donner des Axolotl identiques à lui-même. Mais, vient-il à être placé dans l'eau stagnante, dans des conditions de semi-asphyxie, alors il effectue sa métamorphose et donne naissance à un Amblystome.

Il n'y a donc pas de différence qualitative entre le soma et le germe :

La toxine antigénique, issue du lieu de déficience, passe dans la circulation et provoque la riposte du tissu réticulo-endothélial, et l'anticorps adaptatif que celui-ci sécrète, se répand, à son tour, dans le milieu intérieur, au contact de toutes les cellules germinales ou somatiques de l'organisme. C'est en elles que s'effectue la combinaison de l'anticorps avec la nucléoprotéine spécifique, et que se forme le gène (p. 46).

Cependant, la réalisation des organismes pluricellulaires, si elle confère à ceux-ci une résistance accrue vis-à-vis du milieu ambiant, ne saurait les soustraire entièrement à l'action de ce milieu :

L'évasion du monde physique qu'il a réalisée, grâce à son individualisation et à ses fonctions créatrices, ne peut être complète puisqu'il s'en nourrit, qu'il en est le parasite (p. 86).

Le milieu s'impose au vivant qui en dispose (p. 87).

Mais il importe, encore ici, de distinguer, parmi les facteurs du milieu, ceux qui sont compatibles avec le maintien de la vie de ceux de nature abiotique ou de trop forte intensité :

La matière vivante, qui n'a pris naissance et ne continue de vivre et d'évoluer qu'en climat tempéré et en présence de l'eau, ne peut supporter, sans se dégrader ou périr, les facteurs physiques de haute intensité. Par contre, *les changements du milieu tempéré* (souligné par moi P. B.), qui obligent le vivant à ajuster ses fonctions à leurs exigences, ne sont pas vulnérants pour lui, et laissent à son système général de défense et d'adaptation, la plénitude de son activité (p. 87).

C'est dans ces dernières conditions, et dans ces dernières conditions seulement, qu'il peut en résulter pour le vivant une adaptation.

Le conflit entre le vivant et le milieu se dénoue par l'adaptation, à l'avantage du premier. *La vie n'est donc pas l'ensemble des forces qui résistent à la mort, mais l'ensemble de celles qui conquièrent le milieu* (p. 25).

Les modifications chimiques résultant des variations des facteurs tempérés du milieu s'inscrivent dans le vivant et peuvent, ultérieurement, en modifier la forme :

La forme est l'expression tardive d'une structure chimique déterminée (p. 240).

Ainsi, ce n'est pas la fonction qu'exercera l'organe qui crée celui-ci, ineptie dont on a voulu faire supporter la paternité à Lamarck, mais la fonction de riposte à l'agression du milieu.

Les yeux des Insectes, des Céphalodes, des Vertébrés sont différents et ont une origine indépendante. De même l'aile est apparue de façon isolée et différente, à quatre reprises, dans le règne animal (...). L'organe est forcément construit avant la fonction qu'il exerce, mais sa construction dépend d'une propriété du vivant, l'adaptation, qui le détermine (...). La fonction qui crée l'organe n'est pas celle de l'organe créé (p. 69).

Wintrebert arrive ainsi à une conception unitaire de l'ontogénèse d'un organisme et de la phylogénèse qui a donné naissance à son espèce :

L'accord chimique d'un gène et d'un protoplasme, au cours de la récapitulation ontogénique, ne peut s'effectuer, pour un gène, qu'avec le protoplasme qui l'a créé et, pour un protoplasme, que si le milieu cellulaire où fonctionne ce protoplasme, est favorable au déclenchement de la mutation (p. 85).

*Les mutations s'ajoutent l'une à l'autre, dans un ordre chimique inflexible, et les gènes, qui sont les porteurs héréditaires des adaptations, les récapitulent à temps donné, dans l'ontogénèse. Le vivant, soumis dans l'ontogénèse à un milieu différent du normal, peut s'arrêter dans son développement (néoténie). Il peut, après une métamorphose, ou après une dégradation physique importante (mutations homéotiques), créer de nouvelles adaptations à partir d'un état mutationnel ancien. Mais dans sa progression évolutive nouvelle, il ne reconstitue jamais un état chimique du passé. Le présent adaptatif, génétique et mutationnel est toujours nouveau. L'évolution est chimiquement irréversible* (p. 47).

Cet enchaînement rigoureux explique, et explique seul, l'étroit parallélisme de l'ontogénèse et de la phylogénèse que nota Haeckel, sans toutefois être en mesure de lui apporter une explication valable.

## Critique des théories spiritualistes et néc-darwinistes

Les théories spiritualistes, écrit très justement Wintrebert, pratiquent l'évasion de l'esprit dans l'immatériel et, dans cette fuite du réel, ne nous apportent rien d'objectif. Elles insistent avec complaisance, sur l'insuffisance de la documentation, pour faire valoir le surnaturel. Elles déclarent que les beautés de la vie sont trop merveilleuses, pour appartenir à la matière (...). Cet état d'esprit est funeste à la recherche scientifique (p. 349).

Et il ajoute :

Claude Bernard disait : « On veut toujours être matérialiste ou spiritualiste, comme si la vérité ne pouvait être que dans les deux opinions extrêmes. La vérité est, au contraire, dans les deux vues réunies et convenablement interprétées. » Je pense, à l'opposé, que le réel et le spirituel sont inconciliables, contradictoires, parce qu'ils sont d'essence différente, parce qu'entre eux, il y a toute la différence qui existe entre le réel et l'imaginaire, la matière et l'immatériel, l'objet et le néant, le mesurable et l'indéterminé, en somme, entre tout ce qui est positif, tangible et l'invisible, l'insubstanciel (p. 350).

Ces théories spiritualistes se sont tout d'abord efforcées d'abstraire les conceptions lamarckiennes de leur matérialisme, avec le psycho-lamarckisme de Pauly, par exemple, pour qui l'adaptation est consciente :

Doter chaque organe, chaque cellule, d'une conscience, d'un psychisme, d'une force de jugement et appeler cette manière de penser du « lamarckisme », est une falsification de l'œuvre de Lamarck, pour qui « *la vie est un acte physique* », c'est-à-dire soumis à des lois purement matérielles (p. 34).

A l'autre extrémité, le matérialisme mécaniste tente lui aussi de rabaisser le lamarckisme :

Il est certain que le vivant n'échappe pas aux lois physiques fondamentales de la matière (...). Mais l'erreur des mécanistes est de ne pas se rendre compte que *le vivant est régi par des lois propres, qu'il possède des fonctions créatrices, inconnues du monde physique, qu'il assimile, s'immunise, s'adapte* (p. 30).

La théorie idéaliste des cataclysmes de Cuvier, soi-disant responsables de

l'évolution, qui aurait ainsi un caractère régressif dans un monde créé parfait, s'apparente à celle des « mutations provoquées », tératologiques. Certes de tels cas de régression existent, comme celui des apodes. Ceux-ci :

frappés par le retour inopiné de violences physiques abiotiques (...) ont réussi à se réadapter à un nouveau milieu, sous une autre forme.

Mais ceci ne fait que mieux montrer le double courant que comporte ce processus : d'une part, la « rétrogradation » qui marque la lésion génétique soudainement reçue et, d'autre part, « la lente réparation consécutive, qui construit la forme d'adaptation nouvelle ». Seule, évidemment, la seconde phase peut être considérée comme un processus évolutif, la première étant un véritable traumatisme à l'échelle phylogénétique.

Cuénot, quant à lui, voudrait que la mutation soit « préparante du futur », obéissant à un « anti-hasard » qui se confond avec la Providence, pour expliquer l'orthogénèse. Or, comme le remarque Wintrebert :

L'ontogénèse ne prépare nullement le futur, elle est, au contraire, la copie abrégée du passé et, ce faisant, elle réalise l'actuel. Cuénot a pensé autrement parce que, en spiritualiste, il a voulu marquer l'influence finaliste d'une force vitale dans l'ontogénèse, au lieu de faire valoir l'enchaînement rigoureux et ininterrompu des mécanismes du vivant, toujours forcément actuels, puisqu'ils sont de riposte (p. 97).

Nous voudrions encore citer les arguments par lesquels Wintrebert réfute les thèses fixistes de L. Bounoure<sup>6</sup>, le spiritualisme de Vandel et ce qu'il appelle le « lyrisme » de Teilhard de Chardin. Mais il a consacré plus de place, de façon pertinente, à réfuter les conceptions néo-darwinistes qui constituent certainement aujourd'hui le courant principal de la génétique du monde « occidental ».

Ce courant ne peut être confondu avec les tendances spiritualistes proprement dites :

Les conceptions fondées sur le hasard des agressions ambiantes, et leur action directe sur le vivant, font intervenir le réel et découvrent (...) des faits positifs très importants (p. 349).

Cependant, comme le démontre excellemment Wintrebert, elles reviennent à l'idéalisme par une sorte d'idéalisation du hasard et contribuent à ramener les biologistes les plus influençables vers le spiritualisme, en raison de leur incapacité à fournir une explication cohérente de l'évolution et de l'harmonie existant entre l'ontogénèse et la phylogénèse.

Quels sont les arguments qui peuvent être opposés aux néo-darwiniens ?

1° Le protoplasme existe avant le gène, l'intervention du gène n'est donc pas la condition *sine qua non* de l'hérédité.

---

6. L. BOUNOURE, *Déterminisme et Finalité*, Flammarion Ed., 1957.

2° Des mutations fortuites, dues au seul hasard, ne sont pas susceptibles de s'enchaîner.

3° La lésion d'un gène par une violence physique n'a rien à voir avec le processus de l'hérédité. Elle n'est pas plus héréditaire, par elle-même, que l'amputation d'un organe.

4° C'est seulement dans le cas où le vivant ayant subi cette lésion, parvient à s'adapter à de nouvelles conditions qu'il y a hérédité. Cette hérédité est le fait, dans ce cas, des mutations adaptatives (au sens de Wintrebert), postérieures à la lésion génétique, et non le fait de la lésion elle-même.

5° Les prétendues « mutations provoquées » étant des lésions génétiques, sont incapables de s'enchaîner les unes aux autres par le processus dialectique qui relie constamment l'enzyme à son substrat ou l'anticorps à l'antigène correspondant. Elles ne peuvent avoir qu'un caractère régressif, ou ne représentent dans les meilleures conditions, qu'un phylum collatéral, une sorte d'impasse de la phylogénèse, et n'appartiennent pas, de ce fait, au courant évolutif normal en milieu tempéré, qui est le seul susceptible d'intéresser l'ensemble du processus évolutif.

*« Les gènes ne sont pas les agents, mais les instruments de l'hérédité. Ils sont mis en action par le protoplasme et ne le commandent nullement comme l'affirment les généticiens. Les mutations physiques des gènes surprennent le vivant, qui n'y participe pas. Elles ne s'ajoutent pas au passé et, tout au contraire, lui en retranchent une partie. Elles sont tératologiques et régressives. Seuls, les gènes d'origine protoplasmique, assurent l'évolution progressive et déterminent, dans l'ontogénèse, par la récapitulation ordonnée du passé, l'édification de l'espèce présente (p. 47).*

Les expériences par lesquelles les néo-darwiniens prétendent avoir démontré la non-transmission des caractères acquis sont sans valeur :

On prétend que l'hérédité de l'acquis n'a pu être expérimentalement prouvée, mais n'est-ce pas la faute des expérimentateurs ? et est-il superflu de leur demander d'obtenir une adaptation préalable, qui puisse être transmise, c'est-à-dire, comme le prescrit Lamarck, de susciter d'abord une réaction interne du vivant à un changement de milieu, pour juger ensuite de sa transmission. L'obligation est d'importance et mérite d'être inscrite dans une formule que je ne cesserai de répéter : *le vivant ne lègue à ses descendants que ce qu'il crée lui-même* (p. 38).

Par contre, les mutations provoquées, qu'ils considèrent comme d'emblée héréditaires, ne sont que des lésions interrompant une chaîne normale de réactions.

L'interruption des séries génétiques, constructives des acides aminés chez *Neurospora* par les rayons X (Beadle), qui transforment entièrement un de leurs gènes, est incontestable.

Ces faits précisent que les gènes physiquement transformés deviennent étrangers au vivant ; la transformation ne crée donc pas de gène nouveau ; tout au contraire elle rend la partie du gène lésé inactive et son union avec le protoplasme, impossible (p. 95).

Quand les généticiens assurent qu'ils obtiennent, d'emblée, l'hérédité des mutations, qu'ils provoquent expérimentalement par l'emploi direct de violences physiques, ils se trompent. Ils ne font que blesser des gènes déjà présents, par conséquent déjà héréditaires et la transmission de ce qui reste de biologique dans un gène lésé ne leur appartient pas ; la « mutation provoquée » ne manifeste pas l'apparition d'un gène nouveau, mais le reliquat biologique d'un gène ancien qui a été blessé (p. 41).

Le gène lésé physiquement n'est pas adaptatif, et quand, par hasard, il rencontre un milieu auquel il s'accorde, c'est celui-ci qui lui est adapté. Par contre, le gène biologique, créé par le vivant, contient l'adaptation à transmettre (p. 91).

Ce n'est pas à des violences physiques que le vivant peut s'adapter ; il ne peut d'ailleurs, vivre sous leur pression. Dès lors qu'il ne peut y avoir, de la part du vivant, que soumission à ces violences et non adaptation, la question de chercher, par leur entremise, un mécanisme d'évolution, ne se pose pas (p. 90).

Par leur nature même, les théories du hasard sont dans l'incapacité d'expliquer l'évolution orthogénétique, dont la paléontologie donne tant d'exemples. Si les mutations surviennent au hasard et ne sont, par la suite, que l'objet d'une sélection naturelle, comment peut-on admettre que n'aient survécu dans des milieux divers, au cours d'époques géologiques caractérisées par des variations importantes des facteurs naturels, que des formes allant constamment dans le même sens, comme l'attestent l'évolution des membres chez les Equidés, ou celle du cerveau chez les Primates.

La moindre réflexion nous indique qu'en vertu de ces considérations, et selon l'interprétation mécaniste des faits que les généticiens s'imposent, une telle succession de hasards heureux ne peut être rationnellement admise. Les théories du hasard et la génétique évolutive en particulier, qui en abuse au maximum, sous-entendent donc un finalisme latent, en principe complètement opposé au but qu'elles recherchent, mais dans la réalité obligatoire, parce que l'abus des hasards y conduit infailliblement (p. 325).

Le refus de reconnaître la réalité des variations adaptatives, le recours à une finalité implicite pour expliquer l'évolution orthogénétique, ramènent ainsi les tenants du néo-darwinisme vers les spiritualistes, même si cela se produit à leur corps défendant. Comme l'écrit Wintrebert :

Jean Rostand fait bloc, contre la transmission (de l'acquis)

avec les spiritualistes, qui font aussi valoir leur thèse aux dépens du vivant. Celui-ci est, par eux, dépossédé de ses prérogatives, soit par ignorance de ses propriétés, soit par incompréhension et refus d'admettre à la matière, un pouvoir créateur (p. 207).

Des savants, dont nous n'avons *a priori* aucune raison de suspecter les professions de foi matérialistes, se laissent ainsi amener sur le terrain de l'idéalisme. Wintrebert rappelle l'exemple de Dauvillier, qui condamne les interprétations métaphysiques de Vandel, qu'il considère à juste titre comme des « défaites de l'intelligence », et qui ne trouve cependant lui-même d'autre explication à l'orthogénèse que l'introduction en contre-bande d'un prétendu psychisme de la matière vivante, y compris chez les Flagellés dépourvus de système nerveux.

Dauvillier, partisan du Weismannisme, détruit l'unité du vivant et c'est, pour lui, une raison de chercher en dehors de la vie, la force physique qui la dirige.

## Wintrebert et les mitchouriniens

Wintrebert marque très clairement sa sympathie pour les tentatives des disciples de Mitchourine :

Seuls les mitchouriniens placent le vivant au contact de la nature, dans l'obligation de s'adapter lui-même à un nouveau milieu (p. 94).

L'expérimentation soviétique est dans la bonne voie (p. 304).

Mais il n'en formule pas moins un certain nombre de critiques qu'il nous paraît utile de discuter.

Premier reproche : les mitchouriniens nient l'intervention du gène (p. 94). Disons très clairement qu'ils nient l'intervention du gène considéré, à la manière des néo-darwiniens, comme une substance supra-naturelle, éternelle, étrangère au protoplasme, seule douée de prétendues propriétés héréditaires. Dans la mesure où le gène est, au contraire, considéré comme un produit du protoplasme, susceptible de se modifier sous l'influence des variations du métabolisme général et ne manifestant son influence que lorsque le protoplasme, qui est en définitive, la véritable base de l'hérédité, y est propice, cette conception est au contraire pleinement conforme aux données généralement admises par les mitchouriniens.

Second reproche : Ils ont travaillé sur un plan presque exclusivement pratique (p. 31) et devraient « méditer sur l'obligation scientifique de connaître et d'utiliser la génétique pour faire valoir leurs travaux (p. 33). Bien sûr Mitchourine et ses disciples immédiats étaient avant tout des praticiens. Ils voyaient leur pays en proie à de grandes difficultés alimentaires, cruellement privé de fruits, de légumes ; des milliers d'enfants frappés de maladies dues à la malnutrition. Peut-on leur reprocher, dans ces conditions, d'avoir consacré l'essen-

tiel de leur activité à parer au plus pressé ; à nourrir ceux qui avaient faim ; à créer des variétés de fruits et de légumes adaptées aux rigueurs de leur climat ? Ce qui paraît étonnant, au contraire, c'est que Mitchourine, contraint à travailler dès l'adolescence comme modeste employé des chemins de fer, puis comme pépiniériste, ait trouvé le temps et les moyens d'acquérir les riches connaissances qu'il avait réussi à assimiler, de noter ses observations avec la rigueur d'un expérimentateur chevronné et de s'élever jusqu'à des réflexions de portée générale sur les lois de la biologie. Il est sans doute utile de rappeler ce qu'écrivait Mitchourine lui-même :

Je ne conteste nullement les qualités des lois de Mendel, au contraire ; j'insiste seulement sur la nécessité d'y introduire des rectifications et des compléments, étant donné, chose évidente pour chacun — que ses calculs ne sont pas applicables aux variétés cultivées de plantes à fruits, où, lors du croisement de différentes variétés, la structure des hybrides n'est pas due à la transmission héréditaire des caractères des géniteurs immédiats, mais, dans la plupart des cas, à des ascendants inconnus de l'hybrideur et, de plus, à l'influence de facteurs externes (...). Ce serait différent si nous avions à croiser, non des variétés cultivées de plantes fruitières, dont nous ignorons les ascendants, mais des sauvageons d'espèces pures, telles que *Malus baccata* Borkh., ou encore des variétés fixées, comme les anciennes variétés annuelles de céréales (...), les pois, les espèces herbacées florales, etc. Certes, dans ce domaine, il ne serait pas inutile de tenir compte des lois de Mendel, et même du nombre des chromosomes<sup>7</sup>.

Aujourd'hui, où les conditions sont bien différentes de ce qu'elles étaient du temps de Mitchourine, l'Union Soviétique forme plus de génétistes que n'en forme aucun autre pays et leurs connaissances ne le cèdent en rien à celles des meilleurs élèves de nos propres universités.

Troisième reproche : l'utilisation de l'hybridation végétative (p. 32, 94).

En faisant confiance au vivant, en suivant la voie biologique lamarckienne qui lui laisse le soin de s'adapter individuellement, on atteindrait sans doute, beaucoup plus vite, le résultat cherché (p. 305).

Ici, une distinction est nécessaire. Les mitchouriniens emploient, et avec de très grands succès, l'exposition directe aux variations tempérées du milieu, quand ils ont affaire à des organismes microscopiques, monocellulaires<sup>8</sup>. Mais quand il s'agit d'organismes pluricellulaires, ce qui compte, ce sont les variations du milieu intérieur. Ces organismes ont acquis une telle autonomie, une telle indépendance vis-à-vis du milieu extérieur que, bien que cette indépen-

7. I. MITCHOURINE, *Bilan de soixante années de travaux*, 1934.

8. S. N. MOUROMTSEV, *Problèmes de la Transformation des Microorganismes par les Méthodes Mitchouriniennes* (en russe), dans *Mitchourinskié Outchénié na Sloujbé Narodou*, Ed. de l'Académie Lénine des Sciences Agricoles, Moscou, Tome I, 124-143.

dance ne soit que relative, elle est susceptible de tamponner efficacement dans beaucoup de cas, et pendant de fort longues périodes, les variations du milieu tempéré externe, réduisant ainsi d'autant les ripostes adaptatives. L'hybridation végétative s'est précisément révélée être une technique de choix pour la modification du milieu intérieur. Elle n'introduit en effet, généralement que des changements compatibles avec la vie du greffon. Et, d'autre part, elle est susceptible d'être dosée de façon très précise par l'importance relative de l'appareil végétatif laissé à chacun des symbiotes, chez les plantes, et par les quantités de sang hétérologue injecté, chez les animaux.

Nous ne saurions reprocher à M. Wintrebert de n'être pas au courant des récents travaux soviétiques puisque nous savons, par expérience, les difficultés que le manque de traductions françaises des publications de langue russe crée aux chercheurs de notre pays. Mais nous tenons à signaler que les travaux soviétiques les plus récents sont précisément en faveur de sa thèse. Divers chercheurs ont en effet signalé que l'une des premières manifestations de l'hybridation végétative, aussi bien chez les animaux que chez les végétaux, est d'accroître le rapport ADN/ARN<sup>9</sup>. Actuellement, des travaux sont en cours, à l'aide du phosphore radioactif, pour tenter d'isoler les ADN « marqués » qui prennent naissance au cours de la riposte adaptative faisant suite à la greffe. Si l'hormone adaptative hypothétique de Wintrebert doit voir, dans un avenir proche, son existence confirmée, c'est très probablement par les techniques de l'hybridation végétative qu'elle le sera.

A ce sujet, Wintrebert me paraît très injuste à l'égard d'un savant français qui eût le mérite de démontrer, bien avant Mitchourine, le rôle très important de l'hybridation végétative : Lucien Daniel. Il s'appuie sur l'appréciation d'A. Chevalier qui n'a vu que les modestes reliquats des obtentions de Daniel conservés au Museum National d'Histoire Naturelle. Rappelons qu'il s'agit uniquement de plantes pérennes, ligneuses, comme les *Crataego-mespilus*. Chacun sait qu'un tel matériel est très défavorable à l'hybridation végétative vraie et constitue les chimères périclinales classiques décrites par Winkler. Mais Daniel a réalisé des centaines d'hybrides végétatifs de plantes herbacées, qui étaient susceptibles de se reproduire par semis. Il a même montré que cette technique était susceptible de rendre sa fertilité normale à une plante l'ayant perdue du fait de la culture, comme le Topinambour. Son Chou-moëllier résistant au froid, obtenu par hybridation végétative en 1894, est encore cultivé par les paysans bretons. Il n'a jamais gelé et n'a jamais présenté la disjonction que n'aurait pas manqué de manifester un hybride sexuel multiplié par semis. Daniel, avec l'aide de Ripert, a été le premier à démontrer que les variations chimiques précèdent les variations phénologiques, qui précèdent elles-mêmes les variations morphologiques.

Enfin, dernier reproche : les mitchouriniens « demeurent inféodés au darwinisme » (p. 94). Disons tout nettement que les mitchouriniens ont été parmi les premiers à montrer les limites de Darwin, qui tiennent à l'état de la science de son temps et, aussi, à ses conceptions philosophiques et au milieu social auquel il appartenait. Mais, ceci dit, ils rendent hommage à Darwin de ce qu'il

---

9. Voir par exemple V. A. Zakhartchichina, *Fiziologii Rastenii*, Akad. Nauk S.S.S.R., 1960, 7, 67-72.

a réellement apporté à la science et ne le rendent pas responsable des outrances et des déformations de sa pensée introduites par le weismannisme et l'école dite néo-darwinienne.

M. Wintrebert me paraît injuste envers Darwin lorsqu'il écrit qu'il « méprise Lamarck et qualifie d'absurde sa Philosophie Zoologique » (p. 299). Certes, dans l'édition originale de *L'Origine des Espèces*, Darwin méconnaissait l'œuvre de Lamarck dont il n'avait alors pu juger qu'à travers les calomnies répandues contre ce savant. Mais, dès sa troisième édition, quand il a pu étudier personnellement cette œuvre, et précisément avec une largeur de vues qui l'honore, il reconnaît :

Lamarck est le premier qui éveilla par ses conclusions une attention sérieuse sur ce sujet. Ce savant, justement célèbre; publia pour la première fois ses opinions en 1801; il les développa considérablement, en 1809, dans sa *Philosophie Zoologique* et, subséquemment, en 1815, dans l'introduction à son *Histoire Naturelle des Animaux sans Vertèbres*. Il soutint dans ces ouvrages la doctrine que toutes les espèces, l'Homme compris, descendent d'autres espèces. Le premier, il rendit à la science l'éminent service de déclarer que tout changement dans le monde organique, aussi bien que dans le monde inorganique, est le résultat d'une loi, et non d'une intervention miraculeuse <sup>10</sup>.

La seule différence entre Darwin et les néo-darwiniens tiendrait, selon Wintrebert, à ce que le premier faisait agir le vivant dans son ambiance naturelle et ne concevait les variations qu'en climat tempéré, à l'exclusion des violences physiques.

Notons, tout d'abord, que, pour Darwin, l'unité de l'organisme vivant ne fait aucun doute. Il a excellemment montré, après Lamarck il est vrai, mais avec un beaucoup plus grand nombre d'observations, comment s'établissent les coaptations, les corrélations, qui lient entre elles les diverses parties d'un tout organisé.

Wintrebert affirme qu'il laisse « à la sélection naturelle le soin de choisir le plus apte (p. 292) et que « l'influence du milieu est pour lui minime » et « directe » (p. 299). Or, Darwin écrit :

Les variations de toutes sortes et de tous degrés sont *directement ou indirectement* causées par les conditions extérieures auxquelles chaque être organisé, et surtout ses ancêtres, ont été exposés <sup>11</sup>.

Et, dans la sixième édition de *L'Origine des Espèces*, il proteste déjà contre l'interprétation mécaniste que les néo-darwiniens donneront à son ouvrage fondamental :

<sup>10</sup>. Introduction à la 3<sup>e</sup> édition de *L'Origine des Espèces*, p. 2.

<sup>11</sup>. DARWIN, *De la Variation des Animaux et des Plantes*, Traduction française de Moulinié, Tome II, p. 269.

Mes conclusions ont été récemment fortement dénaturées et (...) l'on a affirmé que j'attribue les modifications des espèces exclusivement à la sélection naturelle... <sup>12</sup>.

Pour Darwin, le vivant serait encore « passif » et « subirait l'action nocive du milieu sans réagir » (p. 292). Il est évident que, de son temps, on ne connaissait pas les processus d'immunité. Mais le parallèle qu'il établit entre la réaction d'une plante à la piqûre des insectes dans la formation des galles et le processus de la variation, montre à l'évidence, que Darwin présentait au moins un tel processus :

Puisqu'une légère différence dans la nature du poison suffit pour produire des résultats fort dissemblables ; — et enfin comme nous savons que les combinaisons chimiques secrétées par les plantes sont très sujettes à être modifiées par des changements dans les conditions extérieures, il est possible que certaines parties d'une plante puissent être affectées par l'action de ses propres sécrétions altérées. Comparons, par exemple, le calice visqueux et mousseux d'une rose mousse, qui surgit subitement par variation de bourgeon sur une rose de Provins, avec la galle de mousse rouge qui croît sur la feuille inoculée d'un églantier <sup>13</sup>.

Darwin a même su observer des cas où la variation chimique est perceptible par un insecte parasite, alors qu'aucune variation morphologique n'est décelable pour l'homme. Il prévoyait ainsi l'antériorité de la variation chimique sur la variation morphologique, bien avant que les biochimistes soient en état de l'établir :

Alors même que l'homme ne peut apercevoir aucun changement chez des animaux ou des plantes qui ont été exposés à un nouveau climat, ou à un traitement différent, les insectes peuvent quelquefois le reconnaître. Une même espèce de Cactus a été importée dans l'Inde, de Canton, de Manille, de l'île Maurice et des serres chaudes de Kew ; il s'y trouve également un Cactus soi-disant indigène, autrefois introduit de l'Amérique du Sud ; toutes ces plantes sont en apparence semblables, mais la Cochenille (à teinture) ne réussit que sur cette dernière, où elle se multiplie abondamment <sup>14</sup>.

Darwin, écrit encore Wintrebert, n'établit pas de rapport précis entre la variation et sa cause. Dans l'état de la science à son époque, il ne pouvait évidemment émettre qu'une hypothèse. Cette hypothèse peut nous paraître aujourd'hui quelque peu naïve, mais elle a du moins l'avantage sur les thèses néo-

---

12. *L'Origine des Espèces*, 6<sup>e</sup> édition anglaise, traduction française de Barbier, Schleicher Ed., p. 565.

13. DARWIN, *De la Variation*, etc., Tome II, p. 302.

14. DARWIN, *loc. cit.*, pp. 292-293.

darwiniennes de ne pas établir de cloison étanche entre le soma et le germen. Voici dans quels termes Darwin l'expose. Il admet que :

les unités organiques possèdent, à côté de la propriété qu'on leur connaît ordinairement de s'accroître par division spontanée, celle d'émettre des gemmules ou des parcelles libres infiniment tenues de leur contenu. Celles-ci se multiplient et s'agrègent pour former les bourgeons et les éléments sexuels ; leur développement dépend de leur union avec d'autres unités ou cellules naissantes, et elles peuvent être transmises à un état dormant aux générations suivantes. Dans un animal complexe et doué d'une organisation supérieure, les gemmules émises par chaque cellule ou unité du corps, doivent être infiniment nombreuses et petites. Chaque unité de chaque partie doit émettre ses gemmules, à mesure qu'elle change, pendant le cours du développement, dont le nombre des phases peut être très considérable, comme chez quelques insectes par exemple (...). Ces gemmules presque infiniment petites et nombreuses doivent se trouver dans chaque bourgeon, ovule, spermatozoïde et grain de pollen <sup>15</sup>.

Reconnaître les mérites de Lamarck, n'implique pas qu'on méconnaisse ceux de Darwin. Celui-ci a fait ce que Lamarck ne pouvait pas faire à son époque : il a introduit l'expérimentation dans l'étude des problèmes de l'hérédité et de l'évolution. C'est un mérite incontestable. Il a montré par quelles voies l'étude des problèmes pouvait être abordée, y compris, d'ailleurs, l'hybridation végétative, dont il a été le premier à souligner l'importance. Enfin il a montré le rôle que jouent les rapports entre individus d'une même espèce et d'espèces différentes dans l'évolution, et pas seulement sous l'aspect de la lutte concurrentielle, comme cherchent à le faire croire les néo-darwiniens.

C'est pourquoi, en 1959, les mitchouriniens ont associé dans un même hommage les noms de Lamarck, Darwin et Haeckel lors des manifestations solennelles qui ont eu lieu à Moscou pour célébrer à la fois le cent-cinquantième anniversaire de la *Philosophie Zoologique* et le centième anniversaire de l'*Origine des Espèces*.

## De quelques faiblesses de l'ouvrage de Wintrebert

L'un des mérites de l'ouvrage de Wintrebert, nous l'avons souligné, est d'être un appel au débat, à la discussion constructive. Quelque modeste que puisse être notre rapport, nous considérons comme un devoir de participer, dans cet esprit, à une telle entreprise.

M. Wintrebert fait généralement preuve, dans son raisonnement, d'un matérialisme conséquent et rigoureux. Toutefois, il est, comme nous tous, prisonnier d'un vocabulaire. S'il a su trouver des formules heureuses, souvent

<sup>15</sup>. DARWIN, loc. cit., p. 429.

lapidaires, pour imager ses conceptions, il semble s'être pris, parfois, lui-même à la poésie des mots. N'est-ce pas le cas lorsqu'il écrit :

Tout animal présente deux sortes d'intelligence, l'une *inconsciente*, l'autre *consciente*. Il n'est pas nécessaire qu'un système nerveux existe, pour que le conscient soit présent. On sait, en effet, qu'un Protozoaire n'ingurgite pas deux fois un grain d'encre de Chine (p. 117).

Certes, dans beaucoup d'autres passages, Wintrebert, se réfère à une « intelligence chimique » et son souci de relever l'erreur de Dauvillier, attribuant un psychisme à un Flagellé montre assez qu'il se défend de tomber dans une telle confusion. Mais les confusions de mots ne tiennent-elles pas, au moins en partie à des confusions de concepts ?

Autant il apparaît clairement que l'auteur a, dans l'étude de la biopoïèse, saisi la signification profonde du changement qualitatif qui justifie l'existence de lois propres à la biologie, autant il semble méconnaître un tel processus dialectique quand il s'agit d'analyser les différences entre le psychisme humain et les formes d'activité nerveuse de la série animale.

On retrouve cette impression dans un passage tel que :

La conscience, pour le vivant individualisé, est aussi fondamentale que l'inconscient ; elle existe, à tous les degrés de l'échelle zoologique, aussi bien chez les êtres les plus inférieurs, que chez ceux qui sont à son sommet (p. 247-248).

Certes, l'auteur nuance ensuite sa pensée :

Aux tropismes vrais, purement automatiques, succèdent les « pathies » adaptatives, puis les instincts qui, par leurs impulsions organiques hormonales, agissent sur les centres cérébraux, se produisent, au dehors, par des actes de plus en plus complexes, à mesure que se prolonge l'évolution (p. 276).

Les tropismes ne mettent en jeu, sous l'influence directe des facteurs généraux externes, que l'activité cellulaire des diverses régions et se manifestent surtout par des mouvements inconscients, sans faire appel au système nerveux, quand il existe; s'effectuant même en dehors de toute intelligence consciente, dans un automatisme docile aux événements.

Il n'en est pas de même de l'instinct. A mesure que le cortex cérébral se développe, l'automatisme de l'instinct diminue. Les hormones interoceptives, qui règlent les corrélations organiques suscitent, dans le domaine des relations, et par l'intermédiaire des centres encéphaliques, des besoins, des appétences, qui sont souvent déclenchés et accrus par la perception d'un stimulus-signé extérieur, et qui, se satisfont par un geste, un déplacement, une conduite spéciale, le choix d'un aliment, d'un abri, la recherche, la découverte, l'emploi d'un objet. Les postes d'intégration, de commande, de coordination, qui décident à la fois des instincts et des résolutions, sont

situés dans la partie corticale des hémisphères cérébraux. Mais, entre les manifestations, qui sont l'expression d'un instinct, et celles de l'intelligence consciente, la limite ne peut être tracée de manière absolue, la frontière n'est pas nette (p. 283).

Ainsi, pour Wintrebert, la délimitation serait beaucoup plus nette entre tropisme et instinct, qu'entre instinct et intelligence consciente.

Les tropismes résultent de l'irritabilité propre du protoplasme, irritabilité qui se traduit, à la fois, par sa sensibilité, sa motricité et sa modification physico-chimique. Si, pour revenir à l'exemple cité plus haut, un Protozoaire n'ingurgite pas deux fois un grain d'encre de Chine, c'est parce que l'irritation consécutive à cette absorption modifie sa propre structure. Elle suscite une riposte du protoplasme qui, une fois soumis à une irritation par trop violente, voit s'inhiber pendant un certain temps, sa propension habituelle à la phagocytose. Ce processus est donc une rétroaction, un feed-back, comme disent les cybernéticiens. Il n'a rien à voir avec un réflexe, conscient ou inconscient, qui met en jeu le système nerveux et ses analyseurs.

Si la distinction entre tropisme et instinct nous paraît relativement facile, c'est qu'il existe des animaux sans système nerveux et, par conséquent, uniquement doués de tropismes. Par contre, chez un animal pourvu d'un système nerveux, même rudimentaire, la distinction devient très difficile entre tropismes et actes réflexes qui sont, désormais, intégrés dans leurs manifestations.

L'instinct et l'intelligence consciente ont pour support un seul et même organe, le cerveau. Il est donc impossible d'observer un être vivant qui serait doué d'intelligence à l'exclusion d'instinct. Nous ne connaissons ainsi que l'aspect intégré de ces manifestations et c'est pourquoi leur distinction nous apparaît plus difficile.

Une différence du même ordre se retrouve dans l'ontogénèse. C'est précisément Wintrebert<sup>16</sup>, dans une suite de beaux travaux qu'il a la modestie de ne pas rappeler, qui montra que les premiers mouvements des embryons des Séla-ciens sont de nature idio-muculaire et aneurale. Ces premières réponses à une excitation consistent en un balancement bilatéral de la tête, suivi d'un mouvement serpentiforme, de rythme régulier et constant, qui se propage en ondes d'excitation musculaire. Un tel mouvement répond à l'irritabilité propre du protoplasme musculaire et apparaît avant l'établissement des connexions nerveuses. Lorsque ces connexions apparaissent, le rythme devient irrégulier et variable, des ondulations plus saccadées s'entrecoupant d'arrêts pendant lesquels l'embryon reste immobile. Il y a donc persistance latente du type de mouvement aneural, correspondant au tropisme à l'état pur, après apparition des connexions nerveuses. Mais l'apparition du système nerveux intègre ces réponses protoplasmiques et les module.

Là encore la distinction est donc relativement facile, entre la réponse protoplasmique aneurale et la réponse nerveuse. Il n'en va pas de même pour déterminer la part qui revient ultérieurement, dans le développement du psychisme de l'enfant, à chacune de ses trois composantes : irritabilité protoplasmique, réflexes absolus et conditionnels relevant du premier système de signalisation et enfin, contrôle du second système de signalisation avec l'apparition du langage.

16. P. WINTREBERT, *Comptes rendus Ac. Sc.* 1917, 165 et 1920, 171.

Cette impression semble toutefois être encore renforcée chez Wintrebert parce qu'il retient surtout les aspects biologiques de l'évolution de l'Homme, à l'exclusion de ses aspects sociaux. Quelle est, en effet, sa conception de l'anthropogénèse ?

Une seule hypothèse semble valable, *écrit-il*. L'ancêtre arboricole, devenu bipède, omnivore, aventurier, voyageant à travers le monde, s'est trouvé en face d'embûches et de difficultés imprévues, de toutes sortes, et n'a pu en triompher que par une suite de ruses, de raisonnements, de déterminations fondées sur des observations sans nombre, toujours en éveil, toujours à l'affût, pour sa sauvegarde. Ce n'est pas tant la qualité que la quantité des informations accumulées, qui a établi l'encombrement cérébral et provoqué, de manière prolongée, l'insuffisance des logements cellulaires déjà édifiés (p. 100).

Les marxistes, au contraire, mettent l'accent sur les facteurs spécifiquement humains de cette évolution. Engels écrivait, par exemple :

D'abord le travail ; après lui, puis en même temps que lui, le langage, tels sont les deux stimulants essentiels sous l'influence desquels le cerveau d'un Singe s'est peu à peu transformé en un cerveau d'Homme qui, malgré toute ressemblance, le dépasse de loin en taille et en perfection<sup>17</sup>.

Wintrebert reconnaît l'importance des stimuli-signaux dans le comportement animal. Mais il ne note ni le retentissement organique de ces signaux, ni leur évolution dialectiquement liée à la structure cérébrale dans la lignée des Vertébrés, ni l'apparition, démontrée par Pavlov, du second système de signalisation chez l'Homme.

Grassé a montré, dès 1946, que la perception des stimuli olfactifs, visuels sonores, etc., émis par le semblable, est, pour l'animal qui le perçoit, l'occasion d'importantes modifications, non seulement du comportement, mais du chimisme. Il a donné à ce phénomène, indépendant de la densité de la population animale (effet de masse), le nom d'« effet de groupe ». De très nombreux faits de cet ordre ont été observés depuis lors. Ainsi, chez le Pigeon femelle, la maturation de l'ovule est subordonnée à la vue d'un individu de la même espèce. Chez le Grillon, l'effet de groupe entraîne, non seulement des modifications chimiques (nature de la pigmentation), mais même des modifications morphologiques. Et la descendance des Grillons groupés diffère de celle des Grillons isolés<sup>18</sup>.

L'importance relative des stimuli olfactifs, d'une part, visuels et sonores, d'autre part, évolue dans la série animale parallèlement à la structure cérébrale. Chez les Insectivores, les Rongeurs et les Primates inférieurs (Lémuriens), chez lesquels le paléocortex a un développement relatif considérable, les signaux olfactifs occupent une place prépondérante. Au contraire, chez les Primates supé-

17. F. ENGELS, *Dialectique de la Nature*, Ed. Sociales, p. 175.

18. Voir S. FUZEAU-BRAESCH, *La Pensée*, N° 102, 1962.

rieurs et notamment les Singes anthropoïdes, le paléocortex régresse au fur et à mesure que les signaux visuels et sonores prennent le pas sur les signaux olfactifs.

Chez l'Homme, les signaux sonores vont prendre, avec l'apparition du langage articulé, nécessité par la production sociale et l'emploi collectif des outils, une importance plus grande encore et surtout qualitativement nouvelle. Le mot du langage parlé acquiert ainsi une efficacité qui lui est propre. Il peut se substituer à l'un quelconque des autres stimulants. Son apparition suscite la formation de très nombreuses connexions nerveuses nouvelles qui constituent ce que Pavlov appelle le second système de signalisation, caractéristique spécifiquement humaine.

L'intelligence consciente, reconnaît *Wintrebert*, va même, en imagination, au-delà du réel. Chez l'Homme, elle passe de l'analyse à la synthèse, du fait positif à l'abstraction, du particulier au général, au symbole. Elle découvre, crée, imagine, s'évade comme à plaisir de la réalité. Dans ces conditions elle s'éloigne de plus en plus de l'instinct (pp. 284-285).

Ce passage à l'abstraction n'a été rendu possible que par la création progressive et le développement du second système de signalisation. L'évasion du réel, du concret est liée dialectiquement à un nouveau processus : le signal sonore primitif, relevant du premier système de signalisation, restait subordonné et étroitement lié à la posture de l'animal qui l'émettait ; la présence du second système de signalisation va permettre une superconnexion qui autorise le mot, devenu signal omnivalent, à se détacher d'une posture d'émission obligatoire.

Ainsi *Guyomarc'h*<sup>19</sup> a pu, par l'enregistrement sonore, distinguer jusqu'à dix-sept sortes de cris différents chez le jeune poussin domestique, élevé en couveuse, en l'absence de la mère : cri de trouvaille, cri rythmique d'assoupissement, cri rythmique d'expectative, cri de plaisir, cri de peur, cri d'appel d'un isolé, etc. Chacun de ces cris correspond à une posture particulière de l'animal, au moment où il l'émet, posture qui a pu être contrôlée cinématographiquement. Ils constituent autant de signaux sonores susceptibles de modifier le comportement des autres poussins qui les perçoivent de façon rigoureusement déterminée. Par exemple, ceux-ci accourent au cri de trouvaille, s'enfuient au cri d'effroi, se blotissent les uns contre les autres au cri rythmique d'assoupissement, etc.

De même chez les Singes Hamadryas, *Tikh* a montré ; en U.R.S.S., en dépit de la plus grande richesse des signaux sonores enregistrés, que chacun correspondait également de façon précise à une posture d'émission et à un comportement déterminé lors de la réception. Il est impossible de détacher le comportement du stimulus-signal par l'éducation. Par exemple, un Hamadryas acquiert très facilement des réflexes conditionnés qui lui permettent d'associer un signal sonore quelconque (tintement d'une cloche, etc.) à l'idée de la nourriture. Mais si, à ce signal sonore quelconque on substitue l'enregistrement du cri d'effroi poussé par son semblable, il sera impossible d'amener l'Hamadryas

---

19. J. C. GUYOMARC'H, Contribution à l'étude du comportement du Poussin domestique, Diplôme d'études supérieures, Rennes, 1961.

à y associer la quête de nourriture. Dans les meilleurs cas, on arrivera à une neutralisation de l'effet du signal, l'animal ne s'enfuira pas, mais entrera dans un profond état d'inhibition pouvant aller jusqu'à la torpeur, mais n'associera jamais la quête de nourriture au stimulus-signal qui est pour lui normalement provocateur de la fuite.

Chez l'Homme, les manifestations de l'effet de groupe existent aussi. Elles ont dû jouer un rôle prépondérant aux premiers âges de l'humanisation, alors que l'Homme se dégageait de l'animalité. L'Homme qui pousse un cri de douleur en se brûlant le doigt ; le bûcheron qui abat sa cognée en poussant un « han ! » sonore ; les rameurs qui tendent leurs efforts en cadence au signal du barreur obéissent à l'effet de groupe, sous sa forme presque originelle.

Mais, pour fabriquer des outils, même rudimentaires, l'homme avait besoin de transmettre l'expérience acquise. Pour les utiliser, au cours d'une chasse collective, il lui fallait, de même, enrichir constamment ses stimulants sonores. La nécessité de varier ces stimuli est directement à l'origine du langage articulé. Mais la multiplication des stimuli n'était possible que par la formation de nouvelles connexions nerveuses et le remaniement concomitant du cortex cérébral. Les nouvelles connexions permettent, à leur tour, des perceptions plus nuancées et de nouveaux progrès du langage. Au début, le mot reste lié au geste, à la mimique, comme l'était le stimulant sonore dans l'effet de groupe. Mais, avec le développement du second système de signalisation, ce recours devient de plus en plus superflu. Le mot a alors acquis la valeur d'un stimulant universel, cependant que l'Homme est doué, désormais, du nouvel appareil dialectique qui va permettre l'évolution sociale qui lui est propre.

C'est donc par la rupture entre stimulus sonore et posture d'émission, qu'apparaît la possibilité d'abstraction, le concept synthétique, généralisateur, qui est le propre de la pensée humaine. Mais cette rupture n'est elle-même possible que parce qu'apparaît une structure appropriée qui intègre et module les réponses dues à l'irritabilité protoplasmique, et aux réflexes absolus et conditionnels relevant du premier système de signalisation.

Il nous semble que, si Wintrebert n'analyse pas un tel processus avec autant de perspicacité qu'il le fait pour la biopoïèse, c'est, en partie, du fait de sa méconnaissance de Darwin. C'est à ce savant que l'on doit, en effet, la notion de l'importance des rapports entre individus dans l'évolution d'une espèce. Certes, Darwin, sous l'influence des idées de Malthus, et surtout des rapports sociaux qui existaient dans la bourgeoisie anglaise, alors en pleine phase de capitalisme ascendant, a transposé au sein des populations animales, la concurrence frénétique à laquelle se livraient ses contemporains. Il a minimisé l'aspect inverse des rapports inter-individuels, c'est-à-dire les rapports de dépendance et de coaptation. Toutefois, et c'est une justice à lui rendre, il ne les a pas complètement passés sous silence. Il a montré, par exemple, les coaptations qu'entraîne le parasitisme :

Il y a, écrit-il, des Abeilles parasites qui pondent régulièrement leurs œufs dans les nids d'autres Abeilles. Ce cas est encore plus remarquable que celui du Coucou ; car chez ces abeilles, la conformation, aussi bien que l'instinct, s'est modifiée pour se mettre en rapport avec les habitudes parasites ; elles ne possèdent pas, en effet, l'appareil collecteur de pollen

qui leur serait indispensable si elles avaient à récolter et à amasser des aliments pour leurs petits <sup>20</sup>.

De même, à propos de la sélection sexuelle, il a nettement souligné que la lutte entre les mâles avait moins d'importance que le choix effectué par les femelles et la coaptation des géniteurs.

Enfin, il a montré, ce que ne fait pas toujours Wintrebert, la relativité de l'apparente perfection des adaptations, qui montre précisément qu'elles reflètent un processus long et complexe et non une finalité externe, dont on ne saurait concevoir qu'elle se trompe dans certains cas et pas dans d'autres.

Pouvons-nous, écrit Darwin, considérer comme parfait l'aiguillon de l'Abeille, qu'elle ne peut, sous peine de perdre ses viscères, retirer de la blessure qu'elle a faite à certains ennemis, parce que cet aiguillon est barbelé <sup>21</sup>.

Lorsque Wintrebert écrit, à propos de l'immunité et de l'adaptation :

Ce qu'il faut admirer le plus, dans cette suite de déterminations, qui adaptent le vivant au milieu, c'est justement la rapidité de ses décisions qui font cesser, à temps, une hérédité devenue non seulement inutile, mais malfaisante (p. 96).

n'oublie-t-il pas de signaler les cas où ce processus joue à sens contraire ? Par exemple lorsque le malade, ayant reçu un organe greffé indispensable à sa subsistance, l'élimine subitement à la suite d'une infection banale, comme on en a vu des exemples dramatiques dans la greffe du rein. Wintrebert, en se laissant quelque peu emporter par la poésie des mots, se prive ainsi d'un excellent moyen de démonstration du caractère acquis de la riposte chimique et de son automastisme ; automatisme qui peut devenir dangereux, dès qu'apparaît une situation sans précédent dans la longue « expérience » de la matière vivante.

Plus profondément, enfin, les quelques points faibles que nous pensons pouvoir déceler dans la conception d'ensemble de Wintrebert, nous paraissent résulter de confusions philosophiques. Répétons tout d'abord, que non seulement Wintrebert se veut matérialiste, mais qu'il condamne expressément le positivisme ce que s'abstiennent bien de faire la plupart des chercheurs de notre époque.

La science, écrit-il, est à l'image du monde ; elle y trouve sa raison et découvre la réalité. La vérité est celle que reçoivent nos sens, à l'aide d'appareils qui multiplient leur pouvoir d'investigation.

Cependant, découvrir les faits n'est qu'une partie de la recherche ; il faut, ensuite, les interpréter avec justesse, en dehors de toute sentimentalité, de tout intérêt, de tout parti pris, sans faiblesse comme sans idée préconçue (p. 81).

20. DARWIN, *L'Origine des Espèces*, Traduction française de Barbier, p. 290.

21. *loc. cit.*, p. 222.

Nous souscrivons pleinement à cette conception, mais lorsque, pour y satisfaire, Wintrebert estime nécessaire de « Faire abstraction de soi-même, de sa personnalité, de son milieu, de ses tendances philosophiques et religieuses », nous pouvons lui affirmer qu'il se fait quelques illusions. L'homme, y compris le savant, est un produit de sa société. Ses tentatives de s'abstraire des conceptions philosophiques ne peuvent l'amener qu'à une seule situation : l'emploi intuitif, inconscient des idées reçues, c'est-à-dire, en définitive, l'utilisation de la plus grossière, de la plus mauvaise des philosophies.

Que penserait-on d'un biochimiste qui, persuadé à juste titre que ni la chromatographie, ni la spectrophotométrie ne sont des méthodes parfaites d'analyse, s'en remettrait à l'intuition de ses sens pour doser une hormone stéroïde ? C'est à une situation analogue que se condamne le chercheur qui, constatant l'imperfection des philosophies existantes, s'en remet au hasard de sa propre formation et aux idées dominantes dans son entourage pour l'interprétation de ses travaux. De même que la voie juste, sur le plan expérimental, consiste à choisir la moins mauvaise des techniques existantes, la mieux appropriée à l'objet étudié, tout en s'efforçant encore de l'améliorer, de même le chercheur, loin de se réfugier dans une impossible abstraction de son milieu social, doit se servir consciemment de l'instrument philosophique le plus approprié à ses travaux, et s'efforcer, là encore, de l'améliorer, en l'enrichissant de ses propres apports.

Ainsi le remède n'est pas où le voit Wintrebert. Il est dans l'étude et l'approfondissement de la moins mauvaise des philosophies, de celle qui rend le mieux compte de la réalité objective, de celle qui se développe elle-même au rythme de la science, sans jamais se figer en dogmatisme. Cette philosophie existe : c'est le matérialisme dialectique dont Marx et Engels ont été les fondateurs.

Lorsque Wintrebert écrit, à propos de Lamarck :

De son temps, le débat ne s'instituait qu'entre le matériel et le spirituel. Celui-ci, de nos jours, est toujours poussé au premier plan, tandis que la matière comprend le physique et le biologique, chacun avec ses propres lois (p. 49).

il montre qu'il a saisi, semi-intuitivement, grâce à son expérience de biologiste, l'une des lois essentielles du matérialisme dialectique : l'existence de niveaux dans la matière. Il comprend parfaitement que le monde vivant, tout en continuant à être soumis aux lois de la physique et de la chimie, obéit aussi à d'autres lois qui lui sont propres, parce qu'elles tiennent à son type particulier d'organisation. Mais s'il avait étudié la dialectique elle-même, il aurait constaté que les niveaux physique et biologique ne sont pas les seuls à exister dans l'univers.

Au-dessous du niveau moléculaire et atomique, existe, par exemple, un niveau des particules élémentaires, où la quantification des phénomènes revêt une importance primordiale. Ce niveau lui aussi, reste sous-jacent en biologie. Il régit aussi les êtres vivants. Déjà commence à s'élaborer une biologie submoléculaire. L'étude des spectres de spin électronique a montré que nombre de substances organiques : protéines, acides nucléiques, stéroïdes, pigments du sang présentent des propriétés paramagnétiques comparables à celles des semi-conducteurs. Ces propriétés jouent un rôle extrêmement important dans les échanges d'énergie sans cependant mettre en jeu de réactions chimiques, au

sens habituel du terme. Il est possible que demain ces phénomènes submoléculaires apparaissent comme ayant une importance décisive dans l'enchaînement des voies du métabolisme et, par conséquent, de l'ontogénèse aussi bien que de la phylogénèse.

A l'autre extrémité, si je peux ainsi m'exprimer, les biocoenoses végétales et animales, comme les sociétés humaines, présentent des types d'organisation qui impliquent eux aussi des lois particulières. Ces lois retentissent sur les phénomènes biologiques. En négligeant ce niveau de la dialectique, Wintrebert se prive du moyen de répondre à la plus néfaste des tendances du néo-darwinisme, le prétendu « darwinisme social », dont les adeptes ont la prétention d'expliquer les faits de la société humaine en lui appliquant indûment les lois tirées d'observations faites sur des populations ou des biocoenoses végétales ou animales.

Et n'est-ce pas, précisément, parce qu'il n'a pas perçu l'existence de lois particulières à ce niveau, que Wintrebert a une conscience moins nette de l'anthropogénèse que de la biopoïèse ?

Demain, lorsque les voyages interplanétaires nous auront ouvert la voie du cosmos, de nouvelles lois sortiront de l'étude du monde vivant à l'échelle de l'univers. Elles enrichiront notre conception actuelle de la biopoïèse en permettant l'observation, sur d'autres planètes, de formes de la vie que l'homme n'a pu connaître sur la Terre, puisqu'il n'en était pas contemporain. Nul doute qu'elles enrichissent aussi notre conception actuelle de la vie, en même temps que celle du matérialisme dialectique. La biologie, en effet, comme le matérialisme dialectique, sont inépuisables.

# CHRONIQUE LITTÉRAIRE

« QUATREVINGT-TREIZE » EN 1963

par Marcel CORNU

« **I**l y a des gens pour s'offusquer que j'aie intitulé : *Avez-vous lu Victor Hugo ?* une anthologie qui s'adresse au public le plus large... Je veux seulement rappeler à quel point d'ignorance les Français en étaient venus de leur propre gloire et qui fait que ce n'est point paradoxe que de demander *Avez-vous lu Victor Hugo ?* au public d'aujourd'hui ».

« Aujourd'hui », c'était alors le printemps de 1952. Et, ce soir-là, Aragon, à la salle des Sociétés savantes, parlait de Hugo au public convié par *La Pensée* à commémorer le 150<sup>e</sup> anniversaire de la naissance du poète<sup>1</sup>. Commémoration militante pour ceux qui, fiers de l'admiration qu'ils ont et n'ont nulle raison de dissimuler pour le génie et pour la générosité du cœur de ce grand bonhomme de bonne volonté que fut Hugo, entendaient dénoncer les dérobades qu'une « élite » bourgeoise, fanatisée, inventait alors pour éviter de rencontrer le souvenir du poète.

La condescendance méprisante pour parler de Victor Hugo — sottise des uns, feintise des autres — n'avait pas attendu l'occasion d'un 150<sup>e</sup> anniversaire. Il y avait bien un siècle que ce faux mépris servait à certains de masque à une aversion réelle. Hugo, en vérité, a commis un crime. Sa jeunesse avait eu la couleur du lys royal. Puis quelle déception ! Dès le milieu du siècle, le poète tourne mal, très mal. *L'écho sonore* répercute avec fracas des idées de démocratie et de progrès. Dans le peuple, on le lit les larmes aux yeux, puis on voit un vieillard, dont la stature de géant étend son ombre sur l'Europe entière, s'encanailler sans vergogne. Des esthètes vont donc découvrir que Victor Hugo n'est qu'un poète grossier et un redoutable radoteur...

L'année du 150<sup>e</sup> anniversaire a donné aux communistes l'occasion de dénoncer l'imposture et l'aveuglement.

Depuis, le Club des Amis du Livre progressiste a — pratiquement — aidé les Français à relire Hugo. C'est ainsi qu'il a réimprimé — avec la dignité dans la typographie qui caractérise ses éditions — les *Châtiments* (introduction de Pierre Abraham) et les *Misérables* (éclairés par la perspicace érudition d'Emile Tersen). Voici, aujourd'hui, l'éclatant *Quatrevingt-Treize*<sup>2</sup>.

Quel tonnerre, ce livre ! Quel souffle dans ce roman ! Et quel style !

On m'excusera de me contenter d'exclamations admiratives pour évoquer l'œuvre elle-même. C'est sur la nouveauté que constitue l'édition d'André Wurmser que je voudrais faire porter cette chronique.



1. Le texte de cette conférence est devenu : *Hugo, poète réaliste* (Editions sociales, 1952).

2. *Quatrevingt-Treize*. Préface d'André Wurmser. Présentation de A. Chem. Les planches en hors-texte et les illustrations in-texte sont celles de la première édition illustrée (Edition Hugues, 1876). Club des Amis du Livre progressiste (142, Boulevard Diderot, Paris).

DANS la longue et riche étude dont Wurmser a fait précéder le texte, une chose m'a particulièrement frappé : le Wurmser, historien littéraire, n'a pas le moins du monde répudié le Wurmser de tous les jours, le journaliste. Je sais bien que Wurmser est, dans la vie littéraire, autre chose que journaliste. Mais ici, à chaque détour de phrase, c'est bien le journaliste qu'effectivement vous rencontrez.

Le plus remarquable est que cette solidarité n'a aucunement altéré le sérieux, ni compromis la valeur de l'étude. C'est même tout le contraire. Sa fidélité aux vertus du journalisme a permis à Wurmser de vivifier et d'enrichir les méthodes de l'histoire littéraire.

Cette affirmation va sans doute surprendre. Aux yeux des hommes « sérieux », les journalistes, en général, n'ont pas une bonne réputation.

Un scientifique, le mépris contracte tout son visage, quand il vous dit : *Ce n'est que du journalisme...*

Qu'en effet la condamnation soit souvent méritée, c'est l'évidence. Si l'on demandait à un homme de science de passer la revue des articles de journaux qui abordent les questions où il est compétent — histoire littéraire ou physique ou ce qu'on voudra — nous savons bien que le savant homme aurait fort à redire. Même si nous lui dissimulions ce que publient certaines feuilles qui sont sans vergogne et ne méritent que le mépris ! Le journalisme est, en effet, un genre littéraire fort dangereux. C'est une banalité de le dire. Mais il y a du vrai dans cette banalité. Les conditions même dans lesquelles travaille le journaliste, la nécessité pour lui de toucher à tous les sujets, de se documenter dans la fièvre, et l'obligation aussi de plaire aux lecteurs, de les accrocher à tout prix ; le condamnent souvent à rester à la surface des questions. On s'habitue vite à se contenter du superficiel. On apprend vite à mépriser la vérité.

De là, cette *déformation* d'esprit qu'on reproche communément au journaliste. L'historien façonné par l'Université s'irrite de voir le journaliste-historien — ou l'historien-journaliste — céder à l'envie de séduire perpétuellement son public. Il lui reproche de ne pas évoquer honnêtement le passé mais, démagogiquement, de courir au sensationnel, de fabriquer du sensationnel ou encore — autre forme de démagogie — d'identifier hier et aujourd'hui, en multipliant rapprochements et allusions à l'actualité, bref d'être un forcené de l'anachronisme.

Et quand, de surcroît, le journaliste ne se cache pas d'être un homme de parti, c'est le comble !

Or voici quelqu'un, André Wurmser, qui remplissait toutes les conditions pour se faire écharper. Son étude est à la fois d'un journaliste-historien et d'un journaliste de parti.

Que croyez-vous qu'il en arrive ? Le contraire, ai-je dit, de ce que l'on eût dû craindre. Au point qu'on en vient à penser que l'histoire littéraire, à se « journalistiser » un brin, n'a peut-être rien à perdre, qu'elle a même quelque chose à gagner.



Nous ne voulons pas dire que l'« esprit journaliste » passant dans l'histoire littéraire y provoque une révolution et en renouvelle les méthodes ! Mais nous voudrions montrer qu'il peut apporter une manière neuve, plus féconde d'user de méthodes reconnues, trop souvent utilisées platement.

Ainsi : l'historien de la littérature ne manque jamais de décrire l'accueil fait, lors de la publication, à l'œuvre qu'il étudie. Il se reporte aux collections des journaux et des revues de l'époque, en extrait des citations et esquisse une synthèse. Tra-

vail de patience... Longues séances à la Bibliothèque nationale ! Ayons l'équité de reconnaître qu'un journaliste peut être aussi appliqué dans cette recherche qu'un candidat au doctorat. Wurmser, ici, en donne la preuve.

Mais cette enquête, quand elle est menée par quelqu'un qui hume l'odeur du plomb d'imprimerie chaque jour, qui vit dans les salles de rédaction, qui fait une revue de presse quotidienne, je vous assure que cette enquête n'aboutit plus à une morne juxtaposition de textes. Tout reverdit. Les vieilles chroniques fanées reprennent leurs couleurs.

Car c'est un art de savoir lire un article de journal (ce genre est si particulier !), d'aller dénicher la phrase significative, de faire la part des concessions forcées, des nécessités imposées par le journal même où paraît l'article, de prendre le pouls de l'opinion d'après les documents de presse. Wurmser, on s'en doute, il a, lui, le coup d'œil sûr. Sa « revue de presse » sur *Quatrevingt-Treize* est une véritable exposition de chefs-d'œuvre en tout genre : chefs-d'œuvre d'aveuglement, de tartuferie, de hargne, mais, pour quelques-uns quand même ; de clairvoyance et de justice.

Un journaliste est à l'affût du nouveau, du significatif. Il est le questionneur de son temps. Le sociologue de l'actualité. Le premier sociologue avant le sociologue et l'historien qui viendront plus tard, revêtus de leur armure scientifique mais dépourvus de cette fièvre d'appréhension qui l'habite lui. Qu'il parte donc à la quête du passé avec la même sensibilité inquiète, frémissante ! Ainsi Wurmser, enquêtant pour savoir comment les chroniqueurs ont réagi en 1874 à la publication de *Quatrevingt-Treize*, manifeste la curiosité sociologique, à vif, qu'il a, chaque jour, pour regarder comment le *Figaro* ou l'*Aurore* vont « titrer » ce matin sur l'événement d'hier soir.

Ce tour d'esprit journalistique pour aborder l'étude des œuvres littéraires n'est pas une invention de Wurmser. Mais le phénomène est, je crois, récent. A propos de Victor Hugo, aussi, Pierre Angrand, dans son remarquable *Victor Hugo raconté par les papiers d'Etat*, écrivait un chapitre également évocateur, également animé par la curiosité sociologique, sur la manière dont les journaux de l'Empire avaient rendu compte des *Misérables*. Angrand a réussi par le moyen de la revue de presse — de de la vraie revue de presse — à nous faire sentir ce que fut la palpitation de l'œuvre, quand elle apparut. Par ce moyen-là et par d'autres aussi qui procèdent du même esprit et qui visent à connaître ce que fut *l'effet de choc* produit à la publication du livre. Ainsi nous montre-t-il les *Châtiments* comme les *Misérables* dans l'idée que s'en firent les policiers (chargés de surveiller le poète), dont les rapports ont été conservés aux Archives, le Pouvoir (d'après les notes de service), aussi bien que les journalistes (dont les chroniques ne sont pas toujours indépendantes...) ou que telle ou telle personne, arrêtée pour avoir participé à la diffusion des livres de Victor Hugo et interrogée par les gendarmes. Diversité des sondages, qui nous permet finalement d'entrevoir comment l'opinion publique a réagi à la naissance du livre.

Les *Châtiments* et les *Misérables* étaient ainsi replacés par Pierre Angrand non plus seulement dans leur temps, mais dans leur *champ sociologique*.

Cette « *sociographie littéraire* », plus ajustée, évidemment ; aux œuvres engagées, ajoute une dimension nouvelle à l'histoire de la littérature.



**T**ROP souvent l'histoire littéraire se contente d'être un monde à part, le monde des livres. Les relations du texte avec le contexte social et politique sont présentées superficiellement, froidement. Ici, on se satisfait de quelques rapprochements de faits ou même d'une simple chronologie d'événements ; là,

au contraire, une étude plus ambitieuse, qui essaie d'être marxiste, décrit les rapports de classe et l'état économique à l'époque étudiée mais sans parvenir à faire comprendre par quels cheminements, par quels détours, par quelles élaborations la réalité sociale s'exprime dans les idées, les préoccupations, les goûts de l'auteur en question. Oh ! la tâche n'est pas aisée !

Du moins, si l'on veut que soit vivante l'histoire littéraire, est-il indispensable — pour la plupart des œuvres et certainement pour toutes les œuvres réalistes ou « engagées » — de faire revivre, le plus concrètement qu'il se peut, le temps où elles apparurent. D'en faire saillir les événements significatifs. D'en évoquer les passions et les idéologies.

*Quatrevingt-Treize* parut en un moment où, après la commotion que provoqua la Commune, la bourgeoisie s'interrogeait plus anxieusement que jamais sur sa propre révolution, celle de 89 qui lui avait donné la direction du Pays. *Quatrevingt-Treize* n'est pas un livre de pure histoire. Ni un pur roman romanesque. Ni un acte politique pur, une prise de position nette comme le serait une série d'articles. Mais il est tout cela à la fois. Sans viser un objectif précis, il participe à la vie politique d'alors et il a constitué un événement à la fois politique et littéraire.

Lisant l'exposé que Wurmser nous fait des années 70, j'ai admiré le relief du tableau et la perspicacité avec laquelle il avait choisi les événements éclairants. J'ai admiré comment il avait su, de l'actualité d'alors, extraire ce qui aide à comprendre la signification du roman de Victor Hugo. La sensibilisation de l'intelligence sociologique que développe la pratique du journalisme — et surtout du journalisme politique —, de quel secours elle est pour vivifier l'histoire littéraire !

Celui qui reste à l'écart des luttes de son temps, qui prend ainsi l'habitude de laisser dans l'ombre des zones importantes de la vie, qui, en se limitant, émousse sa curiosité, quelle perspicacité aura-t-il pour comprendre la portée d'un livre dans une situation politique donnée ? Dédale où il se perdrait, s'il s'y aventurait.

Sans doute n'est-il pas indispensable d'être un observateur et un acteur politique en 1963 pour comprendre la pensée de Platon — encore que la formation que donne la politique puisse à certains égards être utile et on ne voit pas non plus en quoi elle empêcherait de bien comprendre Platon. Mais la tragédie de la Commune est d'hier. La classe sociale qui terrassa la Commune est toujours la classe dirigeante chez nous. Et l'année 93 même n'est pas une date antédiluvienne. Vous ne comprendrez rien au roman de Victor Hugo, vous méconnaîtrez l'esprit dans lequel il a écrit ce livre-là, à ce moment-là, si vous n'avez pas appris à saisir le sens d'une évolution politique, si vous n'êtes pas apte à démêler les écheveaux d'une situation politique.

Pour ce genre d'ouvrages, en tout cas, l'historien-journaliste est à son affaire. Trop, pensera sans doute l'historien qui a été nourri par notre bonne mère l'Université. Et de nous dire que le naturel revient chez le journaliste au galop, qu'un vrai journaliste, par exemple, n'échappera pas, c'est plus fort que lui, à la manie des allusions et des rapprochements avec l'actualité. Qu'il n'arrivera pas à comprendre que ces projections du présent dans le passé sont toujours maîtresses d'erreur et de faussetés...

Sans doute. Un rapprochement qui laisse croire à l'identification est inadmissible (et je ne défendrais pas totalement sur ce point Wurmser, parfois, en effet, un peu complaisant...) La vérité exige toujours du tact. Mais certains rapprochements sont comme des jets de lumière sur une situation. L'évolution de la vie, soudain, met au grand jour des phénomènes réels longtemps restés dans la pénombre. Il a

fallu Vichy pour qu'on comprenne pleinement Versailles et le Philippe de la défaite de 1940 a dénoncé les Jules de 1870.



**Q**UE la formation intellectuelle que donne le journalisme puisse être, en certains cas, un stimulant pour l'histoire littéraire, soit. Mais, objectera-t-on, l'école du journalisme enseigne la partialité, sinon la mauvaise foi, l'art d'accommoder les faits et de tricher... N'est-ce point paradoxe d'appeler au secours de la science (même littéraire, l'histoire est science) les techniciens de la déformation, les ennemis de l'objectivité ?

Mille fois d'accord. Allons même plus loin. L'objectivité est souvent compromise aussi par d'authentiques savants qui n'ont pas du tout l'esprit prévenu mais qui ont l'esprit parfaitement conditionné. Façonné, sans qu'ils s'en doutent, par une idéologie qu'ils ont respirée dans toute leur existence ; dans leur famille, dans leur milieu, dans la société et qu'ils n'ont jamais eu l'intention de soumettre à une critique rationnelle. Idéologie infuse qui les a insidieusement pénétrés. Qui constitue leur façon de comprendre la vie et qui va imprégner leurs travaux. Elle est scientifiquement dangereuse, précisément parce qu'elle leur paraît naturelle, évidente, *désintéressée*. Alors qu'elle est en réalité — pour dire les choses d'un mot, grossièrement — l'idéologie dominante dans leur société de classes. Idéologie secrétée par une classe qui est en lutte constante, et qui est aujourd'hui sur la défensive. Idéologie, pour l'essentiel, *intéressée*, captive.

Voici, en face, un homme de parti, notre journaliste. Un partisan. Oui. Pourquoi avoir peur du mot ? Mais ce journaliste partisan n'est livré ni à sa subjectivité, ni à l'empire de l'idéologie dominante, ni même aux déformations traditionnellement considérées comme engendrées par la pratique du journalisme. Sa spécialisation dans le genre politico-littéraire qu'est le journalisme n'est pas, en lui, le facteur intellectuel décisif. Ce partisan est essentiellement formé par un système de pensée qui l'oblige à une discipline la plus pleinement scientifique qui se puisse. La maxime fondamentale de ce système est : rechercher la vérité par l'analyse dialectique de la réalité, pour quelque question que ce soit, dans quelque discipline que ce soit.

Il s'ensuit que la seule propagande efficace est, à ses yeux, ou doit être à ses yeux celle qui s'élève de la connaissance de la réalité. De la réalité analysée dans sa complexité, c'est-à-dire dans ses contradictions et dans son unité, dans sa totalité. Et pas de tel ou tel aspect réel, mais partiel, faussement disjoint d'un ensemble. Cet homme peut garder la manière du journaliste. Il a la formation du marxiste. Son marxisme constitue l'antidote aux fameuses déformations de l'« esprit journaliste ». Si bien que pour ce partisan-là la vraie propagande se moque de la propagande.

J'imagine bien que certains lecteurs doivent sourire à ces affirmations qu'ils trouveront sans doute plaisamment ingénues : ce partisan (journaliste ou homme politique, peu importe, d'ailleurs), le saint homme ! diront-ils. L'introuvable savant ! Il suffit donc d'être marxiste... ?

Il suffit... Oui. Mais ce n'est pas simple d'être marxiste. Et les détracteurs, en effet, n'auront aucune peine à tirer de telle ou telle étude qui se voulait marxiste des exemples de déformation plus ou moins grossière. Justement parce que le marxisme est une discipline difficile, non une recette, l'échec a été fréquent. Et l'est encore !

Mais dans son fondement, dans sa raison d'être, le marxisme constitue un effort scientifique pour rechercher la vérité dans l'explication historique comme dans l'évaluation critique d'une œuvre. Il n'est plus marxisme s'il s'en tient à un aspect partiel.

d'un ouvrage pour exalter telle cause, au lieu de faire effort pour en retrouver la totalité réelle. Il se nie s'il déforme la vérité. En ce sens, le « partisan » marxiste se veut impartial.

Pour reprendre un exemple devenu classique, nous ne disons pas : Honoré de Balzac est un révolutionnaire, il est avec nous, parce qu'il a brossé un tableau cruel de la bourgeoisie de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous insistons sur l'étonnante contradiction d'un romancier qui a eu, qui n'a cessé d'avoir des opinions politiques monarchistes, disons réactionnaires, et qui, réaliste, passionné de vérité, a représenté dans son œuvre la vie bourgeoise de son temps sans compromission.

Au contraire, des écrivains catholiques disent : Baudelaire est à nous ! A nous, Rimbaud ! Ces poètes sont tout chrétiens, l'eussent-ils ignoré... Des œuvres complexes sont alors réduites à n'être plus que matériel de propagande. On se sert d'une gloire à des fins intéressées. On accapare un auteur. Ou bien, si la tâche en est trop malaisée, on le voue aux gémonies — ce qui est faire la même chose en en faisant le contraire.

Lénine, non plus, n'a pas dit : le grand-père Tolstoï est avec nous, jeunes bolchéviks. Il explique à l'inverse : l'idéologie de Tolstoï, sa prédication sur la non-résistance au mal, sur l'auto-perfectionnement, nous les jugeons aberrantes. Nous ne cachons pas que Tolstoï appartenait à l'aristocratie foncière. Nous ne dissimulons pas que Tolstoï n'a manifestement pas compris et s'est manifestement détourné de la révolution de 1905. Mais, « artiste réellement grand », il « a reflété dans ses œuvres quelques uns au moins des côtés essentiels de la révolution ». Tolstoï, tout Tolstoï qu'il fut, a été ainsi « le miroir de la révolution russe » de 1905.

Un marxiste contemporain de Lénine, et non des moindres puisqu'il s'appelle Plékhanov, essayant d'expliquer le même Léon Tolstoï, lui, voyait court. Pour Plékhanov, Tolstoï ne représentait que l'aristocratie foncière, diminuée par le développement du capitalisme. « Un grand seigneur », ce Tolstoï maudissait le progrès matériel, le machinisme, rêvant d'un retour à la vie patriarcale, cherchant refuge dans l'utopie... Plékhanov ne considérait de Tolstoï qu'un aspect et par passion de parti, il l'excommuniait tout entier. C'est le procédé de la propagande d'Eglise. Aux antipodes de la critique dialectique.

Et pour Victor Hugo ? Que disons-nous ? Que disait Aragon ? que dit Wurmser ? Allons-nous statuer Hugo comme un ancêtre des communistes, parce que la bourgeoisie la plus réactionnaire n'a cessé, après 1850, de le trouver inquiétant, parce qu'il y a dans ses livres, ici et là, des phrases sublimes qui font chaud au cœur d'un communiste du XX<sup>e</sup> siècle ? Va-t-on se saisir de lui, monter la garde autour de ses œuvres, les couvrir du drapeau rouge — bref, l'annexer ? Dissimuler sa philosophie spiritualiste ou du moins en minimiser la portée ? Nier tels traits de son caractère, comme son habileté à gérer ses finances, qui sentent son bourgeois, ou, subtilement, les « expliquer » ?

Ou à l'inverse, c'est-à-dire encore de la même manière, ainsi que certains de nos maîtres l'ont fait jadis, tel Paul Lafargue, se laisser obnubiler par les côtés « bourgeois » de Victor Hugo et ne le prendre, en définitive, que comme la géniale incarnation de la bourgeoisie ? Car Lafargue était bel et bien le Plékhanov de Victor Hugo quand il affirmait : « *Victor Cousin, le romantique de la philosophie, et Victor Hugo, le philosophe du romantisme, servirent à la bourgeoisie l'espèce de philosophie et de littérature qu'elle demandait* ».

Ces deux attitudes sont unilatérales, partiales — fausses. Comme Aragon parlant du poète Hugo, Wurmser, lui, analyse *Quatrevingt-Treize* avec l'objectivité et la hauteur de vue que permet la méthode du matérialisme dialectique. Au lieu de masquer, comme le fait celui qui ne veut que soutenir une thèse préconçue et intéressée, les

divergences internes, les dysharmonies qui apparaissent dans l'univers de *Quatrevingt-Treize*, Wurmser les relève et s'efforce de les éclairer. Il se demande comment et pourquoi l'inspiration résolument réaliste du roman s'est accordée avec telle convention littéraire, tel *tic* rhétorique propre à Hugo. Il a le scrupule de montrer coexistant telles conceptions philosophiques nébuleuses et une vision claire de l'histoire révolutionnaire. Il a la sagesse de confronter l'histoire telle qu'elle ressort de *Quatrevingt-Treize* et l'histoire de l'année 93 telle que l'évoquent les études récentes mais déjà classiques d'Albert Soboul.

Cheminement qui l'amène à cette conclusion que je soumets, pour finir, à la réflexion des lecteurs !

« Ainsi, non seulement malgré ses inconséquences, mais *par ses inconséquences mêmes*, *Quatrevingt-Treize* est un reflet prodigieusement exact de l'an II, avec sa sensibilité proche parfois de la sensiblerie, sa fraternité, sa « facilité sinistre de mourir » que le Poète retrouvera chez les Communards sans la reconnaître, sa grandeur antique que David pétrifie, son unité nationale, précaire et décisive. La démesure du drame est à la mesure de l'histoire. L'illogisme des acteurs fait écho à l'inévitable inconséquence des révolutionnaires eux-mêmes... »

# SUR LE MATÉRIALISME DE DIDEROT

par Roland DESNÉ

**A** la veille de son 250<sup>e</sup> anniversaire, Diderot est l'objet d'une attention renouvelée. Depuis dix ans, surtout, on a vu se multiplier les recherches en France, aux Etats-Unis, en U.R.S.S. Quinze thèses de doctorat sont déposées à son nom, en Sorbonne. Mais le public demeure encore mal informé de ces travaux. Combien de lecteurs cultivés ne savent encore de Diderot que ce qu'en disait André Billy dans une biographie trop romancée et qui date d'un quart de siècle. Il est devenu possible maintenant de prendre de Diderot et de sa pensée une tout autre mesure. Articles dispersés dans les revues savantes, thèses ou chapitres de thèse, éditions critiques sont autant de signes d'une curiosité active et informée.

« *J'ose dire à votre majesté que cet homme mourra sans avoir été connu* » écrivait Grimm en 1770 au roi de Pologne. Il semble bien qu'il ait fallu attendre notre xx<sup>e</sup> siècle pour que Diderot soit connu. Et c'est à cette indispensable réévaluation de l'œuvre du grand écrivain auprès du public le plus large que Jean Varloot, en particulier, s'est attaché depuis dix ans. Après avoir, dans deux volumes des « Classiques du Peuple » présenté les *Pensées philosophiques*, la *Lettre sur les aveugles*, puis les *Pensées sur l'interprétation de la nature*, il vient de procurer une édition intégrale et inédite du *Rêve de d'Alembert*<sup>1</sup>.

Œuvre de la maturité, le *Rêve* contient l'exposé le plus hardi, le plus suggestif de la philosophie de Diderot. En rechercher la genèse, en dégager la signification, c'était, du même coup, découvrir le meilleur de Diderot. On saura gré à Jean Varloot d'avoir développé dans toute son ampleur l'introduction nécessaire d'une œuvre aussi riche. L'essai qu'il a rédigé constitue l'étude la plus solide jusqu'ici consacrée au matérialisme de Diderot. Nous croyons utile d'en indiquer les grands points avant de soulever quelques problèmes de recherche qu'une telle étude permet, justement, de poser.



Lorsqu'il imagine plus qu'il ne relate cet *Entretien* avec d'Alembert, Diderot n'est pas un nouveau venu à la philosophie. A la direction de l'*Encyclopédie*, une inlassable activité a étendu sa connaissance des choses et des hommes. Familier du baron d'Holbach, collaborateur de la *Correspondance littéraire* que Grimm adresse en secret aux princes européens, Diderot demeure au cœur de la lutte des idées. Et s'il ouvre avec d'Alembert la porte du « rêve », ce n'est nullement pour fuir la bataille, mais pour la prolonger. Toutefois les conditions historiques de cette bataille ne lui permettent pas de publier en son temps la contribution originale qu'il apporte au combat des lumières. En cet été 1769, et pour longtemps encore, Diderot demeurera pour ses contemporains le directeur de l'*Encyclopédie* et le créateur d'un nouveau théâtre qui, avec le *Père de famille*, connaît enfin le succès.

---

1. DIDEROT : *Le Rêve de d'Alembert*. Les Classiques du Peuple. Editions Sociales, 1962. (CXXXVIII et 108 p.).

Le travail entrepris pour l'*Encyclopédie* avait permis à Diderot de constater que « la condition de sage est bien dangereuse » : « *que faire donc ? faut-il être insensé avec les insensés ? Non ; mais il faut être sage en secret ; c'est le plus sûr* » (article Pythagorisme). Diderot avait bien essayé d'insinuer un peu de cette sagesse secrète dans les articles de l'*Encyclopédie*, mais l'éditeur à son insu avait censuré les textes, brûlé des manuscrits. Indignation du philosophe qui écrit en marge d'une épreuve d'un article du chevalier de Jancourt, son collaborateur le plus dévoué : « *Atroce courage ! massacrez bien un honnête homme qui travaille pour vous depuis quinze ans et que vous ne laissez pas de bien... Au reste, je m'en fous. Rira bien qui rira le dernier* ». Colère de Diderot. Mais pas découragement ; résignation encore moins.

Il éprouvait d'autant plus le besoin d'affirmer sa pensée qu'il ne partage pas toutes les idées des philosophes des lumières. Et certaines divergences estompées dans la lutte commune pour l'*Encyclopédie*, s'accusent dans les années qui précèdent le *Rêve de d'Alembert*.

Diderot s'oppose à Voltaire. Il ne le suit pas dans son admiration pour la monarchie anglaise, moins encore dans ses appels aux despotes éclairés. Prudent en politique, Voltaire ne se hasarde guère en philosophie. Sans doute pouvait-il partager certaines thèses philosophiques avec ses amis matérialistes, mais s'il édite le *Testament* clandestin du curé Jean Meslier, c'est en l'amputant de sa doctrine matérialiste et de sa critique sociale. Voltaire ne pouvait concevoir le monde sans Dieu, un Dieu à la fois horloger et gendarme. S'il ne croit — pas plus que Diderot — à l'immortalité de l'âme, il estime qu'une telle conviction ne doit pas passer le cercle de quelques esprits dûment éclairés : « *La croyance des peines et des récompenses après la mort, assurait-il, est un frein dont le peuple a besoin* ». Tout au contraire, Diderot œuvrait pour affranchir le peuple de la superstition et des préjugés : n'a-t-il pas écrit, de l'*Encyclopédie* qu'il fallait lui donner « *le caractère que doit avoir un bon dictionnaire, qui est de changer la façon commune de penser* » ?

Tout en continuant, chacun de son côté, d'asséner des coups contre l'Eglise, Voltaire et les matérialistes s'affrontent en sourdine. Quand en 1768, la *Correspondance littéraire* se moque du « théiste » en annonçant que « l'Eglise des Athées de Paris » a déclaré que « *le patriarche avec son rémunérateur et punisseur n'était qu'un capucin* », Voltaire réplique en attaquant la thèse fondamentale du matérialisme :

Cette supposition me paraît prodigieusement ridicule pour deux raisons : la première, c'est que dans cet univers il y a des êtres intelligents et que vous ne sauriez prouver que le seul mouvement produise l'entendement ; la seconde, c'est que... il y a l'infini contre un à parier qu'une cause intelligente formatrice anime l'univers (A.B.C. 1768).

C'est donc aussi contre les alliés non-matérialistes que, dans le camp des lumières, s'élaborent à peu près dans le même temps les trois grands ouvrages matérialistes du siècle : *De l'Homme*, qu'Helvétius songe à publier au cours de ce même été 1769 ; le *Système de la Nature* que d'Holbach fera paraître au début de 1779. De son côté, Diderot est décidé à parler net :

Je disais qu'il m'était impossible de ne pas estimer un homme qui, appelé au tribunal des lois pour un ouvrage hardi, répondait avec fermeté au hasard de tout ce qui pouvait en arriver : *oui*,

*c'est moi qui l'ai fait ; c'est ainsi que je pense, je ne m'en dédierai pas.*

C'est dans cet esprit qu'il va rédiger son dialogue avec d'Alembert.

Pourquoi d'Alembert ? Plus jeune que Diderot, il est l'un des esprits les plus brillants du siècle. Membre de l'académie des sciences à 23 ans, il a rédigé et signé à 30 ans le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*, le manifeste des idées nouvelles. Mais il n'est pas aussi assuré en sa démarche que son ami. Quand Diderot, dans la tempête déchaînée par les autorités, tient bon la barre de l'*Encyclopédie*, D'Alembert abandonne. Alors que Diderot refuse de quitter Paris, d'Alembert va chercher à Potsdam protection et asile. Le brillant académicien n'a pas l'esprit d'un militant :

J'aurais bien dans mon portefeuille de quoi donner deux nouveaux volumes, mais les matières délicates auxquelles je touche, quoique avec toute la réserve et la précaution possibles, me font craindre de nouvelles persécutions. Je me moquerais, comme votre Majesté impériale m'y exhorte, des *clameurs des sots*, si les sots ne faisaient que crier, et si, par malheur, un grand nombre d'entre eux n'avaient pas le pouvoir en main, (à Catherine II, nov. 1764).

Cette timidité politique se double chez lui d'une incertitude philosophique. C'est lui qui, dans un auto-portrait de 1760, se définissait en ces termes :

A l'exception des sciences exactes, il n'y a presque rien qui lui paraisse assez clair pour ne pas laisser beaucoup de liberté aux opinions ; et sa maxime favorite est que *presque sur tout on peut dire tout ce qu'on veut.*

Ce n'est pas que d'Alembert soit dépourvu d'idées. Dans le *Discours préliminaires*, puis dans ses *Eléments de Philosophie* (1759), il a formulé une philosophie positive et pratique. A ceux qui tiennent les mathématiques pour un jeu arbitraire de l'esprit ou pour une création indépendante de l'expérience, il a répliqué : « *L'usage fait quoudiennement de la géométrie théorique pour résoudre des questions de mathématique pratique doit fermer la bouche aux uns et aux autres* ».

Mais tout en manifestant son opposition aux spéculations métaphysiques, d'Alembert tend à remettre toujours en question les certitudes les plus raisonnées. Attitude « pyrrhonienne » que Diderot a vivement critiquée dans un article de l'*Encyclopédie*. En vérité d'Alembert se trouve pris entre les arguments des matérialistes comme Diderot et des idéalistes comme Voltaire sans pouvoir se prononcer : « Plus on approfondit toutes ces questions, plus on s'y perd » (*Eclaircissements aux Eléments de philosophie* 1767).

Mais s'il objecte un certain nombre de « difficultés » aux partisans du matérialisme, il refuse d'accorder au déisme de Voltaire la caution de Spinoza : « *A l'égard de Spinoza, ou toute sa philosophie ne signifie rien, ou elle signifie que la matière est la seule chose existante, et que c'est dans elle qu'il faut chercher, ou supposer la raison de tout. Je sais que ce sentiment est abominable, mais du moins il s'entend...* » (Lettre à Voltaire, 29 août 1769).

Ainsi, au moment où Diderot le choisit pour interlocuteur, d'Alembert refuse les avances de Voltaire et pourrait pencher davantage vers les matérialistes parisiens. De fait, on observe qu'ensuite, dans une longue lettre à Frédéric II (novembre 1770),

d'Alembert qui semble bien informé des thèses de Diderot abandonne le dualisme, conteste l'existence d'une intelligence souveraine et opte pour le spinozisme moderne, en se trouvant réduit « avec la meilleure volonté du monde, à ne reconnaître et n'admettre tout au plus dans l'univers qu'un Dieu matériel, borné et dépendant ».

On voit donc que le dialogue avec d'Alembert n'est pas de la part de Diderot une création arbitraire, un jeu d'écrivain ; le *Rêve* reflète, transpose un débat d'idées réel de ce tournant du siècle.

Dans quel contexte philosophique général s'inscrivait ce débat ? Diderot, acquis depuis longtemps au matérialisme, entendait affirmer celui-ci dans toute sa force et notamment contre le système de Berkeley « le plus difficile à combattre, quoique le plus absurde de tous » (*Lettre sur les Aveugles*). Parlant d'idéalistes comme Malebranche et Berkeley, il dira en 1766 : « Personne ne les a crus et je n'oserais assurer que personne leur ait encore bien répondu ».

Où trouver des éléments de réponse ? Sans doute chez un philosophe comme Leibniz que Diderot admire, mais aussi dans un courant matérialiste vivace et dont la force n'avait échappé ni à Montesquieu ni à Rousseau.

Il est difficile d'apercevoir les sources des idées qui s'expriment chez Diderot et ses amis dans les années 60-70. L'Angleterre avec Hobbes et Toland a joué un rôle important. Mais en France même, dès la première moitié du siècle, existent des « libres chercheurs » comme ceux qui se réunissaient autour de Boulainvilliers, « afin, dira Bougainville, de se communiquer des idées qui partout ailleurs auraient été punies » et ils n'ont pas dédaigné de les communiquer aux autres si l'on en juge par l'activité des copistes clandestins. Diderot a lu ces manuscrits qui circulaient sous le manteau, notamment ceux de Fréret. Il a dû connaître l'œuvre de Meslier. Quant à l'enfant terrible du matérialisme, La Métrie, Diderot qui l'a certainement lu à cette époque ne réagira à son endroit que plus tard.

Ce n'est donc pas tellement par rapport à ces devanciers que se marque l'originalité de Diderot, mais plutôt par le propos délibéré de fonder le matérialisme sur les conquêtes les plus récentes de la science.

Dès *l'Interprétation de la Nature*, Diderot avait formulé la méthode expérimentale. Dans le *Rêve*, il en appelle à l'observation et s'il n'expérimente pas comme le physicien moderne, il demande à notre imagination de prolonger la connaissance objective tout en se réglant sur elle : « Faites par la pensée ce que nature fait quelquefois. » Et il recourt lui-même souvent au raisonnement par analogie.

Doit-on dire, pour autant, que Diderot ait été « homme de science » ? C'était le titre de la thèse fort documentée soutenue par Jean Mayer en 1959. L'expression peut sembler ambiguë : Diderot ne veut pas être un savant, un mathématicien ou un biologiste. S'il manifeste la plus vive attention pour les résultats de la science en un siècle où celle-ci avance à grands pas, c'est en se distinguant de l'amateur mondain comme du démonstrateur qui fait des expériences devant un public payant ; c'est parce qu'il veut être l'interprète de la nature.

Il lui faut donc discerner d'abord, dans l'ensemble des données scientifiques de son temps, les recherches qui annoncent l'avenir. Trouver, ensuite, parmi ces données, les réponses aux questions que pose la philosophie.

Il a écrit dès 1748 des *Mémoires sur divers sujets de mathématiques* et il en gardera toute sa vie le goût ; mais sans, toutefois, soupçonner l'importance du calcul, de la mesure, pour le progrès scientifique, à la veille, pourtant, des découvertes de Lavoisier. Il a pratiqué la chimie en suivant pendant trois ans (1754-1757, à 40 ans passés !) et à raison de quatre jours par semaine les cours de Rouelle, cours qui le

mettent sur la voie du biochimisme, fondement scientifique des *Principes philosophiques sur la matière et le mouvement*, comme du *Rêve de d'Alembert*.

Très tôt, il s'est occupé de biologie. Une de ses premières tâches d'écrivain n'a-t-elle pas été de traduire le *Dictionnaire de médecine* de James (1744-48) ? Il connaît les œuvres des grands biologistes de son temps ; il s'est intéressé aux expériences de Réaumur ; il a lu Buffon et Maupertuis. Et on peut supposer qu'il connaissait La Mettrie, l'auteur du premier livre français où l'on attribue la sensibilité à la matière. A une époque où les recherches physiologiques vont bon train, Diderot étudie attentivement l'œuvre de Haller : il lit, plume en mains, les trois volumes en latin, des *Elementa Physiologiae* et de ces notés naîtront les *Eléments de physiologie* de Diderot, parallèles à la rédaction et aux remaniements du *Rêve*.

Mais là encore, Diderot doit autant aux échanges d'idées, à la discussion vivante qu'à la lecture des livres : « *Pas d'hommes dont la conversation soit plus intéressante pour moi que celle des médecins* ». Parmi les divers grands médecins qu'il fréquente, Bordeu, l'un des protagonistes du *Rêve*, l'ami de Diderot. C'est Bordeu qui développe une conception *organiciste* de l'homme selon laquelle le corps humain est considéré comme une « société d'organes » analogue à l'essaim d'abeilles.

Impossible donc de bien saisir la portée du *Rêve de d'Alembert* sans connaître quelques problèmes biologiques fondamentaux de cette époque.

Ainsi, celui de la génération. Avec Maupertuis et Buffon, Diderot se prononce contre les partisans de la « préformation » des germes, même s'il ne se rallie pas tout à fait à la doctrine opposée, l'« épigénèse », qui supposait aux molécules le pouvoir de s'unir et de former des êtres.

Comment la formation de l'embryon est-elle conçue par Diderot ? Pour la naissance, l'union des *deux* germes, mâle et femelle, est nécessaire, mais un facteur externe est indispensable : la chaleur. En un temps où la division cellulaire n'a pas été découverte, Diderot décrit le développement de l'embryon selon le processus suivant : du *point* au *fillet*, de la *molécule* à la *fibres*, du *point composé de molécules* au *faisceau de fils* dont les *brins* forment les *organes*. Terminologie sans grande rigueur, peut-être ; mais qui implique un devenir, risquons le mot, une dialectique de la vie :

Le corps animal est un système d'actions et de réactions ; actions et réactions sont les causes des formes des viscères, des membranes. La nature prépare le tissu cellulaire. C'est le passage de la plante à la vie, à l'animal, à l'organisation. (*Eléments de physiologie*).

En particulier, Diderot insiste sur le rôle du système nerveux dans la formation de l'embryon, excluant toute hypothèse animiste.

Hardiesse aussi, chez lui, que la conception d'une évolution des espèces. Maupertuis ne l'affirmait pas et Buffon n'admettait pas une origine commune de toutes les espèces. Diderot, lui, croit au passage possible d'une espèce à l'autre. A ses yeux « les organes produisent les besoins et réciproquement les besoins produisent les organes », processus évolutif qui ne s'accomplit qu'au cours de longues périodes de temps. On trouve donc chez Diderot comme l'annonce de certaines théories de Darwin : « *La conformation originelle s'altère ou se perfectionne par la nécessité et les fonctions habituelles* », dit-il encore ; mais, chez lui, ce serait plutôt par l'élimination des monstres que se réalise l'évolution.

Neuve et profonde est aussi la théorie non mécaniste que Diderot propose de la vie. Elle lui apparaît comme une « suite d'actions et de réactions » d'ordre phy-

sico-chimique. « *Vivant, j'agis et je réagis en masse, déclare l'interlocuteur du Rêve, mort, j'agis et je réagis en molécules* ». La *sensibilité* se confond avec l'*énergie* chimique potentielle et la conservation de la vie correspond à la conservation de cette énergie.

La vie considérée aux différents niveaux d'organisation de la matière n'est pas une entité : « *Il y a certainement deux vies très distinctes, même trois : la vie de l'animal entier ; la vie de chacun de ses organes ; la vie de chaque molécule* » (*Éléments*). D'où le problème : « *Si la vie reste dans des organes séparés du corps, où est l'âme ? Que devient son unité ?* » (*ib.*).

C'est pourquoi l'unité du moi est le thème central du *Rêve*. Cette unité est garantie par le système nerveux, charpente du physique, support du psychique. Dans l'espace, c'est le cerveau qui assure cette unité ; dans le temps, c'est la mémoire.

Ainsi Diderot, anticipant les travaux de l'école française de psychologie au début du XIX<sup>e</sup> siècle, affranchit la psychologie de la métaphysique<sup>2</sup>. Son mérite essentiel est d'avoir rompu avec l'homme formel du rationalisme classique ou du sensualisme. Et cela compte davantage que le reproche qu'on peut lui faire — et qu'on lui a fait — d'avoir sous-estimé le conditionnement social de l'être humain.

A voir Diderot mettre ainsi l'accent sur le déterminisme physiologique interne, certains — et notamment Jean Thomas — ont cru qu'il s'était engagé dans une impasse où son humanisme s'étiolerait. On a voulu trouver en lui contradictions et revirements.

En réalité les dialogues du *Rêve de d'Alembert* constituent l'exposé d'un matérialisme cohérent d'où la morale n'est pas absente. Mais cette morale n'est pas spiritualiste ; de la première à la dernière ligne de cette œuvre tout l'effort de Diderot s'applique à abattre l'âme en revalorisant la matière.

Celle-ci n'est pas une chose inerte, passive. Elle est en mouvement. Certes elle peut apparaître immobile lorsqu'elle est, explique Diderot *in nisu*, entendant par *nisus* un état où le mouvement ne s'extériorise pas, où l'énergie est contenue en puissance.

Allant plus loin, Diderot soutient que ce mouvement interne des molécules implique une hétérogénéité fondamentale de la matière. Rien ici de comparable à l'étendue cartésienne ni même à la substance spinoziste : « *Dans cet immense océan de matière, pas une molécule qui ressemble à une autre molécule* » et Diderot ajoute : « *Pas un point qui ressemble à un autre point* ». Et c'est l'agitation de ces points, provoquée par la chaleur, qui constitue le *nisus*.

Ne cherchons pas à transposer le langage de Diderot dans les catégories de la pensée scientifique du XX<sup>e</sup> siècle. Il suffit, à sa gloire, qu'il ait amorcé la rupture du matérialisme avec le mécanisme, en nous montrant l'univers soumis au jeu de l'action et de la réaction, de l'équilibre et du déséquilibre des forces matérielles. Sous sa plume apparaissent des formulations qui caractérisent un matérialisme qu'on peut qualifier de *dynamiste*, ou mieux encore *énergétiste*, l'*energeia* définissant, pour

2. Sur ce point Diderot répond à une exigence originale et fondamentale de son siècle, et il bénéficie de toute une réflexion élaborée avant lui. Dès les *Lettres Philosophiques* (écrites en 1726-30, éditées en français en 1734), Voltaire observait : « Tant de raisonneurs ayant fait le roman de l'âme, un sage est venu, qui en a fait modestement l'histoire. Locke a développé à l'homme la raison humaine, comme un excellent anatomiste explique les ressorts du corps humain. Il s'aide partout du flambeau de la Physique... » (éd. Naves, p. 63). Ce n'est pas Diderot qui, le premier reprendra ce « flambeau » mais La Mettrie. Son *Homme-machine* engage, avec l'éclat du scandale, la psychologie française dans la voie du déterminisme matérialiste. J. Varloot n'a pas pu avoir connaissance de l'excellente édition critique de l'*Homme-machine* publiée aux États-Unis, par M. Aram Vartanian : *La Mettrie's HOMME MACHINE, a study in the origins of an idea* (Princeton University press, 1960); nous comptons revenir prochainement sur cette importante contribution à l'histoire du XVIII<sup>e</sup> siècle français.

Diderot, le mouvement en puissance dans toute matière : « *Un atome remue le monde, rien n'est plus vrai : cela l'est autant que l'atome remué par le monde* », ou encore, dans un feuillet publié seulement en 1950 : « *Tout phénomène dépend de l'état actuel du tout — on ne peut rien prononcer sur la marche d'un phénomène compris entre une seule cause et un seul effet ; parce qu'il ne peut être que le résultat d'une infinité de causes, et la cause d'une infinité d'effets* ».

Une autre qualité doit être reconnue à la matière : la *sensibilité*. Diderot conçoit celle-ci sous deux aspects : elle pourrait être — c'est la thèse maximale — « une propriété générale de la matière » ; ou bien — thèse minimale — « le produit de l'organisation ». En tout cas Diderot insiste pour qu'on distingue un niveau inférieur de la sensibilité et un niveau supérieur, celui de la matière organique, de « la vie propre aux organes ». Quelques formules brillantes mettent en valeur cette distinction ; celle-ci, par exemple : « *Deux qualités presque identiques : la vie est de l'agrégat, la sensibilité est de l'élément* » (*Eléments de physiologie*).

La notion d'« agrégat » peut paraître ici insuffisante ou ambiguë. Mais elle permet à Diderot de résoudre, en matérialiste, des antinomies comme continuité-discontinuité, contiguïté-continuité, quantité-qualité, etc... où se complaisait (et se complait encore !) l'idéalisme. L'unité de l'agrégat, nullement métaphysique, est assurée par le jeu continu des actions et des réactions.

Parce qu'il dote ainsi la matière de sensibilité, Diderot peut-il être considéré comme un « vitaliste » avant la lettre ? P. Janet et Zakman l'affirmaient naguère comme plus récemment, MM. F. Venturi et J. Wahl. Observons que Diderot a marqué nettement que le choix était entre l'idéalisme, dont Berkeley donnait la formulation la plus rigoureuse (et « la plus absurde » !) et le matérialisme. Il n'y a pas place, chez lui, pour un principe vital qui serait distinct à la fois de la matière et de l'âme. Engagé résolument dans la bataille contre l'idéalisme sous toutes ses formes, de la plus agressive (Berkeley) à la plus honteuse (Voltaire), Diderot ne fraie nullement la voie à ce qu'on pourrait appeler une idéologie de « troisième force ». Il suffit, pour s'en convaincre, de voir comment dans ses *Eléments*, il s'attaque au « vitaliste » Barthez auquel s'opposait aussi l'organiciste Bordeu, porte-parole de Diderot dans le *Rêve*.

Pas plus que la sensibilité, la pensée n'est de la matière, mais elle en constitue une *propriété*. Cette distinction permet à Diderot d'éviter la confusion du matérialisme et de l'idéalisme ; là est peut être aussi son apport le plus neuf à la tradition matérialiste.

Sans doute, et contrairement à un d'Holbach ou à un Helvétius, il a sous-estimé le rôle de la société dans la formation du jugement et du langage. Mais l'explication qu'il propose du fonctionnement de la pensée, à partir des données bio-physiques de son temps, l'autorise à affirmer le rapport objectif de l'homme et du monde, à garantir la possibilité pour la science de connaître le réel : « les conséquences » que nous tirons de nos jugements ne sont pas arbitraires, « nous n'en tirons point ; elles sont toutes tirées par la nature ; nous ne faisons qu'énoncer des phénomènes conjoints dont la liaison est nécessaire ou contingente ».

Diderot écarte donc aussi bien l'hypothèse d'un être immatériel que l'existence d'une intelligence qui se manifesterait ailleurs que chez l'homme ; le panthéisme spinoziste, ce refuge de d'Alembert, est dépassé.

On a cru — ou voulu croire — qu'un matérialisme ainsi défini heurterait en Diderot son sentiment de la liberté. Dès la fameuse lettre à Landois (1756, « Regardez-y de près et vous verrez que le mot liberté est un mot vide de sens »), Diderot soutient que tous les phénomènes s'enchaînent. Que ceux-ci soient *nécessaires*, dans « les sciences rigoureuses », ou *contingents*, « en morale, en politique », leur liaison mutuelle

est toujours déterminée. Comment, en morale, doit-on comprendre ce déterminisme ?

D'abord en tenant compte des tendances générales, de l'organisation biologique, des circonstances diverses mais dont l'enchaînement est inéluctable : « *La dernière impulsion du désir et de l'aversion, le dernier résultat de tout ce qu'on a été depuis sa naissance, jusqu'au moment où l'on est* » détermine le comportement de l'éveillé comme de l'endormi. « *La dernière de nos actions est l'effet nécessaire d'une cause une, nous, très compliquée, mais une* ».

Est-ce à dire que la morale s'abolisse ? A la satisfaction des adversaires du matérialiste, un lecteur non averti pourrait relever dans le *Rêve* diverses formulations tendant à nier l'existence des vices et des vertus. Mais il s'agit d'une attitude tactique visant à discréditer la morale théorique et abstraite, à déblayer le terrain pour l'édification d'une éthique nouvelle, naturelle, concrète.

Considérant l'homme dans sa durée, Diderot estime qu'il est modifiable et perfectible : « L'origine du faisceau » — entendez l'organe de la raison — peut et doit dominer les sens, régir l'instinct. Le matérialisme de Diderot n'expulse donc pas l'éducateur mais il le rétablit dans son droit.

Comment s'exercera cette éducation ? Dans le sens de la lutte contre l'erreur et la souffrance, dans le sens de l'aspiration au bonheur. « *La lutte de l'homme contre la nature est le premier principe de la société* », lit-on dans un inédit révélé par M. Tourneux. Et c'est à l'action *agréable* et *utile* que revient la première place dans l'ordre esthétique aussi bien que moral.

Mais, justement, cette morale naturelle se heurte aux interdits d'une société qui n'a « d'autre balance que celle du fanatisme ou du préjugé ». Dans l'attente d'une société affranchie des fausses contraintes, le sage, sachant que « le monde est la maison du fort » (*Eléments*), s'attachera à « conserver à l'origine du faisceau tout son empire », et à comprendre la nécessité.

Tel apparaît, dans ses grandes lignes, un humanisme matérialiste capable de défier toute forme d'idéalisme. Peut-être est-ce par la notion du temps, du devenir, que Diderot innove le plus. « *C'est le monde qui a commencé le temps*, peut-on lire dans un texte demeuré inédit jusqu'en 1950. *Il ne pouvait y avoir et il n'y avait point de temps avant le monde* ». Ce temps inséparable du devenir naturel est, comme lui, irréversible, et l'homme, soumis, lui aussi au temps, se trouve donc accordé à la nature, assuré de pouvoir la maîtriser.

Cette philosophie, Diderot aurait pu l'exprimer sinon sous la forme d'un traité (il n'en a laissé aucun car sa pensée répugnait à l'exposé systématique), tout au moins sous forme de « pensées » ou d'« éléments ». Comme pour en souligner la vivante évidence, il a choisi de l'énoncer dans un dialogue, ou plutôt dans une suite concertée de trois dialogues. Renouvelant ainsi la tradition de Platon avec lequel, malgré les objections de certains critiques modernes, on pourrait comparer Diderot. Ses amis ne l'avaient-ils pas surnommé Socrate. *Le Rêve d'Alembert* n'est pas un dialogue désincarné entre A, B ou C ; ou, drapé à l'antique, entre Démocrite, Hippocrate et Leucippe ; c'est la conversation libre et enjouée entre des personnages contemporains qui s'appellent le philosophe Diderot, le médecin Bordeu, le géomètre d'Alembert et son amie Julie de Lespinasse. Mais ces personnages sont aussi — et sans qu'il y ait contradiction — « utilisés », mystifiés par Diderot qui prête à Julie de Lespinasse la pensée de Sophie Volland et sa pensée propre à Bordeu et à d'Alembert. En ses trois parties, le *Rêve* se présente donc comme une comédie philosophique en trois actes où la conversation, nette et vigoureuse, tout en étant marquée par le style dominant de l'écrivain Diderot, n'en garde pas moins la vivacité orale des entretiens d'un salon du XVIII<sup>e</sup> siècle. Et c'est la ponctuation du manuscrit autographe, donnée ici pour

la première fois, dans cette édition des *Classiques du Peuple*, qui permet d'apprécier toute la vertu orale du dialogue de Diderot, supérieur par là à ceux de Fontenelle ou de Voltaire<sup>3</sup>.



Que le lecteur nous pardonne d'avoir aussi longuement résumé l'important essai de Jean Varloot. Fruit de plusieurs années de lectures et de recherches, il tient et passe la promesse des introductions déjà substantielles rédigées pour les deux premiers volumes de la collection. On souhaite que l'auteur ne s'arrête pas en si bon chemin et qu'il rassemble dans un autre volume au moins des extraits de la correspondance et des écrits de la vieillesse, où certains thèmes du *Rêve* trouvent une confirmation et un enrichissement.

Déjà, grâce à cette étude un point — et c'est le point essentiel — a été marqué : la philosophie de Diderot est *cohérente*. « Matérialisme cohérent » dit Jean Varloot ; « esthéticien sans paradoxe » disait, il y a quelques années, Yvon Belaval dans un livre judicieux. C'est bien en effet, dans son unité que doit apparaître la pensée de Diderot. Nous entendons, bien sûr, l'unité d'un dessein, et sous la diversité apparente des propos — et des genres, de la critique d'art à l'essai politique ! — l'approfondissement d'une philosophie assurée dans ses principes. Et non pas seulement l'unité d'un style ou d'un tempérament qui se découvrirait dans un « caractère émotif à polarité équivoque », comme nous le dit la caractérologie. Car si, selon P. Mesnard (*Le cas Diderot*, P.U.F., 1952), « la dialectique intérieure qui le [Diderot] transforme de colérique débridé en colérique bienveillant explique les contradictions apparentes de son œuvre, voire de son existence », il est évident pour nous que cette « dialectique intérieure » découle moins de la composition des humeurs que d'une attention passionnée et raisonnée à la dialectique réelle de l'histoire.

C'est pourquoi, tout en louant, une fois encore, le beau travail accompli par J. Varloot pour établir avec rigueur et nuance ce point d'insertion du *Rêve de d'Alembert* dans le mouvement des sciences et des idées, nous voudrions poser quelques questions.

En quoi, par exemple, le matérialisme de Diderot se différencie-t-il des autres matérialismes ? J. Varloot qui le distingue si finement de la philosophie d'un Voltaire ou d'un d'Alembert, nous invite à chercher plus loin. Car ici, en regard des tentations idéaliste et sceptique, un d'Holbach, un Helvétius et même un La Mettrie offrent, eux aussi, une solution matérialiste. Mais leur matérialisme est-il aussi « conséquent » que celui de Diderot ? Celui-ci, dans sa *Réfutation de l'Homme* (de quelques années postérieures au *Rêve*), reprochera précisément à Helvétius ses « inconséquences ». Pourquoi Diderot s'estimait-il plus « conséquent » que les autres matérialistes ? Le problème se poserait surtout, croyons-nous, pour La Mettrie. Diderot l'a condamné si sévèrement qu'on peut se demander si tout rapprochement entre lui et l'auteur de *L'Homme-Machine* ne serait pas qu'un jeu formel. Si, comme nous inclinons à le penser, la divergence avec certains matérialistes était pour Diderot fondamentale, ne serait-ce pas alors que le philosophe entendait lutter contre des tendances qui, à ses yeux, pouvaient, à l'intérieur même du matérialisme, porter atteinte à celui-ci ? Soit en présentant du matérialisme une image caricaturale qui ferait le jeu de l'adversaire idéaliste ; soit, au contraire, par manque de rigueur ou de prudence, par « incon-

3. Pour l'établissement du texte voir l'annexe à cet article.

séquence », en apportant de l'eau au moulin du même adversaire. Nous ne prétendons pas ici, dans l'état actuel des recherches, que Diderot ait toujours raison, notamment contre Helvétius. Mais en attendant que l'enjeu du débat engagé par Diderot soit nettement précisé, il importe, croyons-nous, de mettre à son actif l'initiative même de ce débat.

La portée de celui-ci ne pourra être correctement appréciée qu'en tenant compte de l'autre confrontation, plus vaste, plus décisive aussi, entre les matérialistes du XVIII<sup>e</sup> siècle et leurs adversaires. D'où l'autre question qu'il faut poser : dans quelle mesure Diderot s'efforce-t-il de répondre aux attaques des ennemis du matérialisme ? Il vit à une époque où le théologien se fait volontiers polémiste. Les défenseurs de la foi ont la plume féconde. Qu'on en juge par quelques noms, quelques titres qui apparaissent, au fil des années dans cette période (1760-1769) que J. Varloot a particulièrement étudiée :

- 1760 : abbé Lelarge de Lignac : *Le témoignage du sens intime et de l'expérience opposé à la foi profane et ridicule des fatalistes modernes* (3 volumes !).
- 1762 : abbé Boncerf : *L'exposition exacte et la réfutation du pyrrhonisme ancien et moderne.*
- 1763 : abbé Pichon : *L'immatérialisme opposé au matérialisme.*
- 1765 : abbé Reynaud : *Le philosophe redressé par un curé de campagne* (écrit, précisément contre d'Alembert).
- 1765 : Denesle : *Les préjugés des anciens et des nouveaux philosophes sur la nature de l'âme.*
- 1766 : N. Bergier : réédition du *Déisme réfuté* (1765).
- 1767 : Chaudon : *Dictionnaire anti-philosophique.*
- 1768 : Vasse : *Le danger de la lecture des livres contre la religion.*
- 1769 : H. Postel : *L'incrédule conduit à la religion catholique.*  
Guidi : *Entretiens sur la religion, etc.*

Bien sûr, au tribunal de l'histoire, Diderot et ses amis ont gagné contre tous ceux-là, qui ont sombré dans l'oubli. Mais au XVIII<sup>e</sup> siècle Diderot et ses amis pouvaient-ils écrire sans penser à tous ceux-là ?

Et ils devaient tenir compte aussi de ceux qui, toujours dans l'autre camp, s'efforçaient d'ajuster l'idéalisme au mouvement des idées, en interprétant les conquêtes de la science, notamment de la biologie, pour une apologétique possible. J. Varloot peut écrire que l'originalité de Diderot « de nos jours encore ne consiste plus... dans l'hypothèse de la sensibilité généralisée (qui n'effraierait peut-être pas un Maritain ou un Teilhard de Chardin) ». Il est vrai qu'aujourd'hui Teilhard de Chardin a cru pouvoir redorer le vieux spiritualisme en admettant comme un moindre mal certaines idées — mais pas toutes ! — familières depuis longtemps aux grands matérialistes. Mais dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, et dans les conditions du XVIII<sup>e</sup> siècle, certaines tentatives n'avaient-elles pas été faites, déjà, pour détourner vers le spiritualisme les conquêtes de la science les plus neuves, les plus « effrayantes » ? Nous pensons à un homme comme le Genevois Charles Bonnet, malebranchien et leibnizien d'idéaliste obéissance et auteur d'une *Contemplation de la Nature* (1764). Ce Bonnet, lecteur lui aussi de Haller, était en correspondance suivie avec le pasteur vaudois Allamand, adversaire résolu des matérialistes, notamment de La Mettrie. Ne serait-il pas intéressant de situer aussi Diderot par rapport à ceux qui entendent intégrer les mêmes données scientifiques sur lesquelles il s'appuie à une vision non matérialiste du monde et sauvegarder ainsi la vieille morale ?

A ce propos une autre question surgit, celle de la morale de Diderot. Jean Varloot, nous l'avons vu, montre pertinemment que l'effort de Diderot tend vers l'élaboration

d'une morale nouvelle, naturelle. A l'adresse de ceux qui soupçonneraient notre philosophe d'amoralisme parce qu'il récuse les mots de *vice* et de *vertu*, le critique fait observer : « Trop de textes de Diderot font, au contraire, l'éloge de la vertu et du bien » (p. xiv). Certes, mais cet éloge de la vertu doit-il être situé sur le même plan que la critique de la vertu ? Il nous semble — en attendant que cette notion-clé de « vertu » au XVIII<sup>e</sup> siècle fasse l'objet d'une enquête minutieuse et pas seulement pour une meilleure compréhension de Diderot, mais aussi de Rousseau, de Montesquieu, ou de Marivaux — qu'il y aurait chez Diderot deux attitudes morales complémentaires. Une morale provisoire, laïque, consistant dans l'acceptation des valeurs établies, morale qui triompherait dans le « drame bourgeois » ; et, en perspective, une morale nouvelle, matérialiste, qui ne trouverait son accomplissement que dans une société affranchie de la propriété privée. Le *Rêve de d'Alembert* se situerait, évidemment, dans cette perspective. Ainsi, pour reprendre la terminologie de Hegel, ce sagace lecteur du *Neveu de Rameau*, coexisteraient (ou se succéderaient plutôt), en Diderot, une « conscience noble » accordée à l'ordre existant et une « conscience vile » opposée à cet ordre. Qu'on ne conclue pas, ici, à une duplicité quelconque. On pourrait discerner aussi dans l'ordre esthétique un parti pris classique, presque académique, une admiration raisonnée mais incontestable pour la peinture des grands genres (quand Diderot « refait » un grand tableau de mythologie, par exemple, il n'en conteste pas le principe) mais aussi les éléments d'une esthétique moderne, réaliste, qui appelle, à l'exemple de Chardin, une peinture nouvelle, libérée. Pour en revenir à la morale, il y aurait donc chez Diderot la volonté de préserver un héritage, ou si l'on préfère d'affronter l'adversaire d'abord sur son propre terrain — car il n'y en a pas encore d'autre, et avec les armes qu'il propose — car le temps n'est pas encore venu d'en forger de nouvelles. Mais nul n'interdit de rêver aux valeurs d'un monde à venir.



Précisément, le *Rêve de d'Alembert* ouvre les voies d'un nouvel humanisme. Le choix même du « rêve » bouscule toute une tradition classique. « *Les hommes à l'état de veille, disait Héraclite, ont un seul monde qui leur est commun à tous, mais pendant le sommeil, chacun retourne à son propre monde* ». Sous la plume de Diderot, le rêve n'est plus ce retour sur soi : il est au contraire ouverture sur l'univers rendu intelligible, sur l'humanité en marche. En somme, un dialogue avec celui qui dort à l'usage de ceux qui veillent.

Sachons gré, une fois encore à Jean Varloot d'avoir donné de ce texte la meilleure édition qui soit. Et si nous nous sommes permis de formuler quelques questions, quelques remarques, c'est que grâce à lui la recherche concernant Diderot et son siècle est en bonne voie et demeure ouverte.

Cet article était déjà à l'impression quand nous avons reçu, une étude qui vient d'être publiée à Bucarest, en français : *Denis Diderot, une grande figure du matérialisme militant du XVIII<sup>e</sup> siècle*, par József Szigeti. L'auteur y souligne l'importance primordiale du *Rêve de d'Alembert* et son propos confirme, dans l'ensemble le commentaire de Jean Varloot.

## ANNEXE

J. Varloot a établi son texte d'après une copie inédite, conservée à Leningrad, mais en adoptant la ponctuation même de Diderot, relevée sur le manuscrit autographe et également inédite.

On devine toute la patience et la minutie qu'exige un tel travail et on ne s'étonnera pas si la vigilance de l'éditeur a quelquefois été prise en défaut. J'ai signalé certaines de ces erreurs à Jean Varloot ; mais elles ne lui avaient pas échappé et il a bien voulu me communiquer *la liste complète des errata* du texte de Diderot. La voici :

- P. 4, l. 15 : tronc de chêne,  
 P. 6, l. 13 et l. 14 : Falconnet.  
 P. 7, l. 29 : Tencin [.]  
 P. 8, l. 11 : né, —  
 P. 13, l. 26 : Si cela n'est pas vrai, —  
 P. 20, l. 12 : C'est que nous n'en tirons point ;  
 P. 25, l. 22 : Non. Cela  
 P. 26, l. 10 : par ces applications successives,  
 P. 30, l. 24 : ces abeilles, — mais prenez  
 P. 40, l. 14 : le fait est clair, — mais  
 P. 41, l. 18 : à voix basse). Je le crois  
 P. 45, l. 3 : qu'une tendance?.. non.  
 P. 56, l. 5 : difformités originelles autres  
 P. 61, l. 27 : Je cesse presque d'être matière. Je  
 P. 62, l. 22 : Fort bien ; et moi  
 P. 62, l. 27 : aussi menue qu'une aiguille [.]  
 P. 63, l. 19 : Le froid nous rapetisse. La  
 P. 64, l. 3 : après avoir fait un certain progrès [.]  
 P. 65, l. 18 : par leurs hypogastres,  
 P. 65, l. 20 : dans une cavité,  
 P. 65, l. 26 : l'une tombant en défaillance  
 P. 65, l. 27 : [l'une] morte  
 P. 70, l. 11 : Je me souviens que dans  
 P. 71, l. 6 : Qu'appellez-vous, une commotion  
 P. 72, l. 28 : l'état vaporeux le plus effrayant :  
 P. 75, l. 16 : les leçons de la gymnastique,  
 P. 77, l. 20 : mais non pas le brin, à l'origine.  
 P. 78, l. 16 : Je n'élude rien. Je vous dis  
 P. 79, l. 6 : le système entier, lâche,  
 P. 84, l. 22 : s'il me parle, et  
 P. 85, l. 1 : discerner la veille du sommeil [.]  
 P. 86, l. 12 : de quelque impression présente, de quelque réminiscence du passé,  
 P. 86, l. 24 : où je fais ou dis une chose,  
 P. 87, l. 9 : l'être modifiable qu'on appelle méchant,  
 P. 87, l. 22 : tellement quellement [.]  
 P. 87, l. 23 : et la tête est fausse, [—]  
 P. 87, l. 26 : dans ses raisonnements [.]  
 P. 87, l. 30 : Fort bien. Voilà donc  
 P. 88, l. 7 : il me semble que par une suite  
 P. 89, l. 10 : Alors il frémit au dedans, —  
 P. 90, l. 14 : une forme qui ne ressemblerait à rien, ne  
 P. 91, l. 28 : Notre discours est toujours en deçà,  
 P. 93, l. 11 : Allons [.]  
 P. 93, l. 14 : et que je n'oserais faire qu'à vous ?  
 P. 94, l. 14 : J'irai vite et cela  
 P. 96, l. 23 : Je veux qu'on se porte bien. Je le veux absolument [.]  
 P. 97, l. 1 : disait à un jeune homme,  
 P. 97, l. 25 : Vivez sobre, —  
 P. 98, l. 29 : Toutes, sans exception  
 P. 99, l. 17 : Ecoutez, Mademoiselle, —  
 P. 99, l. 24 : le partage avec un être semblable,  
 P. 101, l. 4 : D'accord... sans doute, c'est  
 P. 102, l. 16 : Fort bien [.] Docteur.

Et l'on doit ajouter ou rectifier les variantes suivantes :

- P. 25, l. 17 : comme (à son ordinaire) omis par D<sub>1</sub> E  
 P. 25, l. 27 : je (me suis mise) omis par D<sub>1</sub> E  
 P. 39, l. 22 : Intelligence suprême D<sub>1</sub>  
 P. 39, l. 25 : Intelligence suprême D<sub>1</sub>  
 P. 97, l. 5 et 6 : (d'exposer) ton (honneur et) ta (santé) D<sub>1</sub>  
 P. 99, l. 3 : se préparait à : se proposait de ou plutôt se préparait de D

## « L'AUBE DISSOUT LES MONSTRES »<sup>1</sup>

par Claude DUCHET

**I**L n'est pas trop tard pour signaler aux lecteurs de *La Pensée* la poursuite de la courageuse entreprise des Editions Pierre Jean Oswald. La collection inaugurée à Paris en septembre 1957 par Henri Kréa, et qui présenta entre autres la *Complainte des mendiants arabes de la Casbah* d'Ait Djafer et le *Juan de Mairena* de Machado, paraît désormais à Tunis par les soins de la Société Nationale d'Édition et de Diffusion. « Nous avons demandé à P. J. Oswald, disent les éditeurs, d'accroître le caractère international de ses collections. Nous pensons en effet que, par-dessus les frontières, les hommes opprimés et exploités livrent un même combat et parlent un langage commun ».

Voici trois volumes élégants, d'une impeccable typographie, où prose et poésie, nourries d'une proche actualité, dévoilent avec une âpre tendresse le visage réel d'hommes trop longtemps ignorés ou défigurés. L'aube africaine dissout peu à peu les monstres de la nuit coloniale. Nulle ressemblance pourtant dans ces textes, hormis la parenté de l'inspiration. Ecrites avant l'indépendance, les deux pièces de Kréa tissent leur trame de la guerre. Tragédie militante, *Le Séisme* évoque à travers les temps l'identique aspect de la violence impériale. L'Algérie, peuple en sursis, tirant sa mémoire des lointains numides, s'affirme « dans Novembre naissant pour dire non à l'infamie perpétuée ». Les chants du chœur rythment cet éveil qui nie la misère et la solitude, et bouscule les patiences peureuses des ancêtres. En contrepoint la « jeunesse démente » affirme son droit à la vie, au libre, à l'héroïque amour. L'autre jeunesse est là, race citoyenne de la métropole, prise à l'engrenage du racisme et de la peur. La scène est brève, atroce, peut-être schématique dans sa fonction de parabole.

*Au bord de la rivière* est d'une date plus récente et se donne comme farce. Pour ces deux raisons, elle apparaît moins prisonnière des urgences nécessaires du combat. On mesure aussi de l'une à l'autre la maîtrise d'Henri Kréa, et la souplesse de son style théâtral. Paradoxalement c'est dans la farce que les caractères se nuancent et que la vérité se fait plus chaude et même plus émouvante. Un ton de folklore mi-urbain, mi-paysan, à la mesure de ce monde cassé où l'Algérie tenta de vivre, dans de problématiques bidonvilles, empêche l'humour de grincer et retient les êtres dans les mailles du réel. L'ombre portée de la guerre n'enténébre pas le chant du pipeau, sur lequel La Jeunesse module ses rêves. Ils sont trois « disoccupati », La Jeunesse, Vieux et Conchita, enfermés dans un dialogue dérisoire qui peu à peu se transforme en langage : longue veille au bord de l'oued en attendant la crue salvatrice qui, emportant les seuls bouffons, Bachaga et Propriétaire, les délivre, eux, de l'absurde ; itinéraire de l'aliénation à la conscience, au terme duquel le monde retrouve une

---

1. Henri KRÉA : *Théâtre algérien*.

Nordine TIDAFI : *Le Toujours de la Patrie*.

Tchicaya U TAM'SI : *Épitomé*.

Collection « L'aube dissout les monstres » dirigée par Pierre Jean Oswald. Société Nationale d'Édition et de Diffusion. Tunis.

cohérence logique. Le trio de hasard devient groupe et la fatalité se mue en libertés : « Tout le pays parle de temps nouveaux », chaque vie reprend sens.



Ces temps nouveaux nous les voyons poindre dans le recueil de Tidafi, poète de l'Algérie nouvelle. Itinéraire aussi, qui nous mène de la Terre Première à la paix du Soleil revenu, conquise par le Sang du Peuple. C'est l'Algérie offerte tout entière, hommes et choses, dans un équilibre admirable du chant, qui sait reprendre haleine après chaque poussée lyrique. Nordine Tidafi déchiffre un à un les secrets d'une patrie charnelle : « la douceur lézardée » de l'olivier comme « le sel paresseux des chotts », « l'oued nu, tout d'argile, étalé » dans l'été,

« Rêve éveillé vers l'ampleur des hivers »,

le « feu patient » du sirocco ou la fraîcheur de l'eau qui résonne dans « les veillées lisses » du Sud ; et encore « l'orgueil noir des pins », « l'armure bleutée des figuiers » où s'offre le fruit plein et parfait, « évidence brillante parmi les faims ». L'espace peu à peu va s'emplir de présences ; la parole humaine s'y coule en sentences par la voix de l'ancien, puis des formes se découpent : le saisonnier que « l'aube commence, visage extrait des grottes », l'aveugle et la veuve, le cirneur et le berger, le cavalier et le derviche préludent à l'apparition du Conteur qui révèle l'Origine multiple et le Toujours de la Patrie. Reste à naître, dans les orages, le peuple fondateur du présent, le peuple de la « plus difficile » Algérie. Il « manquait à sa terre », qui se couvre de barbelés » « de polygones, de cellules et de crachats ». Alors seulement, témoins de l'unité vivante, sont nommés « les héros de tous, au peuple entrelacés » : Amirouche, Ben Boulaïd, Maillot et Yveton « enfants des rues populaires aux odeurs de linge clair et d'anis », Djamilia, « Fleur du nom le plus mobile... ». Une longue et frémissante paraphrase du poème d'Eluard *Liberté* clôt le livre et le tourne vers l'avenir, non sans qu'un *Préavis* solennel ait été donné :

Ni mort remis en question,  
ni héros versé au mythe (...)  
Ni titres, ni bien, ni noms,  
ni champ, ni rue, ni chantier; n'attendent l'injustice.

Témoignage essentiel, outre sa poignante beauté, pour qui veut comprendre le peuple algérien et ce qui demeure de ses exigences.

Sans renier aucunement la tradition arabo-berbère, Tidafi, poète du Sud, semble avoir vaincu le divorce culturel et linguistique, cet exil intérieur, « jardin parmi les flammes » dont parle Kateb Yacine.



Avec Tchicaya, poète bantou, nous sommes au contraire confrontés à ce vertige de la distance intime qui sépare de lui-même l'être arraché au natal.

De faux suffixes aux racines de mon arbre (...).  
Je ne sais plus l'essence de mon âme.

Voilà le sommaire, l'épitomé de sa passion qui l'apparente au Christ comme pour lui ôter même sa souffrance. Une luxuriance d'images, une poussière éparpillée de contes, depuis l'enfant pêcheur de lune jusqu'à la geste du saulnier, jamais achevée, qui se poursuit de texte en texte, une ivresse du langage qui joue des mots et de la syntaxe : nous sommes dans l'univers de la parole, tour à tour aliénée et rendue à ses sons primitifs, comme si le poète prenait par le verbe une revanche sur un monde inhumain. « Le Soleil est noir de nègres qui souffrent », et parfois aussi dansent de tristesse. L'ennemi est pourtant nommé : ce sont les lyncheurs d'Hemmet Till, « l'enfant dont l'âme en mon âme est sanglante », les tortionnaires du Congo et de l'Angola, les faux nègres et le vrai roi qui bafouille en tricolore, tous ceux qui ont « la gueule en porte-voix » ou des « bottes savamment cloutées » ; mais aussi le prêtre, l'ethnologue et à la limite l'Europe-symbole, coupable non de colonialisme ou même de blancheur, mais de proposer l'évasion, la séduction d'un monde facile et achevé :

Me voici en Europe  
sans canne à la main  
expansif la bouche en trompette  
plus gauloise que Jeanne la Lorraine...

Alors que l'issue semblait proche, voici que le piège se referme. L'ennemi se love au plus profond, et la négritude non assumée devient source de conflits insolubles : piège l'amour blond, la pluie sur la ville, et l'exercice même du poème, dans une langue hostile, et pourtant superbement domptée.

Poésie ambiguë jusque dans sa violence, authentique et crispée, qui hésite entre la révolte et la dérision ; ne décidons pas trop vite que le problème est mal posé, que la véhémence âpreté de Tchicaya, incertaine de ses coups, est défaut de jeunesse, qu'en Afrique même l'oppression de classe sait revêtir les masques ancestraux et parler d'humanisme noir : il dépend de nous aussi, et de la solidarité prolétarienne avec les « gens de nuit » qui souffrent dans le monde sous le joug ou le feu de l'impérialisme, de prouver qu'il n'est pas de nation prolétaire.

P.-S. — Peut-être est-ce le lieu de signaler à nos lecteurs la création récente d'une Association pour la coopération franco-africaine (siège provisoire : 30, rue des Grands Augustins, Paris 6<sup>e</sup>), sous la présidence de J. Berque, G. de Bernis; J. Dresch, R. Garaudy, H. Laugier, M. Leiris; J. Rouch, J.P. Sartre, qui regroupe journalistes, professeurs, avocats, militants syndicalistes; écrivains, cinéastes... désireux d'affirmer d'une façon active leur solidarité à l'égard des pays anciennement administrés par la France. Le comité fait appel aux organisations démocratiques, aux enseignants, aux personnalités compétentes. Son manifeste, affirme que « la décolonisation doit, à terme, aboutir à la libération économique et sociale, à l'épanouissement d'une vie culturelle véritablement nationale et humaine ». Il rappelle que l'éclosion de celle-ci a été « étouffée par la transposition, au bénéfice exclusif d'une élite réduite, du modèle métropolitain ». Et il ajoute : « l'obsession de ce modèle continue à hanter, même après l'indépendance, l'esprit de certains », ce qui peut se situer en marge de nos remarques sur Tchicaya.

# CHRONIQUE AFRICAINE

## A PROPOS DU CONGRÈS AFRICANISTE D'ACCRA : QU'EST-CE QU'UN AFRICANISTE ?

par Yves BENOT

**M**ÊME s'il a pu soulever d'assez vives critiques, même si ses résultats ont pu paraître un peu décevants, le I<sup>er</sup> Congrès international des Africanistes qui s'est tenu à Accra du 12 au 17 décembre 1962 a mis à son actif une qualité fort appréciable : on ne s'y est pas ennuyé (ce qui, selon Voltaire, constitue le critère essentiel de la bonne littérature...). Ne se sont certainement pas ennuyés, en tout cas, les très nombreux délégués étrangers à l'Afrique; en particulier l'impressionnant détachement des Africanistes des U.S.A. qui à eux seuls étaient plus d'une centaine, ou le groupe, un peu plus modeste comme il se doit, des Africanistes anglais qui atteignait à peine la quarantaine. De toute façon, le cadre somptueux de l'Université du Ghana, à quelques kilomètres de la ville, sur une colline d'où la vue est fort belle, prédisposait à l'optimisme. Dans les vastes halls, on a discuté ferme, et parfois avec quelque vivacité, ce qui est après tout excitant pour l'esprit. On peut d'ailleurs, sans trop s'avancer, supposer que les conversations de « couloirs », à l'Université ou en ville, n'ont pas été moins excitantes.

En fin de compte, des résolutions ont été adoptées (qui n'ont pas encore été toutes publiées à l'heure où j'écris), des statuts adoptés qui, pour certains articles, se conforment à la célèbre définition de la bonne Constitution selon Napoléon (« courte et obscure »), et enfin, il a été convenu de se retrouver à Dakar dans 3 ou 4 ans pour le prochain Congrès. On espère évidemment que d'ici là, le régime politique sénégalais se sera stabilisé d'une manière ou d'une autre.

Cependant, la réunion de ce Congrès sur le sol africain constituait en soi un événement dont la signification n'a échappé à personne. Il y a deux ans seulement, ce groupe d'universitaires qui se nomment eux-mêmes Africanistes n'avait pas encore d'existence autonome. Ils étaient simplement une section de ce qu'on nommait les Orientalistes (bien que, même si l'on tient à prendre l'Europe pour le Centre du Monde, l'Afrique ne soit certainement pas à l' « Orient »...). C'est au cours du Congrès mondial des Orientalistes en question, à Moscou en l'été 1960, qu'apparut clairement la nécessité, imposée par une réalité historique que l'on ne pouvait plus nier, de créer un Congrès des Africanistes ayant son organisation et sa vie propres; apparut non moins clairement la nécessité impérieuse que cette nouvelle société savante tînt ses assises sur le sol de l'Afrique indépendante et renaissante.

C'est cette résolution du Congrès de Moscou<sup>1</sup> qui a trouvé sa réalisation dans le Congrès d'Accra. En septembre 1961, une réunion préparatoire avait eu lieu à l'Université d'Ibadan. Il semble, d'après ce que l'on a pu en savoir, que cette réu-

---

1. Cf. le compte rendu de Jean Chesneaux, *La Pensée*, N° 95, 1961.

nion avait pris certaines dispositions de nature à assurer une répartition des délégués majoritaire pour l'Afrique. Mais en fait, aux délégués proprement dits s'étaient ajoutés au moment du Congrès un grand nombre d' « observateurs », notamment américains, anglais, français, etc... (les pays socialistes, pour leur part; avaient au contraire pris soin de respecter strictement les règles fixées, de sorte qu'à première vue, leurs délégations semblaient comme noyées dans cette foule). Bref, on pouvait rencontrer, non loin l'un de l'autre, l'Africaniste américain (et très influent; dit-on; dans les cercles kennédystes) Herskovits, l'Africaniste soviétique Potickhine, autour du Président du Congrès, l'Africaniste africain Diké<sup>2</sup>.

Il faut cependant constater que malgré toute la volonté du Comité d'organisation, la participation africaine comportait de sérieuses lacunes. Certaines d'entre elles résultent purement et simplement du fait qu'une partie de l'Afrique a encore à conquérir sa liberté. Si, par exemple, l'Afrique du sud était très mal représentée au Congrès, on peut être sûr que ce sont les lois racistes en vigueur à Prétoria qui ont empêché les intellectuels africains de ce pays de venir à Accra. D'un autre côté, la lutte actuelle absorbe nécessairement les énergies de tout ce que les pays encore occupés comptent d'intellectuels, et l'on comprend aisément que ceux des territoires encore sous domination portugaise aient pu être retenus par des tâches plus urgentes. Malgré tout, même du côté de l'Afrique indépendante, il y avait d'importantes et sérieuses lacunes. La plus frappante était l'absence quasi-totale du Maghreb et, en général, de toute l'Afrique du nord<sup>3</sup>. C'est là un trou d'autant plus sérieux qu'il avait pour conséquence de faire apparaître l'africanisme comme une affaire concernant, non pas tout le continent africain, mais seulement l'Afrique noire. Telle n'avait certes pas été l'intention des organisateurs du Congrès; quelles que soient les raisons de ces absences, il faut admettre qu'elles faussaient quelque peu la perspective. D'autres lacunes se faisaient d'ailleurs sentir au niveau de l'Afrique noire indépendante elle-même. C'est ainsi que plusieurs personnalités marquantes de Dakar n'ont pas pu se déplacer, très probablement parce que ceux-là étaient déjà occupés avec la préparation de la crise qui allait éclater publiquement juste le dernier jour du Congrès. Dans d'autres cas, certains chercheurs ou écrivains africains ne pouvaient se déplacer, disons selon l'expression consacrée, pour des raisons indépendantes de leur volonté. Enfin, il convient de noter que, dans l'ensemble, la littérature africaine moderne (quelle que soit la langue utilisée) était très pauvrement représentée, alors même qu'on avait prévu pour elle une commission particulière.

On pourrait croire qu'étant donné l'importance numérique des délégations occidentales, il n'y aurait pas lieu de parler de lacunes graves. Cependant, il y en avait, là aussi, et non des moindres. En fait, on peut dire que les délégations de ces pays donnaient un tableau assez exact de la science officielle, et que (avec la seule exception de Basil Davidson, qui était observateur et non délégué) elles avaient un caractère gouvernemental particulièrement marqué. Certes, on sait que les points de vue se sont nuancés, pour ainsi dire, ces derniers temps, et que les gouvernements des puissances impérialistes, et donc leurs amis et porte-parole dans le monde culturel, ont adapté leur langage aux conditions de la « décolonisation »; ces nuances et ces adaptations, comme on le verra, ne changent pourtant guère le fond du problème. A la vérité, on se trouvait tout au long du Congrès en face d'une situation paradoxale. Les Africains affirmaient leur droit et leur devoir de décoloniser leur

2. Recteur de l'Université d'Ibadan (Nigeria) et historien.

3. Sauf 1 délégué égyptien, 1 ou 2 lybiens, 1 tunisien.

univers culturel, de reprendre en mains la recherche scientifique, l'élaboration de l'histoire, etc... dans leur propre continent, de s'opposer à l'impérialisme et au néo-colonialisme, mais en même temps, ces Africains offraient libéralement une tribune aux intellectuels officiels de l'impérialisme sous sa forme actuelle (et légèrement rajeunie). On se pose ici la question de savoir à qui les invitations avaient été adressées ; vraisemblablement aux sociétés savantes, aux Universités, etc..., bref à tout ce qui est organisé dans les pays capitalistes en vue d'exprimer la culture de la classe dominante. Dans ces conditions, si l'on comprend fort bien le souci, très affirmé, des Africains d'éviter tout ce qui pourrait ne fût-ce que donner l'impression d'une attitude d'isolement ou de revanche, il est quand même étonnant et regrettable que les éléments de culture progressiste qui existent dans ces pays impérialistes envers et contre la classe dominante se soient trouvés par on ne sait quels hasards presque entièrement absents. La seule exception, déjà mentionnée, étant celle de Basil Davidson. Mais enfin, Jack Woddis<sup>4</sup> représenté mieux et plus ce qu'il y a de vivant en Angleterre que, par exemple, Colin Legum ; Jules Chomé, en Belgique, avait, du point de vue de l'Afrique combattante, au moins autant de titres à être au Congrès que M. Buchman, et Suret-Canale pour la France, au moins autant que MM. Leduc ou André Blanchet (journaliste soudain métamorphosé en professeur), ou Tixier qui, en fait, représentait la Côte d'Ivoire de M. Houphouët-Boigny.

Il est vrai que l'on peut trouver une explication du paradoxe en jetant un coup d'œil sur le mode de financement du Congrès, tel qu'il a été rendu public dans une brochure (d'ailleurs fort agréablement présentée) distribuée aux congressistes. On y apprend à la page 15, que sur un total d'environ 27.000 Livres sterling de dépenses (soit à peu près 38 millions d'anciens francs), 10.000 (un peu moins de 14 millions d'anciens francs) ont été couverts par la Fondation Ford (U.S.A.), et 7.000 par l'Unesco<sup>5</sup>. On comprend le commentaire ironique d'un journaliste du Ghana : « *De l'argent gagné à la manière Ford ne peut pas s'empêcher de rechercher les bons placements* »<sup>6</sup>... Néanmoins, on peut aussi se demander s'il n'existe pas une autre motivation du paradoxe : c'est que, faire, en somme, un choix dans la culture de l'Europe Occidentale du monde occidental actuel risque d'impliquer aussi une attitude politique qui ne va pas sans conséquences pour le choix de l'orientation future de l'Afrique indépendante.

En tout cas, tel étant le premier Congrès des Africanistes, il lui incombait de déterminer l'esprit et la méthode des recherches à entreprendre, et naturellement, de les lier, de les adapter aux exigences de l'Afrique réelle de 1962. C'est à quoi il s'est effectivement efforcé, procédant discipline par discipline, dans le cadre des 9 commissions prévues<sup>7</sup>.

Mais ici intervient une question préalable qui a été abordée par certains rapports, mais non pas discutée à fond<sup>8</sup>. Car enfin, en quoi consiste au juste l'Africanisme en tant que science ? Et qu'est-ce qu'un Africaniste ? Est-ce que par exemple, les travaux de Furon sur la géologie de l'Afrique ou de Lamotte sur les crapauds-

4. Auteur de ces deux livres essentiels pour la connaissance de l'Afrique d'aujourd'hui : *Les racines de la révolte*, et *Le Lion s'éveille* (Londres, Lawrence and Wishart).

5. La Nigeria contribuant pour 5 000 Livres, et le Ghana pour 4 000.

6. *Ghanaian Times*, 21 décembre 1962.

7. C'est-à-dire : Histoire et archéologie — Religion et philosophie — Langues — Problèmes économiques et sociaux — Littérature et folklore — Arts et musique — Institutions politiques et sociales — Science et technique du point de vue du développement de l'Afrique — Education et psychologie. Pour chaque commission avaient été désignés un Président et un rapporteur.

8. Ce qui n'a du reste rien d'anormal, étant donné que cette discussion aurait exigé une session plénière particulière et ne pouvait trouver place dans le cadre des débats des Commissions.

buffles suffisent à faire d'eux des Africanistes ? Il faut bien avouer que nous serions très étonnés si l'on nous annonçait un Congrès d'Européanistes (à moins qu'il ne faille entendre par là une réunion de spécialistes du Marché Commun !). Et y a-t-il des « Asiatistes » ou des « Australistes » ? Dès lors, pourquoi admet-on tout naturellement qu'il y ait simplement des Africanistes, et à quoi et jusqu'où s'étend leur domaine ? A première vue, et si nous comparons l'usage qui est fait ici de ce terme avec d'autres qui nous sont familiers, tels que germaniste, angliciste, etc..., on sera vite amené à juger que parler d'africanistes, et non de soudanistes, de nigéristes, etc... implique *ipso facto* l'affirmation de l'unité de l'Afrique en tant que champ culturel. Et de ce fait, c'est bien ce qui est présent à l'esprit des universitaires africains<sup>9</sup> quand ils adoptent ce terme. Je dis bien adopter, car, à ce qu'il semble, quand on a commencé à l'employer sous le régime colonial<sup>10</sup>, il est bien probable que ce n'était pas dans le but de préparer l'unité africaine, mais plus simplement, cela venait de l'insuffisance des connaissances qui amenait à mettre en quelque sorte dans le même sac toutes ces recherches plus ou moins avancées. Mais, on le voit, les choses, ici aussi, ont changé, et le mot lui-même semble remis à neuf, rajeuni. Le lien entre l'idée de l'unité africaine et le concept actuel d'africanisme<sup>11</sup> paraît d'ailleurs encore plus évident si, laissant même de côté le point de vue politique, on considère ce que seraient sans cela les études africaines : une poussière de monographies arides, consacrant même sous le mot d'ordre d'objectivité (ou d'objectivisme) ce « tribalisme » que tous les nationalistes africains condamnent à juste titre. C'est, on le sait, ce qui est souvent arrivé dans le passé avec les travaux d'ethnographie, isolant tel ou tel groupe restreint<sup>12</sup>, et qui est d'ailleurs encore arrivé dans une certaine mesure dans dans quelques commissions de ce Congrès<sup>13</sup>. Suivre cette voie, c'est perdre toute possibilité de dépasser la description (et aussi bien l'ethnographie parle-t-elle volontiers de « décrire » des groupes comme s'il s'agissait de choses...), de parvenir à une véritable compréhension des courants de l'histoire africaine.

Est-ce à dire que ces travaux de détail, ces études limitées mais précises, qui peuvent d'ailleurs fort bien être dépourvues d'idées générales mais rester utiles et utilisables, qui peuvent dans d'autres cas comporter, selon les termes du Président Nkrumah, une « *interprétation subjective au lieu d'une vue objective* », et néanmoins apporter quelques faits exacts, est-ce à dire que tout ce travail minutieux et ingrat doit être discrédité, tenu pour négligeable ? Certes, c'est là une idée tellement absurde qu'elle ne viendrait à l'idée de personne ; et certainement, elle n'est pas venue aux organisateurs du Congrès, qui ont, au contraire, fait la part belle à toute une série de monographies<sup>14</sup>. Mais ce genre de travail relève-t-il vraiment de

9. Et qu'exprime le Président Nkrumah dans son adresse inaugurale : « *Cependant que certains d'entre nous sont occupés à établir l'Unité politique de l'Afrique, il incombe aux Africanistes du monde entier de contribuer à étudier les bases spirituelles et culturelles de l'Unité du continent.* »

10. La Société française des Africanistes date de 1931, la même année que l'Exposition Coloniale...

11. Dans le discours d'ouverture du Président Nkrumah, l'expression : « *concept d'africanisme* », figurait textuellement, et il était souhaité que le Congrès travaille à élaborer ce concept. On ne saurait dire que ce résultat ait été effectivement atteint.

12. Dans son allocution inaugurale, le Président du Congrès, le Docteur Diké notait entre autres remarques sur les travaux de l'africanisme des colonialistes : « *Dans un autre domaine il a pu arriver que beaucoup d'importance ait été donnée à une tribu particulière, alors que les tribus voisines étaient négligées.* »

13. Qui se sont absorbés, par exemple, dans des communications partielles sur l'esclavage chez les touareg ou l'organisation des tribus swana, au Bechuanaland...

14. Parmi lesquelles il convient cependant de mettre à part, parce que relevant d'un esprit plus moderne et plus constructif, l'étude de Mme Starynkova sur l'évolution de la population de Conakry depuis l'indépendance jusque vers le milieu de 1960.

l'africanisme ? Une foule de recherches, dans les diverses disciplines, y compris celles qui relèvent des Sciences de la nature, en particulier zoologie, botanique, pédologie, se poursuivent et ont à se développer en Afrique, qui ne me paraissent pourtant pas, à elles seules, appeler la référence au concept d'Africanisme. Même si, comme il a été souligné dans deux ou trois communications, en elles-mêmes fort intéressantes<sup>15</sup>, il reste encore beaucoup à faire, et parfois tout, pour que soient sérieusement connus la végétation ou les sols africains, pour que soit élaborée une technologie correspondant à la réalité des conditions africaines. Là encore, ces travaux et recherches se déroulent en Afrique, doivent être adaptées à l'Afrique, sans que, pour autant et du moins à ce qu'il me semble, ils puissent justifier le recours à la notion d'africanisme.

A la vérité, il ne serait pas loin d'en aller de même de l'histoire, si justement la nature même de l'histoire de l'Afrique, y compris, bien entendu la partie de cette histoire en train de se faire, n'impliquait, non seulement une vue d'ensemble du déroulement historique, mais aussi des prises de position, un effort d'interprétation des faits en quoi on peut voir et la raison d'être et l'essence du concept d'africanisme.

Peut-être est-ce à cela que pensait le président du Congrès, le docteur Diké, en disant que les « *études africaines... concernent essentiellement les sciences sociales et les humanités* ». Mais cette définition, à première vue très raisonnable, enveloppe le danger d'en venir à une notion des « *études africaines* »<sup>16</sup> qui nous placerait en face d'une sociologie ou d'une philosophie que leur essence africaine mettrait à part, préserverait en quelque sorte des lois générales du développement. Ce n'est pas là une crainte imaginaire en ces jours où l'on assiste à tel colloque<sup>17</sup> sur les voies africaines du socialisme, qui se donnait clairement pour objectif d'affirmer une nature africaine *sui generis* d'une forme particulière de socialisme — à la vérité, un socialisme tellement particulier, tellement opposé au socialisme scientifique et réel, qu'il ne soulève pas d'objection de la part des capitalistes ! On pourrait dire aussi que, s'il y a une histoire africaine (qui malheureusement n'est encore que partiellement connue), elle aussi dans son déroulement relève de lois générales de l'histoire, et qu'il y aurait danger à vouloir aujourd'hui l'idylliser, fût-ce par une réaction compréhensible contre la théorie colonialiste et mensongère selon laquelle l'Afrique avant les Européens et sans eux n'aurait pas eu d'histoire<sup>18</sup>. Sur ce point, on peut souscrire sans réserve à ce que disait encore le dr. Diké : « *Il est inutile d'inventer un passé romantique qui n'a rien à voir avec la réalité ; nous devons accepter notre passé tel qu'il est, c'est-à-dire, comme pour le reste du monde, avec de bons et de mauvais côtés. Nous devons accepter la gloire de l'art du Bénin en même temps que les sacrifices humains, tout comme les Espagnols acceptent les horreurs et la bigoterie de l'Inquisition en même temps que les chefs-d'œuvre du Greco et de Cervantès* ».

Ce qui n'en reste pas moins vrai, c'est que le passé africain, un passé qui était encore en pleine vie il y a seulement une dizaine d'années, se prolonge aujourd'hui encore sur toute une partie du continent ; c'est ce passé qui conditionne et explique la notion d'africanisme, en même temps qu'il lui confère son contenu.

15. Celles du Dr Baffour, vice-recteur de l'Université de Kumasi (Ghana), celle de V. P. Sori sur les priorités dans la recherche botanique, quelques autres.

16. L'allocution d'ouverture du Dr Diké paraît avoir constamment évité l'emploi du terme d'africanisme.

17. Dakar, décembre 1962.

18. Il est regrettable de retrouver, jusqu'à un certain point, cette théorie dans le livre récent d'Endre SIK : *Histoire de l'Afrique noire*, t. I (Budapest, 1961).

Le fait que le déroulement de cette histoire ait été perturbé avec la brutalité que l'on sait par la traite et la colonisation est cause de ce qu'au moment de la Renaissance actuelle, les intellectuels africains aient devant eux comme un ensemble l'histoire et le drame de l'Afrique entière, et non des tragédies locales. Ce fait de l'irruption des facteurs extérieurs et perturbateurs, avec le cortège de justifications idéologiques fabriquées par les conquérants, impose aussi à l'intellectuel africain de revendiquer son histoire, son passé, sa culture qu'on a prétendu nier ou supprimer. En dernier lieu, les conditions dans lesquelles certains éléments de la technique et de la science moderne ont été introduits en Afrique, ou plutôt plaqués sur certains points du Continent selon les besoins des exploiters européens, place l'intellectuel africain d'aujourd'hui devant une troisième exigence, celle de reprendre en mains l'acquis de la Science moderne, qui ne saurait être une propriété privée de tel pays ou de tel continent, mais non plus cette fois comme une pacotille importée par les Maîtres, mais en les faisant siens, en les maîtrisant, et en y apportant sa propre contribution.

C'est de l'ensemble de ces exigences qui se situent au niveau des luttes contemporaines de l'Afrique, qui ne s'imposent d'ailleurs pleinement qu'à ceux qui, dans leur activité intellectuelle, y participent, qu'est faite cette notion d'Africanisme qui concerne, à mon sens bien autre chose que des recherches de détail. Aussi bien les remarques critiques que devait formuler, au lendemain de la clôture du Congrès, le dr. C. C. O'Brien, vice-recteur de l'Université du Ghana, ne font-elles que souligner ce que cette idée comporte fondamentalement d'actualité et d'engagement politique. Parlant à la séance d'ouverture de la Conférence sur le projet d'Encyclopédie africaine qui fit suite au Congrès, le dr. O'Brien soulignait en effet que c'était dans le domaine de l'interprétation (et non dans celui des techniques, par exemple)<sup>19</sup> que l'historien africain avait à apporter sa contribution propre et nécessairement originale. Il soulignait également que les conseils tendant à faire admettre par les Africains eux-mêmes la nécessité du « point de vue de Sirius » étaient en fait des conseils empoisonnés, visant, sans le dire, à soutenir un point de vue politique conservateur (pour le moins). Mais, ajoute le dr. O'Brien : « *Les passions politiques qui donnent forme à l'Afrique contemporaine ne sont pas seulement un élément du contexte dans lequel vit l'historien africain ; elles doivent aussi être un élément de sa propre nature, s'il veut être capable d'écrire l'histoire de son peuple* ».

On peut ajouter que ce n'est pas seulement à l'historien africain que s'applique cette remarque, mais aussi bien à l'économiste, au sociologue, etc..., et, cela va de soi, à l'écrivain ou à l'artiste. Précisément, les passions politiques qu'apportaient à la tribune du Congrès, ouvertement ou insidieusement, nombre de délégués venus des pays occidentaux n'étaient certes pas les mêmes que celles auxquelles faisait allusion le vice-recteur de l'Université du Ghana. Mais il faut bien dire aussi que par

19. Mais, même sur la question des techniques de l'histoire, il y a à dire. L'histoire d'Afrique exige en effet, comme on est amené, en grande partie sous l'influence des travaux de certains historiens africains, à l'admettre aujourd'hui, l'utilisation de sources orales et traditionnelles de grande importance, alors que l'histoire des pays européens peut aisément s'en passer (peut-être à tort d'ailleurs). Il a été beaucoup question de ces sources orales, au cours des débats de la Commission d'histoire, mais il faut regretter que — du moins à ma connaissance — n'aient pas été cités comme il convenait les travaux déjà accomplis dans ce domaine par l'historien et écrivain guinéen Djibril Tamsir Niane. Niane, qui est malheureusement un de ces intellectuels africains empêchés pour des raisons indépendantes de leur volonté de participer à ce Congrès. Il a publié, en 1960, une traduction française de l'épopée de Soundiata (Présence africaine édit.), et une étude sur les origines de l'Empire du Mali, d'après les sources orales, dans la revue *Recherches africaines* (1960-1961).

ces temps d'offensive néo-colonialiste, ces mêmes délégués occidentaux ont su se ménager des alliances parmi une certaine couche d'intellectuels africains dont la passion politique est plutôt dominée par ce qu'on pourrait appeler le complexe de Prusias : le souci de ne pas se brouiller complètement avec les puissances occidentales. C'est pourquoi le Congrès a été, au fond, assez instructif quant au niveau actuel de l'offensive néo-colonialiste sur le plan idéologique. Et si les leçons en sont tirées comme il faut<sup>20</sup>, on peut penser qu'il aura été utile, à cet égard, pour les intellectuels africains qui sont, eux, engagés dans la lutte contre le néo-colonialisme.

De cette offensive, il convient de donner ici au moins deux exemples typiques.

Le premier concerne la séance d'ouverture elle-même, où ce ne fut pas sans un certain malaise que le public africain dut écouter l'allocution de M. Alioune Diop. L'insistance curieusement mise sur la « dette » de l'Afrique à l'égard de l'Europe peut sans doute réjouir le cœur de ceux qui, sous des formes nouvelles, prétendent continuer à recueillir les intérêts de cette soi-disant dette, ou satisfaire quelques esprits fourvoyés dans la nébulosité mystique, mais un pareil thème remettait au fond en cause les buts et le sens d'un Congrès des Africanistes sur le sol africain. C'était comme si le néo-colonialisme avait trouvé le moyen de se faire adresser des remerciements publics à lui-même, par le truchement d'un écrivain africain. Et un observateur non-africain de bonne foi attend d'un tel Congrès qu'il soit l'apport de l'Afrique à la culture mondiale, et non une occasion de ressasser les mystifications coloniales. Il est vrai qu'après avoir parlé négligemment de la domination coloniale comme d'un « jeu d'intérêts », M. Alioune Diop a conclu, en transcendant magistralement ce qu'il nomme les faux problèmes pour en venir aux vrais, c'est-à-dire... la présence divine dans l'homme ; ici, la plume me tombe nécessairement des mains, vu mon incompetence totale dans ce domaine élevé.

On devait assister à un autre exemple frappant de l'offensive néo-colonialiste lors de la discussion du rapport du Professeur Potiekhine qui portait sur des questions d'une actualité brûlante et décisive pour l'avenir immédiat de l'Afrique : Les problèmes de l'indépendance économique des pays africains. Il n'est sans doute pas nécessaire ici d'examiner en détail ce texte dont les thèmes essentiels étaient : la nécessité de l'industrialisation pour parvenir à l'indépendance économique, industrialisation qui doit inclure la création de l'industrie lourde de base, de la production des moyens de production ; — la nécessité de diversifier et de moderniser l'agriculture ; — la nécessité pour les Etats africains indépendants de mettre fin à la fuite d'une portion considérable de leur revenu national vers les pays occidentaux par des mesures de contrôle appropriés ; — l'importance du secteur d'Etat pour les Etats africains qui veulent parvenir à l'indépendance économique. Chemin faisant, les menaces actuelles contre les perspectives d'indépendance économique étaient examinées, en particulier la plus redoutable aujourd'hui, celle de l'association au Marché Commun Européen<sup>21</sup>.

Or, que s'est-il passé au Congrès ? A la vérité, alors qu'il s'agissait là de problèmes auxquels pas un intellectuel africain vivant la vie réelle de l'Afrique contemporaine n'a pu se dispenser de réfléchir déjà (quelles que soient les positions qu'il ait pour l'instant adoptées, bonnes ou mauvaises), la participation africaine au débat apparut assez limitée et décevante. On pourrait en proposer diverses explications ; mais le

20. Au Ghana, deux articles, l'un non signé publié dans l'Evening News du 14 décembre, l'autre de H. Basner dans le Ghanaian Times du 21 décembre, montrent que l'on est effectivement en train de tirer ces leçons.

21. Le quotidien Ghanaian Times d'Accra a publié intégralement le texte du rapport du Professeur Potiekhine, ce qui est au moins un signe de l'intérêt suscité dans les cercles ghanéens.

fait qui demeure, c'est qu'au lieu d'une discussion des problèmes économiques à la lumière des conditions et des besoins de l'Afrique, le Congrès a eu droit à un exposé en bonne et due forme du point de vue du néo-colonialisme français, exposé dont s'est chargé, au long d'une longue demi-heure, M. Leduc, de la Faculté de Droit de Paris. Grâce à lui, on a donc appris que si quelques Etats africains s'étaient associés au Marché Commun, c'était uniquement parce que l'envie les en avait brusquement pris, qu'il ne fallait pas croire que l'« aide » capitaliste soit nécessairement intéressée (si l'on suivait M. Leduc là-dessus, c'est toute la définition de ce qu'on appelle capitalisme, définition que bien des capitalistes eux-mêmes sont obligés aujourd'hui d'admettre, qu'il faudrait changer), que, ma foi, l'industrialisation en soi n'était pas une mauvaise chose, mais enfin qu'il n'en fallait pas trop, du moins en Afrique indépendante, laquelle ferait mieux de s'en tenir à une « *certaine industrialisation* », qu'il fallait bien laisser aux investisseurs capitalistes étrangers la possibilité de rapatrier leurs bénéfices (cette fois, le capitalisme, on le voit, est redevenu lui-même, et pas du tout désintéressé...). Peut-être est-ce par un raffinement de politesse que même les délégués africains ont poliment écouté cette diatribe, et même accordé à son auteur sa part d'applaudissements (les autres délégués et observateurs évidemment ne pouvaient être que ravis) : je ne sais et je n'en suis pas juge. Mais le fait est que cette attaque en forme resta la pièce maîtresse d'une discussion dont on aurait attendu plus et mieux.

Il convient au moins d'en retenir qu'il faut croire que le rapport du Professeur Potiekhine avait frappé juste, et atteint aux points sensibles les tenants du capitalisme, nombreux dans la salle comme je l'ai déjà dit. Il va de soi cependant qu'un texte de ce genre est destiné à avoir une répercussion bien au delà des murs ouatés des salles du Congrès.

L'offensive néo-colonialiste, dont je viens de donner deux exemples, a connu quelques prolongements, quoique d'une manière plus atténuée, lors de la Conférence sur le projet d'Encyclopédie africaine qui fit suite au Congrès. On sait que c'est là une idée que celui qu'on peut considérer comme le vétéran et le Père de l'Africanisme authentique, le dr. W.-E.-B. Du Bois avait déjà essayé de réaliser par deux fois au cours du dernier demi-siècle. Cette fois et toujours sous sa direction, le projet, qui est d'une grande ampleur et donne une application concrète à certains des souhaits émis au Congrès, paraît en bonne voie de réalisation. « *Après tout, déclarait le docteur Du Bois à la Conférence, c'est bien ici que l'œuvre devait être accomplie : en Afrique, patronnée par des Africains, pour l'Afrique* ».

En guise de conclusion, peut-être pourrait-on dire que justement, l'esprit de l'africanisme véritable, c'est en Afrique celui de l'encyclopédisme, au sens militant que ce terme eut jadis.

# CHRONIQUE HISTORIQUE

## « LES ORIGINES DE LA PENSÉE GRECQUE »<sup>1</sup>

par Jean-Jacques GOBLOT

L'OUVRAGE que Jean-Pierre Vernant a récemment publié dans la collection « Mythes et religions » a des mérites considérables : d'abord celui de présenter sous une forme accessible au grand public l'état présent de la question si passionnante, si importante de la genèse historique de la pensée grecque, mais aussi celui de faire avancer, sur de nombreux points, la solution du problème.

L'étude commence — elle est ici en bonne partie neuve — par l'examen de la civilisation mycénienne à laquelle le déchiffrement du linéaire B nous a ouvert, voici quelques années, un nouvel et plus large accès. Nourri des textes ainsi découverts, le chapitre sur *La royauté mycénienne* nous paraît particulièrement remarquable : Vernant y montre combien l'organisation sociale des Mycéniens est étroitement apparentée au type de société que leur ont fourni les Crétois et, par l'intermédiaire de ces derniers, les grandes monarchies absolues de l'orient ancien ; il est assez visible, en effet, que les méthodes d'encadrement et les techniques administratives (à commencer par l'écriture) sont empruntées à ce type. Cependant, en s'appuyant notamment sur les travaux de Palmer, Vernant souligne aussi les traits particuliers qui définissent, à l'intérieur de cette parenté, l'originalité de la civilisation mycénienne : d'abord le rôle privilégié d'une aristocratie militaire, dont l'existence paraît liée à une spécialisation particulièrement précoce de la fonction guerrière — caractère que d'ailleurs on retrouve chez de nombreux autres peuples indo-européens, notamment chez les Hittites ; deuxièmement, un degré d'autonomie des communautés villageoises sensiblement plus grand que dans les civilisations fluviales du Proche-orient, où les nécessités techniques de l'irrigation pesaient de tout leur poids et entraînaient une centralisation économique et administrative extrêmement poussée.

Chemin faisant, on trouvera dans ce chapitre une brève, mais excellente mise au point à propos des controverses où s'opposent les interprétations « bureaucratiques » et les interprétations « féodales » des sociétés de l'âge du bronze ; termes « inadéquats » et « anachroniques », montre Vernant, qui écrit ceci : « *Le problème n'est pas d'opposer le concept de royauté bureaucratique à celui de monarchie féodale, mais de marquer, derrière les éléments communs à l'ensemble des sociétés d'économie palatiale, les traits qui définissent plus précisément le cas mycénien et qui peut-être expliquent pourquoi ce type de souveraineté n'a pas survécu en Grèce à la chute des dynasties achéennes* » (pages 17-18).

Ainsi se trouve définie la place de cette première étude dans l'effort d'explication que nous propose tout l'ouvrage. Un lien nécessaire nous conduit alors à ce qui est aux yeux de Vernant le fait essentiel : l'effondrement — définitif en Grèce — du « système palatial », « l'éclatement de la souveraineté » consécutif à l'invasion dorienne. Rupture profonde, en effet, et qui prend des allures de catastrophe, puisque

---

1. Jean-Pierre VERNANT : *Les origines de la pensée grecque* (Presses Universitaires de France, 1962).

l'écriture elle-même disparaît pour un temps en Grèce. Mais l'important, ici, est de comprendre que la brutalité de cette *régression* est paradoxalement une condition des progrès ultérieurs : une fois sortis de leur sombre « moyen âge », les Grecs se retrouveront transformés ; ils ne pourront plus s'engager à nouveau dans la voie de l'imitation du « modèle » oriental, et par là se trouvera dégagé le chemin d'une « double et solidaire innovation : l'institution de la Cité, la naissance d'une pensée rationnelle ».

L'auteur nous fait suivre alors pas à pas les étapes complexes de ce développement original. L'écroulement de la royauté traditionnelle et de l'ensemble des structures correspondantes suscite une *crise* au sein de laquelle affleurent bientôt les germes du nouveau ; au lieu d'être dominée dans tous ses aspects par un personnage unique, la vie sociale fait apparaître « une multiplicité de fonctions qui, s'opposant les unes aux autres, nécessitent une répartition, une délimitation réciproque » (p. 34). Ainsi se constitue le champ d'une réalité proprement politique, qui suscite elle-même une problématique nouvelle : elle alimentera bientôt un lent travail d'élaboration juridique, de réflexion religieuse et morale, et plus tard de spéculation philosophique.

C'est alors — vers le début du VII<sup>e</sup> siècle — que l'avènement de la Cité va tout cristalliser : avec les institutions de la Cité, la maîtrise de la parole — du *logos* — devient un instrument essentiel de l'autorité politique ; et surtout l'emploi de l'écriture, sur des bases et dans des conditions toutes nouvelles, prend une extension considérable et entraîne un mouvement général de divulgation, de démocratisation du savoir. Sur le plan intellectuel, les conséquences sont décisives, car « cet élargissement, explique Vernant, comporte une profonde transformation » : livrés par l'écriture *es to méson*, le savoir et la sagesse deviennent en droit un bien commun à tous les citoyens, et acquièrent ainsi un caractère d'universalité et d'objectivité, que leur avaient jusqu'alors dénié le secret et le privilège. Ce processus de divulgation, il est vrai, rencontre bien des obstacles et connaît de multiples étapes : on admire ici la finesse de l'analyse où Vernant, par exemple, montre comment le progrès rationnel chemine jusqu'au sein des courants de pensée religieux qui se développent en liaison avec les cultes des mystères. D'où la persistance durable, dans la philosophie grecque, d'une sagesse de type initiatique.

A vrai dire il n'est pas facile, dans un résumé, de donner une idée suffisante de la richesse, de la densité, de la précision de ces analyses : une des qualités les plus remarquables de tout l'ouvrage nous paraît être justement le caractère profondément dialectique de l'effort d'explication. Par exemple, lorsqu'il en vient à examiner la crise économique, sociale et religieuse que traverse le monde grec entre la fin du VII<sup>e</sup> siècle et le début du V<sup>e</sup> siècle et qui aboutira à un degré plus complet d'épanouissement du système de la *pólis*, Vernant écrit ceci :

« On pourrait dire, *en schématisant beaucoup*, que le point de départ de la crise est d'ordre économique, qu'elle revêt à l'origine la *forme* d'une effervescence religieuse en même temps que sociale, mais que, *dans les conditions propres* à la cité, elle conduit en définitive à la naissance d'une réflexion morale et politique, de caractère laïque, qui envisage de façon purement positive les problèmes de l'ordre et du désordre dans le monde humain » (page 63 ; c'est nous qui soulignons).

Ainsi sont définies les causes du processus, et distinguées ses étapes successives. Mais le détail des analyses qui suivent nous permet de saisir clairement le sens et la nécessité des précisions, des précautions que cet argument faisait apparaître : l'action d'un « facteur d'évolution », si déterminante qu'elle soit, n'est jamais indépendante du domaine sur lequel elle s'exerce. Il ne peut être question, par conséquent, de désigner métaphysiquement dans les transformations économiques (développement de la propriété privée, apparition de la monnaie) la *cause dernière* de l'ensemble du

processus. En réalité la base économique et les superstructures politiques et idéologiques qui lui correspondent forment, comme disait Gramsci, un « bloc historique » au sein duquel les causes et les effets ne constituent pas deux termes extérieurs l'un à l'autre, puisque la cause elle-même trouve la condition de son efficacité dans le domaine où ses effets se déploient. C'est ce que Vernant tend à montrer lorsqu'il situe, par exemple, le fait *économique* de l'apparition de la monnaie (de la monnaie proprement dite, c'est-à-dire de la monnaie socialement validée, émise et garantie par l'Etat) dans le cadre de l'effort *politique* de codification de la vie sociale et d'édification des institutions de la Cité.

Les deux derniers chapitres sont consacrés à l'examen des mutations proprement idéologiques que l'ensemble du processus précédemment étudié détermine. L'auteur résume ici les résultats des recherches de Cornford, qui avait mis en évidence des liens étroits entre les vieux « mythes de souveraineté » babyloniens et les conceptions des « physiologues » ioniens, ainsi que la persistance chez ces derniers des schèmes génétiques hérités des anciennes théogonies. Mais Vernant ne se borne pas à reprendre l'analyse de Cornford : il la corrige sur certains points, et la prolonge dans quelques directions essentielles.

D'abord en ce qu'il souligne, entre les représentations mythiques primitives et les philosophies qui en sont les héritières, une essentielle discontinuité : « Le philosophe ne se contente pas de répéter en termes de *phûsis* ce que le théologien avait exprimé en termes de Puissance divine » (p. 101). Avec l'effondrement de la souveraineté royale, avec la disparition des rituels royaux dont les théogonies primitives constituaient le commentaire, les récits de genèse perdent peu à peu le caractère « dramatique » de leur imagerie et de leur affabulation. Ce n'est point seulement alors la forme d'expression de la pensée qui change, mais son sens même : l'origine et l'ordre du monde deviennent des *problèmes* posés à une réflexion au sein de laquelle la « fonction de connaissance » affirme son autonomie. Quel est le moteur de ce devenir intellectuel ? L'ouvrage entier nous apporte la réponse : ce sont les transformations sociales et politiques du monde grec, c'est l'avènement de la *pólis* et avec elle, le surgissement d'un « univers spirituel » nouveau.

Sur ce dernier point l'étude, au dernier chapitre, de l'œuvre d'Anaximandre est très éclairante : elle établit que les premiers philosophes grecs sont redevables à la pratique sociale non seulement de la forme et de la signification rationnelles que revêt leur pensée, mais aussi de son contenu : leur conception de l'univers — du *cosmos* — s'intègre désormais à un cadre spatial ; elle s'ordonne selon le modèle du système de relations réciproques et réversibles que leur propose « l'espace social » homogène progressivement réalisé dans la communauté civique grâce à l'égalité juridique et politique (*isonomia*). Ici s'esquisse une explication très intéressante, et à notre connaissance assez neuve, du rôle privilégié de la géométrie dans la science et dans la pensée des Grecs : on s'est parfois contenté d'expliquer ce rôle en mettant en lumière les causes de l'échec rencontré par la science grecque dans l'explication des formes concrètes du mouvement, autrement dit dans le domaine de la physique. C'est là, sans nul doute, un élément très important mais encore tout négatif de l'explication : il faut montrer aussi, il faut expliquer *d'abord* comment la technique et plus encore la pratique sociale ont créé les conditions nécessaires à la genèse de la notion générale de l'espace abstrait, cadre à l'intérieur duquel ont pu être pensées les relations géométriques. L'apport de Vernant à la solution de ce problème est assurément un des aspects les plus remarquables de son ouvrage.

Pour terminer cette présentation, nous voudrions revenir sur une étape antérieure de l'étude ainsi résumée pour soumettre à son propos non point une objection, mais

une question. Lorsqu'il examine la « crise de la Cité » évoquée plus haut, Vernant fait état, à plusieurs reprises, des « aspirations égalitaires et communautaires » du *démos* : elles se manifestent d'abord sous une forme mystique dans le « réveil » religieux marqué notamment par le développement du culte dionysiaque ; elles s'insèrent bientôt dans un contexte social et donnent toute sa force à la revendication de *l'isonomia* que fera triompher l'avènement de la Cité démocratique. Mais comment s'explique la puissance de ces aspirations, de cette « conscience communautaire » toujours plus « exigeante », dont on souligne qu'elle est un trait spécifique de la mentalité grecque dans cette période ? Elle s'enracine, indique l'auteur d'une façon qui reste allusive, dans une « tradition égalitaire très ancienne ». Mais si les conditions économiques et sociales qui ont déterminé le « réveil » de cette tradition apparaissent assez clairement, on voit moins bien comment s'explique le degré exceptionnel de sa persistance. Dans ses *Etudes sur la société grecque antique*, George Thomson soulignait que les Grecs, grâce à la relative rapidité de leur développement social, avaient conservé jusque dans la période classique une mémoire singulièrement vive des étapes primitives de leur histoire, alors que chez d'autres peuples une trop lente évolution avait aboli ces lointains souvenirs. Et de fait, ne voit-on pas que chez les Grecs, l'aspiration à la Justice trouve son aliment dans la conscience d'un état primitif, antérieur à « l'âge de fer » ? Nous voici ramenés à la préhistoire — et peut-être (nous posons la question) à cette société mycénienne dont Vernant nous proposait, au début de son ouvrage, un si intéressant tableau...

# LES TRAVAUX ET LES JOURS

● **UN ÉVÈNEMENT : POUR LA PREMIÈRE FOIS**, les Français vont pouvoir lire dans son intégralité le chef-d'œuvre de Gorki, la *Vie de Klim Samguine*. Le sixième et dernier volume de l'immense roman, beau et impressionnant comme les grands fleuves de la Russie, vient de paraître aux *Éditeurs français réunis*. Jusqu'ici, nous ne connaissions de cette œuvre que les deux premiers volumes qu'avait traduits dans les années 30 M. Dumesnil de Gramont. C'est M. Derrida qui s'est chargé de traduire les quatre derniers volumes, pour la collection des *Œuvres complètes* de Maxime Gorki, que dirige Jean Pérus.

Il est impossible que la révélation, dans sa totalité, d'une œuvre aussi complexe et aussi exceptionnellement riche que *Klim Samguine* reste sans influence sur la vie littéraire française.

Ce roman, ou plutôt cette somme romanesque, doit faire plus que satisfaire la curiosité de ceux qui, chez nous, s'intéressent à la littérature russe. Ou aussi à l'histoire de la Russie, puisque *Klim Samguine*, que Gorki avait d'abord pensé intituler : « *Quarante années* », n'est pas seulement le récit de la vie d'un intellectuel bourgeois mais la grandiose évocation, on a envie de dire la résurrection, de la société russe et de son évolution de 1880 à 1917, c'est-à-dire aux années décisives. L'originalité que manifestent la conception et la composition de cette œuvre, la technique romanesque et la spécificité du réalisme de Gorki dans *Klim Samguine* passionneront sans aucun doute ceux qui s'interrogent sur les problèmes de la création littéraire.



● **LA PUBLICATION DE « QUATREVINGT-TREIZE »** au Club des Amis du Livre progressiste a donné à M. Alfred Gernoux, président de la Société académique de Nantes et « hugolien » fervent, l'occasion de révéler un détail de la petite histoire que les lecteurs de *La Pensée* apprendront avec curiosité et émotion. Il concerne en effet très directement notre ancien secrétaire de rédaction René Maublanc.

On connaît dans le roman de Victor Hugo l'épisode des trois petits orphelins *du bois de la Saudraie*. Le marquis de Lantenac les avait pris comme otages quand le château où il s'est réfugié fut attaqué en force et ils allaient être brûlés, quand Lantenac, se ravisant après sa fuite mouvementée, les sauve.

L'épisode du roman repose sur une anecdote authentique, dont Victor Hugo avait eu connaissance (« *Cette guerre*, a dit V. Hugo, *j'en puis parler, car mon père l'a faite* »). Mais savait-on que de l'une des orphelines du bois de la Saudraie descendait en droite ligne notre ami René Maublanc ? Son

arrière-grand-mère, son arrière-grand-tante et son arrière-grand-oncle étaient les trois orphelins du bois de la Saudraie.

M. Alfred Gernoux, dans *Les Lettres Françaises*<sup>1</sup>, rapporte à ce sujet diverses précisions que lui avait données René Maublanc lui-même qui possédait notamment les laissez-passer qui permirent aux trois enfants d'être rapatriés chez leur oncle qui était républicain. Voici le texte d'un de ces laissez-passer :

« N° 512. — Laissez passer la citoyenne Rose Francheteau, domiciliée de Fougères, âgée de neuf ans, taille 3 pieds 10 pouces, cheveux et sourcils châtain clair, yeux bleus, nez ordinaire, bouche moyenne. Prêtez-lui aide et assistance, allant à Nantes. Ce 22 fructidor an II. Arrivée à Nantes le 8 vendémiaire an III. Signé : Peylet. »



● **LE COMITÉ DE LIAISON POUR L'HISTOIRE DE LA RÉSISTANCE EUROPÉENNE**, élu au second congrès sur la Résistance européenne de Milan, en 1961, s'est réuni en février 1962 à Lausanne pour négocier, après des consultations préalables avec le comité tchécoslovaque pour l'histoire de la Résistance, l'organisation du troisième congrès international. Il se tiendra à Prague, du 2 au 4 septembre 1963.

Le Comité préparatoire a décidé que ce troisième congrès sur l'histoire de la Résistance européenne aurait pour thème : « *Le régime de l'occupation de l'Europe par les nazis. Formes, méthodes, développement.* »

Trois sections sont prévues :

- 1° Une section économique.
- 2° Une section politique.
- 3° Une section d'étude de la terreur nazie.

Le congrès sera de caractère strictement scientifique et ses travaux seront publiés. Le comité d'organisation invite les historiens et tous les spécialistes qui s'occupent des problèmes de la seconde guerre mondiale et de la Résistance des nations européennes à participer à ce congrès.

Adresse du secrétariat permanent : Praha-Hrad, Institut d'histoire de l'Académie tchécoslovaque des sciences.



● **L'IMPRIMERIE NATIONALE SOUS LA COMMUNE.** — On n'en a pas fini avec la Commune de Paris. Est-ce l'approche du centenaire ? Mais les études érudites qui la concernent tendent à se multiplier. Voici de Gérard Namer une évocation de ce que devint alors l'Imprimerie nationale<sup>2</sup>. Incontestablement elle change de caractère ; elle devient un « moyen de diffusion de masse » par l'affiche, l'affiche était en effet avec la presse le seul moyen d'in-

1. Numéro du 10 janvier 1963.

2. Revue d'Histoire économique et sociale (1962, N° 3).

former rapidement l'opinion. De plus, il y a eu à l'intérieur de l'Imprimerie nationale des initiatives intéressantes d'organisation de comités d'ateliers, et d'organisation du travail par les ouvriers eux-mêmes. « Il s'agissait dans un corps d'ouvriers spécialisés, très liés à leur entreprise du fait de la vieille concurrence de l'Imprimerie nationale avec les entreprises privées, de faire naître rapidement de nouveaux cadres en remplacement de ceux qui avaient abandonné Paris, ou bien se livraient au sabotage : ces cadres, on les intéresse en leur donnant des responsabilités. » Mais dans ce domaine encore que de timidités, que de lenteurs ! On marchande l'argent, le papier, le personnel alors qu'il importait de maintenir en état de mobilisation continue la population parisienne.



● **L'ECRIVAIN HAITIEN JACQUES STEPHEN ALEXIS** aura 41 ans le 22 avril : Depuis avril 1961, il est en prison et torturé. L'auteur des romans « Compère Général Soleil » et « Les arbres musiciens » ainsi que du recueil de nouvelles « L'espace d'un cillement » a laissé beaucoup d'amis à Paris. Le président de Haïti, M. Duvalier, devrait entendre leur voix lors de son passage en France. Nous réclamons la liberté pour Jacques Stephen Alexis.



● **« LES LIVRES SCOLAIRES SE METTENT A L'HEURE EUROPÉENNE »**. — C'est sous ce titre que le « Bulletin de presse » (en langue française) de la République fédérale allemande rendait compte le 23 janvier dernier des résultats de l'activité déployée par l'Institut international du livre scolaire de Brunswick : cinq nouveaux manuels d'histoire français ont été soumis avant la fin de 1962 à la censure de cet Institut allemand. Ils ont reçu l'imprimatur.

« Sur un point toutefois, les historiens allemands ont demandé à leurs collègues français d'apporter certaines modifications, réservées respectivement à la République de Weimar et au national-socialisme. Ils estiment souhaitable que le régime national-socialiste ne soit pas traité plus en détail que la République de Weimar (*sic*). La disproportion (!) qui existe actuellement entre ces deux chapitres ne permet pas, estiment-ils, de mettre en valeur les aspects positifs de la démocratie allemande après la première guerre mondiale. »

Il est bien certain que le national-socialisme n'ayant pas eu plus d'influence que le régime de Weimar sur le sort de la France, il convient d'en finir avec toute insistance particulière sur l'hitlérisme. Comme la République de Weimar, il n'a été, de toute évidence, qu'un épisode sans signification particulière pour nous.



● **AU COLLÈGE DE FRANCE**, un hommage public a été rendu à la mémoire du grand helléniste Louis Gernet, mort le 16 février 1962. Sous la présidence de M. Bataillon, administrateur du Collège de France, neuf de ses collègues, de

ses amis, de ses disciples prirent la parole, et l'éventail même des disciplines représentées soulignait bien l'ampleur et la valeur de l'activité scientifique de Louis Gernet : philologie grecque, histoire sociale et culturelle de la Grèce, sociologie générale.

Louis Gernet n'était pas seulement un éminent spécialiste des études grecques envisagées dans leur sens le plus ouvert ; il était un grand démocrate, un « vieux républicain ». Son collègue et ami Lévy-Brühl, professeur honoraire à la Faculté de Droit, rappela avec émotion et humour leurs débuts communs dans les petits groupes d'étudiants socialistes du début du siècle, sous la houlette de Lucien Herr. M. Davidovitch, qui fut son collaborateur direct à *L'Année sociologique* pendant la dernière période de sa vie, rappela de son côté que jamais une initiative pour la paix en Algérie ou pour la défense de la République ne le laissait indifférent.

Il était un ami de *La Pensée*, qui était présente le 16 février à la cérémonie du Collège de France. Nos lecteurs se rappellent qu'il y a quelques années, il présida un colloque de sociologues et d'historiens sur l'ouvrage d'Engels : *Les origines de la famille et de l'Etat*. Nous saisissons cette occasion de lui rendre une fois encore hommage.



● **UN HOMMAGE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES AU PROFESSEUR JACQUES HADAMARD.** — Une erreur de mise en page nous a empêché de parler dans notre dernier numéro, de l'hommage solennel que l'Académie des Sciences a rendu à la fin de Décembre au professeur Jacques Hadamard, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son élection à l'Institut.

Jacques Hadamard que *la Pensée* s'honore de compter parmi les membres de son comité de patronage, est né, il y a près d'un siècle, en 1865. Esprit particulièrement précoce, il publia ses premiers travaux en 1884 à 18 ans et l'on peut dire que, depuis, il n'a cessé d'apporter une contribution extrêmement importante et souvent essentielle aux diverses branches des mathématiques, en arithmétique et en analyse notamment. De nombreuses générations de chercheurs, à l'étranger comme en France, ont été inspirées par son œuvre et encouragées par son aide amicale.

Mais Jacques Hadamard, les lecteurs de *la Pensée* le savent bien, n'est pas seulement un grand mathématicien, un savant illustre de renommée mondiale. Il est aussi un grand citoyen, un grand honnête homme qui n'a jamais cessé, depuis l'Affaire Dreyfus, de lutter avec courage contre les injustices et les persécutions, ni d'œuvrer inlassablement pour le progrès social et pour une démocratie véritable.

Les membres du Comité directeur et du comité de rédaction de *la Pensée* se joignent, à cette occasion, aux innombrables amis de Jacques Hadamard pour l'assurer de leur respectueuse et affectueuse admiration.

# LES LIVRES

## LITTÉRATURE

Francis JOURDAIN : **De mon temps. Propos tenus à un moins de vingt ans par un moins de cent ans.** Préface de George Besson. Ed. François Maspero, Paris, 1963.

Ce livre à peine ouvert, impossible de ne pas s'écrier : mais a-t-on jamais vu livre aussi peu posthume que celui-là ? C'en est étrange et un peu étourdissant. Dès la première page, on entend Francis Jourdain, on le voit qui vous dit, l'œil malicieux et la voix fluette : *Hé oui, me revoilà, Ma dernière drôlerie, mes amis...*

Jamais Francis n'a été aussi impayablement lui-même qu'ici. Le ton. Le style. L'humeur. L'humour. L'humilité... L'homme qui ne se croit pas. Celui qui ne respecte rien, mais rien de tout ce qui est conventionnel et honore tout ce qui est authentique. Francis ou l'horreur des « grands mots » et des « beaux sentiments ». Francis ou l'émotion qui se cache. La grandeur dans la modestie. Et le courage de tous les jours. Et la fidélité totale. Francis, profond et plaisant. Notre Francis ! Cette *dernière drôlerie* de lui, pour moi c'est son chef-d'œuvre.

Donc ce « moins de cent ans » — en effet, écrivant le livre, il n'en avait guère plus de 80 — s'adresse à « un moins de vingt ans ». Le XIX<sup>e</sup> siècle parle au XX<sup>e</sup>. Naturellement, ce n'est pas pour dire bêtement : *Ah ! Ah ! De mon temps...* (il n'y a pas l'ombre d'un soupir de nostalgie dans le bouquin ni la moindre amertume à

l'égard des temps nouveaux. Tout au contraire). Et ce n'est pas seulement même pour conter — délicieusement — cent histoires ou évoquer mille choses devenues pittoresques, et pour ainsi dire exotiques, parce qu'elles semblent antédiluviennes (par suite sans doute de cette invention récente qui s'appelle accélération de l'histoire). Non, pas seulement pour satisfaire la curiosité d'un garçon d'aujourd'hui qui a peut-être envie, repu d'histoires de Martiens et de voyages interplanétaires, de lire maintenant une sorte de *science-fiction* à rebours.

Imaginez que si Francis Jourdain a senti le besoin, en racontant son passé et en contant le passé, de se tourner vers un jeune d'aujourd'hui, c'est parce que, cette fois, lui, Francis Jourdain, qui a toujours rigolé des professeurs de morale et les a toujours tenus pour des fumistes, il a voulu donner à ce garçon qui est là, si jeune devant lui qui est si vieux, à ce garçon qui va en voir des choses dans sa vie, qui en verra beaucoup plus encore que n'en a vu le « moins de cent ans », il a voulu donc donner à cette jeunesse une leçon morale !

Pour les vieillards qui sont vraiment des vieux, un jeune, c'est quelque chose d'étrange et même parfois une sorte de monstre ou presque. Pour Francis Jourdain, c'est un être qui est forcément merveilleux comme la vie. Alors le vieil homme, avant de s'éloigner, s'est demandé s'il ne pourrait pas, quand même, être utile à la génération du printemps nouveau. Au

long du livre, Francis Jourdain va donc dire à son adolescent à peu près ceci : mon vieux, j'ai vécu un temps exaltant, où tout s'est mis à galoper. Nous étions souvent ridicules, autrefois ? C'est vrai, tu verras. Mais on est allé de l'avant. Oui, c'était beau de mon temps. Mais aujourd'hui, c'est mieux ; demain ce sera mieux encore. Aime la vie, mon ami. Aie confiance dans le progrès...

Ainsi le livre se termine-t-il par ces phrases, qui sont tout-à-fait dans la manière de Francis Jourdain, dont on a envie de dire qu'elle est sublime, parce qu'elle refuse le sublime.

« Maintenant, il faut absolument que je m'en aille. Si je ne pars pas tout de suite, je me connais, je vais encore trouver le moyen de digresser... Ah ! encore un mot, le dernier, le vrai dernier. Quand, venu le prochain siècle, tu reviendras sur ton passé, ne dis pas : C'était le bon temps ! Il ne faut jamais dire : *C'était* le bon temps. Il faut toujours dire : *Ce sera* le bon temps. »

★

Il n'existe pas un livre plus sérieux que ce livre plaisant. Francis Jourdain a une façon inimitable d'être sérieux. Si l'on voulait théoriser (pardon, Francis...) et essayer de définir la notion de sérieux chez notre auteur, cela donnerait à peu près ceci : Qui est toujours sérieux, qui affecte toujours de l'être, n'est pas sérieux. Pourquoi négliger les petits riens de l'existence, (petits riens, en apparence), les babioles de l'histoire comme les modes, les habitudes d'une époque, les anecdotes sur les hommes. On ne vit pas seulement dans les hautes pensées, dans la philosophie, la politique, dans l'Art avec un A majuscule. Et

pourquoi, diable, mépriserait-on de considérer aussi les choses sous leurs aspects amusants ? Le bonhomme qui ne se déride jamais, le toujours grave observateur ne voit la vie que sous un seul angle, d'une manière tristement partielle. Il se croit sérieux. Ce serait plutôt lui le farceur.

Il ne suffit d'ailleurs pas de bien voir. Il faut savoir dire. Et la meilleure manière de parler de ce qui est sérieux c'est de le faire avec légèreté, avec la grâce du sourire, sans solennité inutile et sans morosité. Etre moral n'est pas être moralisateur. Un moraliste ennuyeux, cet assommant personnage, à quoi rime-t-il ? Et qu'est-il, au fond, sinon un cabot qui joue un rôle ? De même élever sans cesse la voix et toujours prendre un ton sévère, erreur. Fausseté, qui conduit vite à l'hypocrisie.

Ah ! savoir trouver le mot propre, le ton exact, conforme aux circonstances et à son sujet, savoir rester plaisant et garder les grands mots, les mots qui vibrent, pour ce qui est essentiel dans la vie, voilà la sagesse — et quelle efficacité !

*De mon temps* est l'application la plus jolie que Francis Jourdain ait jamais donnée de sa théorie du vrai sérieux qui est plaisant, qui est perspicace et vrai, par opposition au *sérieux* de convention, au *sérieux* du pisse-froid, du maître solennel, du cuistre.

Nous rions donc gentiment des petits ridicules de « son » temps. Francis Jourdain se délecte et nous ravit quand, par exemple, il évoque l'éducation des filles vers 1890 ou 1900, quand il nous montre la jeune Untel se rendant à la leçon de piano, accompagnée de maman, ou quand il raconte la vie mondaine de l'époque, les « jours » de madame Darboize ou

de son amie Caroline, les réceptions de la vieille veuve Alice Remblaye. Oh ! sa gentillesse dans la satire !

Mais la bourgeoisie de la « Belle Epoque » n'est pas toujours touchante et ridicule dans le livre. Le plus « sérieux » historien n'aurait pas su, comme Francis Jourdain, évoquer *tout à la fois* le faste et l'éclat, souvent dérisoires, de la « Belle Epoque », la bonne vie pour les uns et le fardeau de l'existence pour tant de petites gens à qui les miettes mêmes du festin étaient refusées. La grâce et souvent le sourire de l'indulgence n'empêchent pas — au contraire ils la rendent plus aiguë — la critique constante de tout ce qui était proprement bourgeois dans l'esprit de ce temps. Sans avoir l'air d'« y toucher », Francis Jourdain y est plus justement sévère que s'il jouait les procureurs de la République.

Le plus saisissant résumé des cynismes et des hideurs dont le clan des anti-dreyfusards s'est rendu coupable, vous le trouverez dans ce livre (pages 147-172). Les mots justes pour qualifier les faussaires de la raison d'Etat n'ont pas besoin d'être criés pour émouvoir le lecteur. Point n'est besoin non plus à l'auteur de longues dissertations pour faire comprendre comment les hommes de sa génération, les hommes de bonne volonté comme lui, « en réclamant la révision du procès infâme ont été amenés à la révision d'à peu près toutes les notions qui servent de base à la Société, les unes bien fragiles, les autres adhérant solidement au tuf sur lequel cette société est édifiée ».

J'ai beaucoup apprécié aussi la façon qu'a Francis Jourdain de raconter les événements qui ne sont pas tout d'une pièce mais qui, complexes, provoquent des réactions mêlées, con-

traires. C'est-à-dire la plupart des événements aux yeux d'un homme qui, voulant être « sérieux », se refuse à ne voir la vie que « sous un seul angle ».

Le plus bel exemple, dans ce livre, le plus flamboyant exemple de ce réalisme-là, peut-être est-ce l'évocation qu'il fait des funérailles de Victor Hugo, dont il avait conservé un vif souvenir. La description de l'époustouflant spectacle que constituait l'hommage officiel, comme on dit, et celle de la bousculade bon enfant d'une foule populaire impatiente, pétillent de vérité. Le récit unit avec un naturel parfait le grandiose et le familier, l'émotion et l'ironie narquoise.

★

Je voudrais, pour terminer, avertir les lecteurs qui n'ont pas connu familièrement Francis Jourdain que l'auteur de *De mon temps* a modifié (diable, pourquoi donc ?) quelques menus détails de sa biographie. Il s'est amusé à truquer sa carte d'identité ! Ainsi, son père, qui fut l'architecte Frantz Jourdain dans la réalité, est devenu, dans le livre, un médecin. Et la rue où Francis vit le jour n'est pas tout-à-fait celle qu'il indique ici, bien que toutes les deux soient dans le IX<sup>e</sup> arrondissement. De même sa date de naissance est légèrement transformée. Dans le récit, Francis veut nous faire croire qu'il est né dans la nuit même de Noël 1875. Ce n'est pas exact. Il est de novembre 1876.

Mais de cette modification-là, il est aisé de percer le secret. C'est un secret du cœur. C'est un signe d'amitié que Francis a discrètement fait à celui qui naquit, lui, effectivement, pendant une nuit de Noël, l'ami de toute sa

vie, son compagnon d'armes, son frère, comme il disait de lui, George Besson, dont on a fêté justement les 80 ans, à Noël dernier, et qui a fait précéder l'édition de ce livre d'une préface drue, affectueuse et tonique, dans l'esprit même de Francis Jourdain.

Marcel CORNU

Pierre DAIX : **Naissance de la poésie française, tome III.** Collection Messidor. Maquettes d'Alexandre Chem. Club des Amis du Livre progressiste.

Le troisième tome de *Naissance de la poésie française* a pour thème la poésie de la France naissante : la poésie de la fin du XIII<sup>e</sup> et des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, jusqu'à ces temps de guerres et de calamités — *la grande pitié du Royaume* — d'où va, presque soudainement, surgir « le phénomène de la conscience nationale, du patriotisme, pour employer, comme dit Pierre Daix, des mots nouveaux ».

Ce dernier volume de *Naissance de la poésie française* est sans doute le plus attachant, parce qu'il est le plus divers et le plus complexe : Moyen-Age charmant de la *courtoisie*, avec le Roman de la Rose qui nous renvoie encore au XIII<sup>e</sup> siècle. Moyen-Age plaisant, connu, attendu, retrouvé, celui de Renart réincarné pour de nouvelles aventures, celui de Fauvel, le cheval d'ignominie. Et voici le Moyen-Age des *poètes de charme*, des musiciens de la chanson et des opéras comiques, comme l'écrivain picard du Jeu de Robin et de Marion, ou Guillaume de Machaut et — oh ! surprise pour

beaucoup de lecteurs — Froissard, qui fut aussi exquis poète que délicieux chroniqueur. Et maintenant le Moyen-Age pathétique de *la grande pitié*, quand la terrible Histoire entre, toute chaude, dans la poésie, cependant que ces hommes ont appris déjà à dire dans leurs vers les rêves de leur âme et les émois de leur cœur avec des accents qui frappent par leur modernité. Avec eux nous parvenons déjà « à l'aube de notre époque. La poésie française, dit en conclusion Pierre Daix, a étendu son domaine à l'ensemble de ce que pensent, veulent, chantent, désirent et rêvent des hommes, des femmes qui savent désormais appartenir à une même nation. »

Le beau voyage que nous avons fait là, avec un guide adroit et perspicace, qui écarte les broussailles pour nous cueillir une fleur, évite les mornes étendues (ces vieux poètes étaient tellement prolixes ! Des cinquante mille et des cent mille vers ne les effrayaient pas), aplanit les difficultés, suggère le commentaire, éveille la méditation, parlant d'un ton d'homme heureux d'avoir découvert quelque chose de beau, et sûr, en nous l'offrant, de nous rendre bien aises. Comme c'est agréable !

Et jamais monotone. L'univers de la poésie, en ces siècles-là aussi, était rempli de toutes les sortes de secrets. Je ne puis résister, à mon tour, au plaisir de citer quelques vers — quelques vers, grappillés au hasard, pour donner tout de même un semblant d'idée des choses délectables que le livre recèle.

Ainsi, ces huit petits vers d'une chanson d'amour anonyme :

Est-il paradis, amie  
autre paradis qu'aïmer ?

Non vraiment, ma douce amie.  
 Est-il paradis, amie ?  
 Gil qui dort ès bras s'amie<sup>1</sup>  
 a bien paradis trouvé.  
 Est-il paradis, amie,  
 autre paradis qu'aimer ?

Ainsi, ce lamento d'un amant loin  
 de son aimée. Il est de Guillaume de  
 Machaut :

Mon cœur, ma sœur, ma douce amour  
 ouis de ton ami la clamour...  
 Mon cœur, ma sœur, ma douce amour  
 ouis du grand désir la rumour  
 qui fait en mon cœur son demoure.

(« Ce vers de Guillaume, dit Pierre  
 Daix : *ouis du grand désir la ru-  
 mour*, qui nous reste dans l'oreille et  
 qu'on ne pourra plus qu'égaliser après  
 lui... »)

Et, pour changer de registre, voici  
 l'accent d'une poétesse, Christine de  
 Pisan. Nous sommes en 1429. Chris-  
 tine, pour lors, a soixante-six ans.  
 Jeanne d'Arc en a seize. Comme c'est  
 surprenant d'assister à la naissance  
 de la légende de Jeanne dans le vers  
 que la vieille Christine écrit pour  
 l'enfant héroïque, en juillet de cette  
 année 1429 !

Une fillette de seize ans !  
 N'est-ce pas chose fors nature ?  
 A qui armes ne sont pesans,  
 ains semble que sa norriture<sup>2</sup>  
 y soit, tant y est fort et dure ;  
 et devant elle vont fuyant  
 les ennemis, ne nul n'y dure ;  
 elle fait ce, mains yeulx voyant.

Et plus loin :

Tel force n'ot Hector, ne Achilles,  
 Mais tout ce fait Dieu qui la menne.

Mais si nous remontions de dix-  
 neuf ans le cours du temps, nous en-  
 tendrions, Jeanne n'étant point née  
 encore, les chants d'une résistance  
 populaire dans l'appel que le poète  
 normand Olivier Bachelin lance aux  
*partisans* et aux *francs-tireurs* d'alors,  
 à ceux qu'Enguerrand de Monstrelet,  
 Bourguignon, donc allié des Anglais,  
 appelait *merdaille paysanne* :

Entre vous, gens de village  
 qui aimez le roi françois,  
 prenez chascun bon courage  
 pour combattre les Engloys.

Prenez chascun une houe  
 pour mieux les desracinner ;  
 s'ils ne s'en veulent aller  
 au moins faictes leur la moue.

Cela fait beaucoup penser. L'his-  
 toire littéraire du Moyen-Age demeure  
 incertaine, peu assurée encore. On est  
 souvent ingrat et injuste avec ces  
 vieux poètes. André Gide, le fin let-  
 tré, hier, affirmait, sur le ton de la  
 certitude : *Parmi l'extraordinaire fa-  
 tras pseudo-poétique où commençait  
 de s'informer notre langue, Villon  
 surgit... !* Daix a eu raison de démon-  
 trer exactement le contraire, en ren-  
 dant manifeste la longue élaboration,  
 la féconde patience de la gestation  
 qui rendit Villon possible, qui lui  
 permit d'être.

Et, curieux de saisir les rapports  
 entre la poésie qui dit et les hommes  
 qui font, entre les chants et la réalité,  
 entre les événements et leurs reflets  
 dans le miroir poétique, Daix a, par-  
 dessus le marché, rendu plus vivante,

1. Celui qui dort dans les bras de sa mie.

2. mais semblent son habitude.

plus crue, l'histoire de France elle-même<sup>3</sup>.

Marcel CORNU

**DIDEROT : le Neveu de Rameau** (Préface de G. Ribemont-Dessaignes) le Club Français du Livre, Paris, 1962.

Il est sans doute utile de rééditer les chefs-d'œuvre du passé et, plus encore, de mettre le lecteur d'aujourd'hui en mesure d'en apprécier la portée. Mais dans les huit pages, à peine, que G. Ribemont-Dessaignes consacre au *Neveu de Rameau* (sur les 23 p. que comporte sa préface) ou ne trouvera que quelques idées reçues. Si le lecteur ignore que le XVIII<sup>e</sup> siècle a été « le siècle de la Raison », que Diderot a épousé Antoinette Champion et qu'il a dirigé l'*Encyclopédie*, il trouvera peut-être quelque utilité à lire cette introduction. Sinon, il ira tout de suite à l'essentiel, au texte même de Diderot. Et sa déception sera plus vive encore.

Une note marginale (p. 20) annonce : « Nous avons conservé dans la présente édition la ponctuation et l'orthographe de ce manuscrit » (le manuscrit autographe de Diderot). Il n'en est rien. L'orthographe est bel et bien celle du XX<sup>e</sup> siècle : il suffit d'ouvrir le volume au hasard pour s'en convaincre. Ne parlons guère de la ponctuation : l'éditeur n'est pas à une virgule près.

Quant à l'établissement du texte, il offre aux amateurs de coquilles une

3. Il n'est que juste aussi de dire que le metteur en pages de ce livre, A. Chem, a réussi, avec les illustrations des marges et des pleines pages, à composer un véritable petit film, très plaisant. Il a eu l'idée d'agrandir les enluminures, à peine visibles dans les manuscrits, puis, pour éviter l'effet de grisaille de la photo et faire surgir graphiquement les blancs et les noirs, il les a redessinées — et fort bien.

pêche assez rare. Passons sur le fait que dans ce dialogue entre *Lui* et *Moi* la présentation de l'interlocuteur est parfois oubliée ; ou que, dans une scène racontée par *Lui*, un changement d'interlocuteur n'est pas signalé (p. 110). Le lecteur intelligent rectifiera de lui-même. Peut-être aussi comprendra-t-il qu'il faut lire « Janséniste » là où il est dit *Jounésiste* (*sic*). Mais, faute d'avoir un bon texte sous les yeux il prendra pour hardiesse de Diderot ce qui n'est que désinvolture d'éditeur. Ainsi p. 67 : *dans son fauteuil* (au lieu de « sous un fauteuil ») ; p. 70 : *ce qui est blanc est noir* (« ce qui est blanc sera noir ») ; p. 103 : *de mes fonds* (« de mon fonds ») ; *à le regager de là* (« à le dégager de là ») ; p. 134 : *s'emparant de nos armes* (« s'emparant de nos âmes ») ; p. 149 : *tous les honneurs de la vie* (« tous les bonheurs de la vie ») ; p. 153 : *voilà ce que cela vient* (« voilà que cela vient ») etc.

Il serait cruel d'insister.

Quant à l'annotation, elle n'est qu'un faible démarquage de la célèbre édition Monval, de 1891.

Comme nos lecteurs s'en doutent déjà, un livre peut être une affaire rentable pour un éditeur et une mauvaise action pour la culture. Dommage que Diderot, à la veille de son 250<sup>e</sup> anniversaire, ait fait, ici, les frais de l'opération.

Roland DESNÉ

Günter GRASS : **Le Tambour. Le Ghat et la souris**, romans traduits de l'allemand par Jean Amsler. Editions du Seuil (1961 et 1962).

Plus que la littérature française, la littérature allemande a une prédilection pour le baroque et le fantastique. Nous ne pensons pas seulement aux

contes d'E.T.A. Hoffmann, de la Motte-Fouqué, mais aussi aux récits, peut-être moins connus, de Jean Paul et d'Achim von Arnim, et même, en remontant dans le temps, aux romans de Grimmelshausen.

Ce sont les auteurs auxquels on est en droit de se référer — beaucoup plus justement qu'à Rabelais, comme on a voulu nous y inviter —, quand on tente de situer Günter Grass, jeune écrivain allemand, que deux romans, bien traduits par Jean Amsler, ont fait connaître au public français. L'un d'eux a valu à son auteur « le prix du meilleur livre étranger 1962 ».

Grass est né à Dantzig en 1927, et c'est, pour l'essentiel, là que se situent *Le Tambour* et *Le Chat et la souris* — (cette seconde œuvre, beaucoup moins importante et moins significative à maints égards, n'ayant sans doute été si vite traduite que par suite du succès du *Tambour*). L'auteur reconnaît que son héros — le nain Oscar qui a décidé de ne plus grandir depuis l'âge de trois ans — « dut se former dans un univers borné... entre un magasin de produits exotiques, une boulangerie et une boutique de légumes... un milieu de petits-bourgeois fort moisis ». Oscar verra le monde et d'abord cette réalité, assez sordide, qui l'entoure, sous un angle particulier, comme le voit une grenouille — pour reprendre une expression allemande — ou, si l'on préfère, avec un regard qui s'élève rarement au-dessus de la ceinture des personnages. Cette vision n'est pas seulement limitée, elle est déformée par le grossissement de certains détails et par l'isolement de certains plans. Voici la description de l'arrivée du héros à l'établissement de bains : « Eau : dix-huit ; Air : vingt-six ; Vent : Est ; beau temps persistant ;

c'était écrit sur le tableau noir à côté du panneau de la Société de sauvetage, lequel diffusait les suggestions relatives à la réanimation des noyés, à côté de gauches dessins à l'ancienne mode. Les noyés avaient tous des caleçons à rayures, les sauveteurs des moustaches. Des chapeaux de paille flottaient sur une eau perfide.

« Pieds nus, la fille de service marchait devant. Comme une pénitente, elle était ceinte d'une corde où pendait une forte clé qui ouvrait toutes les cabines. Planches. La balustrade le long des planches. Un tapis de coco rapeux longeait toutes les cabines, etc. ». Nous avons choisi à dessein un extrait honnête et sage.

Or il se trouve que cette précision du détail, cette vue rapprochée et par en dessous du monde ne contribue pas toujours à éclairer le lecteur. Elle peut au contraire aboutir à lui masquer les grandes lignes de la perspective.

Aussi bien *Le Tambour* que *Le Chat et la souris* se déroulent, au moins en partie, sous le régime hitlérien, et pendant la guerre. Et certes, ce passé n'est point glorifié, — un personnage nazi par exemple, qui vient d'être condamné pour avoir maltraité quatre chats, est félicité pour avoir brûlé des magasins juifs et tué un israélite — mais le nazisme est subi et jamais — ou presque — ne suscite de révolte ou de combat.

L'auteur, parlant des Kachoubes, fait gloire à ces populations, dont il descend, dit-il, « de se mettre en biais pour ne pas donner prise aux bourrasques de l'histoire ». Sans doute, Schweyk aussi, celui de Hasek comme celui de Brecht, en un certain sens, se met en biais. Mais il juge et condamne, sans que l'on s'y puisse tromper. Grass au contraire « choisit de

se situer à côté, [des événements de 1939 à 1945], c'est-à-dire de raconter, sans jamais juger ».

Sous prétexte de refuser toute idéologie, tenue pour mystificatrice ou déformante et, à l'extrême, pour absurde, on en vient à méconnaître la volonté de transformer ce monde inhumain pour en faire un monde à la mesure de l'homme, qui habite pourtant bien des gens, ce qui aboutit à nier tout humanisme. Les nains ne sont pas plus vrais que les hommes, ils sont plus petits, tout simplement.

\*

Mais son métier de « raconteur », Grass le possède parfaitement. Qu'il évoque le monde bizarre de ces jeunes gens qui ont fait de la carcasse d'un bateau coulé leur « royaume du grand Meaulnes », ou l'initiation érotique d'Oscar par Maria, ou ce qui se passait sous la table, pendant la partie de cartes qui réunissait chez ses parents, son père, sa mère et l'amant de celle-ci, l'auteur fait défiler devant nous une sarabande de « grotesques », décrits avec une précision grinçante, souvent obscène, parfois à la limite du supportable : qu'on songe à ces scènes extraordinaires de profanation de la statue de la Vierge dans une église de quartier, à la description de cette tête de cheval repêchée dans la Baltique et toute grouillante d'anguilles, à la mort fantastique de ce gardien de musée physiquement épris de la figure de proue d'un navire, ou encore, dans un registre comique cette fois, au rassemblement nazi, qu'Oscar transforme en un bal échevelé en imposant, grâce au tambour qui ne le quitte jamais, des rythmes endiablés à la fanfare des sections d'assaut.

On ne peut s'empêcher d'être emporté par le récit, entraîné par la

verve torrentielle de l'auteur, plongé dans ce monde qui grouille d'êtres pour la plupart médiocres et souvent répugnants. La volonté de démystification est par ailleurs évidente.

Comme la plupart des romanciers allemands de sa génération, Günter Grass évoque, avec ses moyens, qui parfois tournent au procédé, le monde d'hier qui peut facilement apparaître fantastique à tout Allemand d'aujourd'hui. Nulle société, dans l'Europe en proie au changement, n'a connu de bouleversements aussi profonds, de transformations aussi radicale que l'Allemagne depuis 1929. Les romanciers allemands ne sont pas seulement, comme tous les romanciers du monde sans doute, à la recherche de techniques nouvelles, à la recherche d'une nouvelle « prise de vues » de ce monde. Ils n'ont pas fini d'essayer de nous rendre compte — et c'est à dessein que Grass choisit de nous proposer la vision neuve, parce qu'apparemment, dépourvue de préjugés, d'un nain ou d'un enfant, — de ce monde de démesure et d'inhumanité, qui les a tous peu ou prou roulés dans sa vague.

Les deux livres de Grass sont insolites et surchargés comme certaines de ces statues qu'on voit aux églises baroques. On craint seulement, en le lisant, et même lorsqu'on est emporté par son récit, ce qui doit être le cas de la quasi-totalité des lecteurs, que cette surcharge, ce goût du tableau prodigieux, extraordinaire, composé toujours à partir d'éléments réalistes et volontiers naturalistes, ne finissent par devenir une fin en soi, ne masquent l'édifice plutôt qu'ils n'en soulignent les proportions et n'en dégagent la profonde vérité.

Gilbert BADIA

André STIL: **Le Dernier quart d'heure.**  
Les Editeurs français réunis.

Une cité ouvrière, sur les bords de l'Escaut et, tout à côté, Ponpon-Finette, une espèce de zone où des Algériens se sont installés, tant bien que mal. Leur arrivée n'a pas été sans causer quelque trouble et un peu d'inquiétude, ne serait-ce que parce qu'une annexe de la police s'est aussitôt établie aux abords d'un quartier où les ouvriers français se sentaient autrefois entre eux.

A. Stil esquisse brièvement la silhouette, l'allure de personnages qu'on n'oublie pas facilement ; il les fait parler surtout avec un naturel, une vérité rarement atteints. Quelques traits, un ou deux mots font réellement vivre sous nos yeux Surmont, l'assistante sociale spontanée et un peu brusque, le couple pittoresque qui collecte vivres et vêtements pour le Secours populaire, deux ou trois femmes algériennes.

Le plus important est ailleurs : deux personnages très attachants, Charlemagne et Saïd, se découvrent peu à peu l'un à l'autre, et cette lente approche aboutit à une entente profonde ; ils finissent par se comprendre à mi-mots, étant tous deux extraordinairement discrets et réservés ; nous apprenons par hasard (lui-même n'aborde jamais ce sujet) que Charlemagne est un rescapé de Buchenwald ; quant à Saïd, il déclarera un jour à son nouvel ami : « Qu'est-ce que je te parlerais de moi ?... Te dire la vérité sur mon pays, c'est la meilleure façon de te parler de moi. » Il ne parle jamais de sa femme, Charlemagne apprend indirectement que, arrêtée en Algérie, elle a dû être exécutée ou mourir sous la torture.

Le récit comprend trois quarts

d'heure, moments privilégiés où, comme dit A. Stil (p. I), « ce qui arrive donne sens et valeur à des heures passées inaperçues ».

Le premier fut « cette visite à la roulotte de Saïd » ; le récit s'interrompt à plusieurs reprises : en même temps que la conversation à bâtons rompus de Charlemagne et de Saïd, nous suivons un défilé de souvenirs dans l'esprit de l'ouvrier français. Ces images (incessants retours en arrière) nous montrent que Charlemagne n'est pas venu par hasard à Ponpon-Finette, mais qu'il espérait obscurément entrer en relations avec Saïd.

C'est pendant le deuxième quart d'heure que nous comprenons à quel point la construction du récit (technique romanesque, si l'on veut) a le mérite de nous faire sentir comment tout deviendra de plus en plus clair pour Charlemagne, mais aussi comment les pensées se forment dans l'esprit de ce militant ; c'est en pénétrant ses sentiments, en suivant les démarches de son esprit que nous vivons de nouveau les angoisses et drames d'une longue période. Pendant ce second quart d'heure, au cours d'une réunion où des hommes et des femmes épris de paix et de justice étudient la situation, il fut question surtout des tortures ; une jeune femme ardente et indignée ne put retenir ce cri : « La vérité, c'est que nous sommes tous complices ! » (elle venait d'apprendre que « la plus proche voisine de l'annexe de la rue Boyer, — c'est-à-dire du bureau de police — a déménagé... Elle était malade d'entendre des cris ! » (pp. 138-139). Sur le moment, Charlemagne ne dit rien, il écoute la discussion, mais un travail intérieur se fait en lui, autour du mot **COMPLICES !** Là encore, A. Stil abandonne son récit à

plusieurs reprises, pour suivre les images qui se pressent dans l'esprit de son personnage (il est impossible de rappeler ici les événements ainsi évoqués, les circonstances où travailleurs français et algériens ont prouvé leur solidarité, en dépit d'une certaine maladresse ou de réticences ; il faut lire comment Mouloud a sauvé la jeune Solange Morelle dont les vêtements avaient pris feu, p. 102 sqq.). Nous en revenons enfin à la réunion et Charlemagne déclare : « Non, nous ne sommes pas complices ! ». Pourquoi dit-il ces mots ? Parce que de telles accusations s'adressent toujours à ceux qui essaient au moins de faire quelque chose ; et puis il ne s'agit pas de battre sa coulpe, mais de chercher ce qui sera efficace. « Qu'est-ce qu'on va faire ? Voilà comment il faut se parler » (p. 149).

« Le dernier quart d'heure est le plus important. Parce que c'est là que tout, sans doute, devient clair pour Charlemagne. » Ainsi commence la troisième partie du récit.

Saïd est poursuivi par la police, Charlemagne prend part à cette course, détourne un peu l'attention des C.R.S., et c'est peut-être grâce à lui que son camarade peut leur échapper. Charlemagne ne reverra plus Saïd. C'est alors qu'il comprend tout le prix qu'il attachait à la confiance que lui montrait Saïd, combien il se sentait solidaire de ce travailleur, à la fois très proche et très différent de lui.

Il y a dans ce livre une foule de détails d'une grande valeur, qu'il est impossible de rappeler dans un compte rendu. Je souhaite simplement avoir donné aux lecteurs de cet article le désir de mieux connaître *Le dernier quart d'heure*.

Suzanne ROSSAT-MIGNOD

Paul VAILLANT-COUTURIER : **Vers des lendemains qui chantent, choix de textes**. Editions sociales, Paris, 1962, in-8°, 317 pages, 8 F.

L'on me pardonnera, sans doute, de ne pas présenter ces pages de Paul Vaillant-Couturier avec cette sérénité un peu froide, exigible de qui n'a connu l'homme que par sa légende. Mon père, grand mutilé de guerre, n'a jamais retenu de la littérature progressiste qui a fleuri après 1918, et au cours même de la guerre de 14, que les écrits de R. Lefebvre, de Barbusse et de Vaillant-Couturier ; pour les sentiments que l'auteur d'*Enfance* m'a inspirés lorsque j'étais très jeune, et, pour le rôle que l'on sait qu'a tenu Vaillant-Couturier depuis 1918 dans l'histoire de la France, ce livre m'a brûlé les doigts.

On ne sait ce qui chez Vaillant-Couturier dominait, de son talent qui éclabousse de toute part, de sa bonté optimiste et communicative qui se révèle dans sa manière de parler du peuple, ou de sa fidélité si généreuse aux principes qu'il fit siens au cours de la guerre et qu'il ne renia jamais. A lire ces pages, la vie de Paul Vaillant-Couturier apparaît comme une belle aventure, non comme l'est l'aventure solitaire des héros de Malraux, mais bien au contraire comme l'est celle d'un intellectuel qui a mis toute sa passion à servir son peuple. Vaillant-Couturier fut un homme en colère, un héros indigné, qui ne conçut jamais que le talent, *son* talent, d'orateur et de poète, de romancier ou d'essayiste, pût être autre chose qu'une perpétuelle offrande aux opprimés dont l'oppression l'indigne. Il fut le porte-voix des générations sacrifiées de 1914 avant de devenir ce dirigeant éloquent du mouvement ouvrier que

salua, au jour de ses obsèques, un peuple immense.

Ce recueil de pages choisies, mieux qu'un discours, nous restitue ce que fut la trajectoire de l'homme. Lisez les *Lettres à mes amis*, *Retour de Salamine* ou cet hallucinant *Bal des aveugles*, et vous sentirez combien les horreurs de la guerre, ses mensonges, l'hypocrisie écoeurante des bourgeois du xvi<sup>e</sup> furent pour Vaillant-Couturier la révélation par quoi il en vint du pacifisme à la prise de conscience de la nécessaire révolution prolétarienne. « La guerre n'est décidément qu'une forme de la lutte des classes » (p. 31). Dès lors est scellé le destin de ce bourgeois humaniste qui naguère se rendait en pèlerinage à Orthez auprès de Francis Jammes, pour qui la vie antérieure sentait « la mousse de champagne, la cigarette de tabac blond, les parfums de Bienarn et tout ce qui est pire et plus doux ». Et voici, — ce que nos modestes philintes de 1963 ne comprendront pas — que l'itinéraire de Vaillant, qui le conduisit à se révolter, puis à adhérer à la Révolution d'octobre et à faire campagne pour la III<sup>e</sup> Internationale, soit encore capable aujourd'hui de susciter l'enthousiasme et de devenir comme la justification de notre choix actuel contre la guerre et pour l'émancipation sociale des hommes.

A partir de 1920, toutes ses forces, Vaillant-Couturier les a données au combat pour le socialisme, pour la paix, pour une véritable démocratie. De son *Discours au congrès de Tours* pour l'adhésion à la III<sup>e</sup> Internationale à ses reportages critiques et chaleureux sur la société soviétique qui édifie le socialisme « à deux-cent à l'heure » (*Ouralmachinostroï, forêt d'hommes*), des éditoriaux enflammés exigeant la grâce de Sacco et Vanzetti

aux récits minutieux et bouleversants qu'il écrivit à son retour de Shanghai, de sa campagne dans *l'Humanité* contre la guerre du Riff à ses virulentes dénonciations de la droite nationaliste française qui trahit l'intérêt national, c'est à la fois le poète, le prophète, le romancier et l'orateur qui transparaissent à travers la personnalité du militant. Mais ce qui demeure le plus vivant encore aujourd'hui de son message, c'est son inaltérable confiance dans le peuple, c'est sa certitude que la France héritière de 1789 ne sombrera pas dans le fascisme. C'est pourquoi, dans la politique de front unique de la classe ouvrière qu'il défend — et avec quelle éloquence ! — il ouvre toutes grandes, aux jeunes, aux intellectuels, à « l'intelligence française », selon son mot, les portes du combat antifasciste, les voies de l'espérance (*Le Malheur d'être jeune, le Bonheur d'être jeune ; Au service de l'esprit*).

L'humanisme de Paul Vaillant-Couturier n'avait rien d'abstrait ; il savait dire avec élégance et simplicité son amour de la vie, les désirs de l'homme, son besoin invétéré de savoir et de travailler dans l'ordre et dans l'harmonie, toutes les richesses de l'amour, de la joie, de la sensualité humaine, et c'est à briser le carcan dans lequel l'homme vit déshumanisé que Vaillant-Couturier consacra avec passion et réalisme, toute son énergie, de 1918 à 1937.

Paul Vaillant-Couturier est mort en 1937. Il eut cette faveur de n'avoir vu ni Munich, ni l'échec du Front populaire duquel il espérait tant, ni la victoire fasciste en Espagne. Mais nous mesurons quelle perte fut sa mort pour le mouvement ouvrier, quand, par le miracle de son verbe, nous en arrivons à oublier les rudes

amertumes de 1938 et de 1939 pour revivre avec lui le grand déferlement d'enthousiasme créateur du Front populaire.

Claude MAZAURIC

Lawrence DURRELL : **L'île de Prospéro**, traduit de l'anglais par Roger Giroux, Buchet-Chastel, 1962.

Avec ce récit publié peu après « *Vénus et la mer* » (voir *la Pensée*, n° 106, p. 147), s'achève le cycle des ouvrages consacrés par l'auteur à ses séjours dans diverses îles grecques, mais un cycle parcouru à rebours. Nous avons en effet ici les souvenirs laissés par le premier de ces séjours, à Corfou de 1937 à 1939.

La technique est la même que dans « *Vénus et la mer* », avec seulement une maîtrise moins assurée et un contenu plus grêle. L'esthétisme des descriptions, qui n'est pas dénué de séduction, ne s'en trouve que plus envahissant. Avec les emprunts à l'histoire et au folklore local, destinés au touriste qui ne fait que passer, Corfou n'apparaît guère ici que comme un beau songe envahi de lumière et agrémenté d'un pittoresque superficiel — ce qui, assurément, ne sera pas pour nuire au succès du livre.

Charles PARAIN

Alberto MORAVIA : **Agostino** (traduction de Marie Canavaggia). Flammarion, 1962, 187 pages.

Les éditions Flammarion publient une nouvelle traduction d'une œuvre déjà ancienne de Moravia (en effet, *Agostino* fut écrit en 1942). Venant

après les *Indifférents* et précédant *La belle Romaine*, *La Désobéissance*, *Le Conformiste*, *La Ciociara* et *l'Ennui*, ce livre est fidèle à l'atmosphère désabusée, un peu cynique parfois, qui est l'univers de ce peintre de la désintégration de la famille bourgeoise. On y retrouve donc les constantes de son inspiration : sexualité et pessimisme.

Cependant, le récit s'ouvre sur un univers charmant de « Paradis terrestre » pour reprendre les mots mêmes de l'auteur (récente interview à la R.T.F.) : celui d'un enfant de 13 ans, riche, qui passe des vacances délicieuses dans une station chic de la côte tyrrhénienne en compagnie de sa mère, une jeune femme splendide, sensuelle et un peu égoïste, courtisée par un beau garçon brun, et qui ne se soucie que du bien-être matériel de son fils.

Ce château de cartes s'écroule très vite quand Agostino découvre que tout est factice dans sa vie et qu'il a vécu jusqu'ici en vase clos. Franchissant un jour la barrière qui sépare sur la plage, les pauvres des riches, il se joint à un groupe d'enfants du village. La fréquentation de ces petits galopins lui révèle l'existence de la misère mais aussi celle du vice et du sexe. Sa belle quiétude est désormais compromise par sa double découverte qui lui semble sordide et l'atterre. Il veut lui aussi être un homme mais il est repoussé par les prostituées et envisage avec terreur les longues années qu'il lui faudra vivre avant d'avoir le droit de tenter sa première expérience.

Comme à l'ordinaire, Moravia centre tout sur le personnage principal. Mais ici tout ce qui n'est pas Agostino (ses désarrois, ses espérances, son obsession quotidienne) n'est que décor

et volontairement posé comme tel. La psychologie du jeune garçon y gagne en précision et exactitude. Cet admirable romancier sait suggérer dans une langue simple, exempte de préciosité et de coquetteries inutiles, l'éveil de la sensualité chez un enfant

curieux et réfléchi. Naissance de la conscience morale, apparition de la notion de péché seront dans le cœur d'Agostino un terrible chemin de Damas.

Geneviève DUVAL-WIRTH

## HISTOIRE

**VOLTAIRE : Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations.** Introduction et notes de Jacqueline Marchand. Editions Sociales, (les classiques du peuple), Paris, 1962, 304 p.

De nos jours, l'histoire comparée des civilisations est à la mode ; l'UNESCO patronne un grand « projet » international qui se propose de rétablir dans l'histoire de l'humanité la place qui revient en propre à chaque pays et à chaque culture, en brisant avec les traditions de l'euro-péocentrisme. Sur le marché français de l'édition, ce thème est un de ceux qui, avec le « Tiers Monde », est le mieux « coté ». L'histoire des civilisations vient même d'être introduite dans les programmes de l'enseignement secondaire. Pourtant, combien se rappellent que la première véritable histoire comparée du monde est constituée par l'*Essai sur les Mœurs* de Voltaire ? les chapitres sur le monde carolingien n'y sont pas plus développés que ceux consacrés aux premiers califes arabes, ou à la dynastie Tang. Tradition d'universalisme qui s'était bien perdue, pendant les deux siècles où les bourgeois orgueilleux d'Occident étaient persuadés qu'ils étaient seuls à compter dans l'histoire du monde...

On doit donc très chaleureusement féliciter Jacqueline Marchand d'avoir

rendu à l'actualité l'*Essai sur les Mœurs*, et les Editions sociales, d'avoir ajouté un nouveau titre à une collection dont les mérites sont déjà solidement établis.

La substantielle introduction de J. Marchand ne se contente pas de présenter l'*Essai*, son plan, son contenu, elle s'efforce de définir la méthode historique de Voltaire, en la replaçant dans l'historiographie française du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ici encore, c'est justice, et on oublie trop souvent le caractère d'avant-garde des conceptions méthodologiques de Voltaire, face aux fadaïses d'un Rollin et aux vues conformistes des disciples de Bossuet.

Il s'agissait ensuite de choisir, dans une très riche matière. J. Marchand a eu raison de préférer de larges extraits d'un seul tenant, à une multitude de petits fragments détachés de leur contexte ; les passages qu'elle a retenus concernent la philosophie de l'histoire, Charlemagne et son temps, la vie et les mœurs en Occident du X<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, les croisades, les conquêtes coloniales.

Peut-être eût-il valu la peine de présenter, en appendice ou à la fin de l'Introduction, la table des matières détaillée de l'*Essai*, telle que Voltaire l'avait lui-même établie. Le lecteur se serait mieux rendu compte de l'ampleur de l'ouvrage et aurait plus faci-

lement pu situer les passages qu'on lui présente. Mais, quoi qu'il en soit, le travail de Jacqueline Marchand contribuera sûrement à attirer l'attention sur une œuvre injustement oubliée.

*L'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* n'a guère vieilli. Et l'ambition de Voltaire écrivant cette histoire pour donner une vue d'ensemble des nations du monde garde aujourd'hui toute sa signification.

Jean CHESNEAUX

**Contributions à l'Histoire démographique de la Révolution française**  
(Commission d'Histoire économique et sociale de la Révolution), Paris, 1962.

Ceci est une publication de mémoires, assurée par ce que l'on nomme familièrement la « Commission Jaurès ». Jaurès en fut effectivement l'instigateur, il y a soixante ans.

L'histoire révolutionnaire devait déjà à la Commission Jaurès de précieux instrument de travail (édition de nombreux cahiers de doléances du Tiers en 1789, recueil des textes officiels sur la vente des biens nationaux, tableaux de dépréciation des assignats, etc...).

C'est un autre domaine qu'aborde maintenant la Commission, celui de l'étude statistique de la population à l'époque révolutionnaire et impériale.

M. Reinhard avait tracé les grandes lignes de cette étude dans un fascicule méthodologique de 1961. Il y revient dans le présent fascicule, par une note annexe, sur les qualités et les déficiences de l'état-civil tenu par les municipalités (et non plus par les prêtres ou par les juges), à partir du 20 septembre 1792.

L'état-civil commença avec la République et, pour des raisons d'ordre politique et religieux, la contre-révolution de l'Ouest empêcha de le tenir sérieusement de 1793 au Consulat. Il fallut, pour les chouans eux-mêmes, pallier cet inconvénient en faisant procéder, à l'occasion de telle ou telle démarche, à l'établissement d'actes de notoriété. Ceux-ci peuvent-ils, statistiquement, être substitués aux actes d'état-civil? Mis en concours avec eux?

Certainement non, mais leur nombre comparé au nombre des actes d'état-civil des années de pacification ne laisse pas d'être suggestif.

La démographie révolutionnaire au sens large — entre 1730 et 1820, selon les cas — a été abordée par des auteurs différents : à Strasbourg, en Haute-Normandie, à Paris, à Caen et dans le pays chartrain. Le tout est du plus vif intérêt.

A Strasbourg, de 1729 à 1790, la mortalité l'emporta sur les naissances trente-neuf fois. L'inverse ne se produisit que vingt-trois fois (pour 62 ans). La cherté des subsistances est en cause. Ainsi, au cours de la sinistre année 1735, où l'on baptisa 1268 enfants, où il en mourut 1038 et où cette hécatombe ne représente cependant que 44,7 % des décès annuels. Le bilan, faiblement positif en 1786 et 1787, devient assez fortement négatif en 1788 et 1789 et faiblement positif en 1790. « *La conjoncture Louis XVI à Strasbourg* » est justement caractérisée par les expressions de « sous-emploi » et de « mendicité ». Il n'est pas mauvais que cela soit prouvé en des temps où la servilité monarchiste fait qu'on parle trop souvent à la radio, à la télévision et dans la grande presse, de l'ancien ré-

gime comme d'une « belle époque », *ad majorem monarchiae gloriam*.

Pour la Haute-Normandie, c'est de documents fiscaux de la fin de l'ancien régime qu'il est question : rôles des tailles, des gabelles, avec les privilégiés exempts et les « pauvres », sur qui le fisc royal lui-même ne pouvait avoir prise. Les « pauvres » représentaient dans la Haute-Normandie de 1789 10,66 % des imposables, au moins.

En 1791, la population de la place des Vosges était née à Paris à 40 %, originaire de la région parisienne (Paris compris) à 50 % environ. Des provinciaux et des étrangers faisaient les autres 50 %. Ne manquaient parmi les provinciaux que les Catalans du Roussillon, les Languedociens de l'Aude, les montagnards de l'Aveyron, de la Lozère et de l'Ardèche, les gens de l'Allier, du Cher, de l'Yonne et de la Haute-Marne. Le quartier de la place des Vosges était visiblement un quartier où des adultes mariés ou bien célibataires, sans enfants ou bien les ayant laissés au village, établissaient leurs pénates pour commencer leur existence parisienne.

La Constitution de 1791 nommait citoyens passifs ceux qui, ne payant point un impôt direct égal à la valeur de trois journées de travail, n'avaient que des droits civils et point de droits politiques. On ne sait au juste pour la France quelle fut la proportion des citoyens passifs et des citoyens actifs. A Caen, le « Quatrième Etat », ainsi dépouillé de ses droits « inaliénables » par le Tiers, n'aurait pas dépassé 25 % du total des citoyens. Rappelons que par « Quatrième Etat » les socialistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle entendaient le prolétariat industriel et qu'en 1791 à Caen il s'agissait des classes populaires pauvres, indifférenciées.

Pour déterminer enfin l'ensemble des caractères démographiques de Chartres et des environs à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>, on a eu recours aux archives hospitalières de la ville comme à l'état-civil et aux registres paroissiaux. Et c'est tout un envers de la « grande histoire » que l'on découvre là, depuis la nuptialité accrue parce que l'on voulait échapper aux levées et à la conscription jusqu'aux pointes exceptionnelles de la mortalité de guerre (en 1794 et en 1814), en passant par le mixage des populations pauvres des campagnes attirées par la ville avec les vieilles classes populaires urbaines, pour aboutir à une croissance de la ville dès l'Empire. La question est de savoir si Chartres fut l'exception ou la règle, pour ce qui est de la croissance démographique dès la seconde décennie du XIX<sup>e</sup> siècle.

Jean DAUTRY

A. MANFRED : **Marat**, Editions de la Jeune Garde, Moscou, 1962 (en russe).

Le public français connaît l'historien soviétique Manfred par sa *Grande Révolution française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, traduite en 1961 par les soins des Editions en langues étrangères et recensée ici-même.

Manfred est un des spécialistes éminents de notre passé révolutionnaire et socialiste. Ses contributions érudites sont appréciées par tous ceux, fussent-ils réactionnaires, qui s'intéressent sérieusement à ce passé, à travers le monde. Manfred ne néglige pas cependant de travailler pour le citoyen soviétique « moyen », si avide de lire et de se cultiver.

Cette biographie en témoigne. Elle paraît dans une collection de « Vies des Hommes illustres », que patronna Gorki en 1933. Fort volume illustré de dessins et de photographies (un peu ternes), c'est un récit qui ne hausse pas le héros sur la masse, réduite à un piédestal.

La statue de Marat se dresse bien au milieu de ce peuple de Paris, de cette sans-culotterie parisienne que les travaux de Soboul ont tant contribué à mettre en lumière. Les échanges entre le journaliste, que Lénine admirait à bon droit, et ceux qui achetaient son journal, puis qui, quand ils savaient un peu tenir la plume d'oie, écrivaient à son journal, ces échanges font la trame même du livre de Manfred.

Les titres des chapitres se distinguent par la même énergique sobriété que l'on retrouve dans le texte.

Le spécialiste regrettera peut-être la discrétion, observée par Manfred, dans sa courte bibliographie, à l'égard des ressources en inédits de Marat, que détient l'Institut du marxisme-léninisme de Moscou. Du moins a-t-il utilisé ceux qui ont été publiés ou résumés et tient-il compte sans le dire des autres.

Il sait en effet ce que sont ces ressources mieux que quiconque, puisqu'il a dirigé avec le regretté V. P. Volguine en 1956 l'édition en langue russe d'*Œuvres choisies* qui en font état. *Œuvres choisies* dont nous n'avons pas l'équivalent dans la langue originale de Marat, soit dit en passant.

Manfred se sert aussi de travaux scientifiques soviétiques que l'Occident ignore, ainsi le « *Jean-Paul Marat et la guerre civile* » de Ts. Fridliand, qui en était à sa seconde édition en 1959.

Une chronologie finale en trois pages résume la vie de l'*Ami du Peuple*, sans omission sérieuse, de la naissance dans le canton de Neuchâtel le 24 mai 1743 jusqu'à l'assassinat par Charlotte Corday le 13 juillet 1793, à Paris.

Le livre de Manfred est à placer, près de celui de Jean Massin, sur le rayon des bons livres consacrés à l'un des « héros » de l'histoire les plus calomniés, parce qu'il fut un des plus grands révolutionnaires de tous les temps.

Jean DAUTRY

Léon CAHEN et Maurice BRAURE : **L'évolution politique de l'Angleterre moderne (1485-1660)**. Paris, Albin Michel, « L'évolution de l'humanité », Paris, 1960.

Léon Cahen est mort en 1944 laissant un copieux manuscrit sur l'histoire de l'Angleterre. Il s'agissait du premier des deux volumes qu'il se préparait à écrire sur l'histoire de l'Angleterre de 1485 à 1832. Maurice Braure a accepté de reprendre le manuscrit, de l'intégrer dans ses propres projets : ainsi est née cette histoire de l'Angleterre moderne. Malgré les efforts de Maurice Braure la double origine est sensible, parfois déconcertante. Evidemment le titre nous avertit qu'il n'est question que d'une histoire politique. D'autre part l'accent est mis et très heureusement sur quelques personnalités comme Henri VIII, Elisabeth et Cromwell : ce qui procure un agréable et légitime plaisir au lecteur friand de « portraits ». Sans doute y a-t-il aussi quelques chapitres consacrés à l'évolution économique et on apprécie particulièrement

les pages qui évoquent l'ascension de la bourgeoisie au temps d'Elisabeth. Mais pour ce qui est de la crise révolutionnaire du xvii<sup>e</sup> siècle nous restons sur notre soif. Et cependant il est fortement indiqué dans l'étude des forces en présence que « *les régions industrielles furent en général pour le Parlement, les ports aussi et qu'au contraire les régions purement agri-*

*coles furent fidèles au roi.* » Il est bien fait référence aux travaux de Christopher Hill (page 493) mais c'est insuffisant. L'historiographie marxiste de cette période méritait mieux, d'autant plus qu'elle a donné lieu à d'utiles controverses.

Jean BRUHAT.

## MARXISME

Isaiah BERLIN : **Karl Marx**. Collection *Idées*. Gallimard, Paris, 1962.

L'intérêt pour le marxisme est évident. La preuve en est que toutes les collections dites « Livres de poche » publient des ouvrages touchant le marxisme ou rééditent quelques textes classiques de Marx et de Lénine. La collection *Idées* nous a habitués à des publications discutables, mais d'une classe certaine. Pourquoi alors avoir traduit cette biographie de Marx parue en Angleterre en 1939 ? Le texte est insignifiant et contrairement à la publicité, il n'apporte rien de nouveau. Par contre il contient des erreurs. Saint-Simon n'est pas « *un aristocrate propriétaire ruiné par la Révolution* » (page 138). Il y a des citations tronquées (page 181). On parle (page 185) de « *Critique d'Economie politique* » quand il s'agit de la préface à la *Critique de l'Economie politique*. Il paraît (page 338) que *La Guerre civile en France* n'est qu'un pamphlet et que Marx « *n'entendait pas en faire une étude historique* ». L'auteur prétend aussi (*ibid.*) que « *Marx fut parfois critiqué par ses propres disciples pour avoir permis que l'Internationale fût liée, dans l'esprit du peuple, à une bande d'as-*

*sassins et de transgresseurs de la loi* ». On aimerait savoir de quels disciples il peut bien s'agir. Il est évident (page 357) que le populisme russe est confondu avec le marxisme. Félix Pyat, ce pamphlétaire brouillon que Marx a appelé « *le mauvais génie de la Commune* », est baptisé « *théoricien* » (page 334). Page 321, la référence au *Capital* est inexacte. Un paragraphe de la page 187 est rédigé de telle façon que la *Sainte-Famille* est présentée comme un chapitre de l'*Idéologie allemande*. L'étude de l'hégélianisme est hautement fantaisiste. Sur la personne même de Marx, Berlin a des idées très arrêtées. Il n'y aurait en Marx aucune sensibilité. Il n'avait que mépris pour la plupart des personnes qu'il rencontrait (page 15).

Lettres et souvenirs s'inscrivent en faux contre une telle affirmation. Alors que Marx a joué un rôle de dirigeant effectif en 1848, dans la première Internationale, alors qu'il a aidé personnellement à la création des partis ouvriers après l'écrasement de la Commune, comment un biographe de Marx peut-il écrire qu'après tout « *Marx aurait tout aussi bien pu vivre à Madagascar* » (page 33) si dans cette île sa soif de documentation purement livresque avait pu être sa-

tisfaite par des « arrivages suffisants » ? Ce qui d'ailleurs n'empêche point notre auteur d'écrire plus loin et avec raison, qu'à partir de 1848, l'histoire personnelle de Marx est « désormais liée indissolublement à l'histoire générale du socialisme en Europe » (page 209). Si maintenant il vous plaît de comprendre la philosophie de Marx et ce qui l'oppose à l'hégélianisme vous pouvez toujours vous repaître de cette phrase : « C'est ce goût prononcé qu'il (Marx) acquit très tôt pour les arguments lucides et l'optique empirique, qui lui permit de garder son indépendance vis-à-vis de la philosophie régnante, de la façonner ensuite à son propre moule positiviste » (page 51).

Mais, après tout, suis-je un peu trop sévère ? En vérité, j'en conviens, il faudrait pour apprécier objectivement cet ouvrage, l'étudier dans le texte anglais que je n'ai pas sous les yeux. Car, et j'en arrive à l'essentiel, il a été fait appel à des traducteurs qui ignorent à la fois le marxisme et le français. Pour ce qui est du marxisme, il est clair que les traducteurs n'ont jamais lu une seule ligne des textes de Marx déjà traduits en français. Savent-ils même qu'il arrivait à Marx d'écrire directement en français ? Un seul exemple : les rapports de production deviennent tantôt des « relations de production » tantôt des « relations productives ». Pour ce qui est du français, il ne s'agit pas de ces fautes vénielles que seul un cuistre pourrait relever avec sadisme. Non. Des paragraphes entiers sont écrits en une langue qui n'a avec la langue française absolument aucun rapport. Voici au hasard d'une lecture quelques passages caractéristiques : « Pendant toute son existence il (Karl Marx) se tint à une

distance hostile des méthodes et des buts des révolutionnaires de son temps, restant dans un isolement étrange que l'on ne doit pas attribuer seulement à des causes de tempérament ou de circonstances » (page 16). Il est vrai que Marx qui avait « des intérêts littéraires » (page 52) était « d'une exceptionnelle lacune de sensiblerie » (page 14). Ce qui d'ailleurs ne l'empêcha pas (page 55) « d'intégrer » l'Université de Berlin. Pour Hegel (page 83) « l'histoire et la critique des institutions humaines » sont « considérées comme de grandes quasi-personnalités collectives ». Cette révolution de la pensée a eu un effet heureux sur les « études humanitaires ». A la page 102, Marx « s'immerge dans sa philosophie politique » tandis qu'à la page 105, Köppen nous est présenté comme « un des premiers studieux du lamaïsme tibétain ». Quant à Moses Hess, chacun sait qu'il prévoit « l'abolissement des frontières » (page 109). Le traducteur confond de toute évidence, à la page 111, rédacteur et éditeur. Il fait des socialistes français des penseurs « antiautoritariens » (p. 132). Il est vrai qu'aucun d'eux ne parut à Marx « minimement préparé à faire quelque chose pour la classe ouvrière » (page 147). Pour la femme de Marx, n'étant pas juive, elle ne peut être qu'une « gentille » (page 146). Engels était un collaborateur idéal pour « l'inhibé et difficile Marx » (p. 150). Nos traducteurs ignorant ce qu'on appelait la « bohême » à la fin du Second Empire voient des « bohémiens » à la tête de la Commune (page 334) ! Arrêtons-nous là. A quoi bon continuer ? Reconnaissons cependant que la deuxième partie du livre contient moins de bévues et moins de grossièretés.

Qu'on nous permette de dire pour

conclure que dans cette aventure malheureuse (qui est, je tiens à le dire très haut, tout à fait exceptionnelle dans cette collection) il y a trois victimes : Karl Marx, Isaiah Berlin dont l'œuvre a été défigurée et... le lecteur.

Jean BRUHAT

**Arnold KETTLE : Karl Marx, Founder of Modern Communism**, Pathfinder Biographies, Werdenfeld and Nicolson, Londres, 1963.

Voici un livre curieux et original. Dans une collection de biographies destinées à la jeunesse, Arnold Kettle présente la vie et les idées de Karl Marx. La gageure était redoutable et seul le succès de cette tentative pourra nous dire si l'auteur a vraiment atteint son but. Tel qu'il s'offre à

nous, moins jeunes, cet essai semble méritoire. Sans tomber un instant dans les déformations pénibles que suscitent trop souvent la vulgarisation et la simplification, A. Kettle aborde son sujet avec une remarquable aisance et ne sacrifie rien de l'essentiel. Tout est dit en termes si simples et si clairs que le recours constant et systématique à des illustrations concrètes ne s'est nullement imposé. La partie économique, en particulier, nous a paru un modèle d'exposition. Peut-être est-il seulement dommage que la partie proprement biographique, si susceptible d'exalter l'imagination des jeunes, soit vraiment trop succincte.

C'est à coup sûr un ouvrage que nos amis spécialistes de la littérature juvénile feraient bien de lire attentivement.

Paul MEIER

## SCIENCES HUMAINES

**Claude LÉVI-STRAUSS : La Pensée sauvage**, Plon, 1962.

Aussitôt paru, cet ouvrage a eu un retentissement considérable et à juste titre. Il aborde en effet, avec des vues originales et une connaissance approfondie du domaine anthropologique qui leur a fourni leurs bases, un problème fondamental, que le prochain colloque sur l'origine de la pensée rationnelle va aborder de front, à savoir le problème de la nature de la pensée « primitive ». Une large discussion ne manquera pas de s'ouvrir autour des thèses soutenues avec beaucoup de talent par M. Claude Lévi-Strauss. Il n'y a donc pas lieu d'en donner pour

l'instant autre chose qu'un premier aperçu.

Pour l'auteur la pensée des peuples dits primitifs, pensée mythique, pensée magique, qu'il qualifie de pensée sauvage, et la pensée dont est issue la science contemporaine, où il voit une pensée domestiquée, ne représentent nullement des stades inégaux de développement de l'esprit humain. Il se refuse à réserver à cette dernière la caractéristique de rationnelle. L'une et l'autre pensée seraient deux modes distincts de pensée scientifique, fonction des « deux niveaux stratégiques » où la nature se laisserait attaquer par la connaissance scientifique, le monde physique étant abordé, dans le cas de la pensée sauvage, par son bout

concret, dans le cas de la pensée domestiquée, par son bout abstrait.

Le principal argument de l'auteur est que l'homme néolithique ou de la protohistoire est l'héritier d'une longue tradition qu'il n'hésite pas à considérer comme scientifique. Il est indéniable en effet que des siècles d'observation active et méthodique ont été nécessaires pour créer les plantes cultivées, pour domestiquer les animaux, pour élaborer les techniques de la poterie ou du tissage et l'auteur a raison de souligner que ces conquêtes décisives ne sont nullement le résultat de l'accumulation fortuite d'une série de trouvailles faites au hasard ou révélées par le spectacle passivement enregistré de certains phénomènes naturels.

D'autre part il condamne la thèse vulgaire selon laquelle la magie serait une forme timide et balbutiante de la science. Pour lui, loin d'être une ébauche, la pensée magique, par sa rigueur et sa précision, par le genre d'opérations mentales qu'elle suppose, forme un système bien articulé, indépendant de cet autre système que constitue la science. Ailleurs il souligne la *logique* des classifications totémiques. La vie et la pensée des sociétés appelées primitives lui paraissant ainsi régies par des logiques pratico-théoriques, la pensée sauvage est définie comme un système de concepts englués dans des images : « La pensée magique approfondit sa connaissance à l'aide d'*images mundi*. Elle construit des édifices mentaux qui lui facilitent l'intelligence du monde pour autant qu'ils lui ressemblent. En ce sens, on a pu la définir comme pensée analogique (p. 348). » Le propre de la pensée sauvage, est-il ajouté, est d'être intemporelle tandis que la connaissance histo-

rique constitue un aspect de la pensée domestiquée.

Ces vues ne manqueront pas de surprendre, d'autant que l'auteur explique que sa réflexion a pris son point de départ chez Marx (p. 325). Avec Marx il considère que les transformations idéologiques sont engendrées par les transformations sociales. Mais il nous avertit que, laissant à l'histoire le soin de développer l'étude des infrastructures, il s'est consacré à l'étude de l'idéologie et des superstructures. Les nécessités de la spécialisation, certes, l'obligeaient à limiter son horizon. Mais, poussée trop loin, cette spécialisation faisait courir le grave danger de négliger en fait le rôle affirmé déterminant du développement des forces productives, si lent qu'il eût été dans les débuts, et de la productivité du travail. Dans son *Anthropologie structurale* l'auteur croyait pouvoir affirmer (p. 369) que Marx et Engels ont fréquemment exprimé l'idée que les sociétés primitives sont régies par des liens de consanguinité que nous appelons aujourd'hui structures de parenté et non par des rapports productifs. Certes, dans la préface à la première édition de *L'Origine de la Famille*, Engels mettait sur le même plan, pour y reconnaître les facteurs déterminants du développement de la société et de ses institutions, la production de l'espèce et la production des moyens d'existence. L'auteur n'a retenu que le premier facteur qu'il est très discutable de considérer indépendamment du second, lequel est le seul déterminant en dernière analyse. Engels ajoutait aussitôt : « Moins le travail est développé, moins grande est la masse de ses produits... plus aussi l'influence prédominante des liens du sang *semble* dominer l'ordre social. Mais dans le cadre

de cette structure sociale basée sur les liens du sang, la productivité du travail se développe de plus en plus. La vieille société basée sur les liens du sang éclate par suite de la collision des classes sociales nouvellement développées. »

Il y a bien, par conséquent, de la société primitive à la société de classes, passage d'un stade inférieur de développement de l'humanité à un stade supérieur où est né et s'est développé l'esprit véritablement scientifique. M. Lévi-Strauss n'a pu voir dans ce qu'il appelle la pensée sauvage et la pensée domestiquée deux modes distincts de pensée scientifique qu'en se faisant de la science une conception étroite. Il réduit la science dans sa partie théorique à un souci de mise en ordre et il démontre que cette exigence d'ordre est à la base de la pensée primitive, également sous sa forme magique. Le rendement pratique, l'efficacité n'interviendraient que comme un caractère secondaire.

Une conception parallèle est la conception de l'histoire comme une méthode à laquelle ne correspond pas un objet distinct, ce qui permet de récuser l'équivalence entre la notion d'histoire et celle d'humanité. La possibilité même est niée d'une histoire objective, sous prétexte qu'il n'y aurait de fait historique que dans l'esprit de l'historien, que toute histoire est nécessairement partielle et partielle. C'est là encore méconnaître le rôle déterminant des circonstances économiques et des circonstances sociales, du développement des forces productives, puis, à partir d'un certain moment, des luttes de classes. Mais c'est ainsi que l'auteur a pu construire intemporellement des modèles de pensée sauvage et de pensée domestiquée dont on ne sait d'où ils viennent et

comment il se sont constitués, à moins qu'ils ne soient le fruit de mutations dues au hasard.

Il reste que les analyses de détail, comme celle des classifications totémiques, sont d'une grande richesse d'information et d'une pénétration inhabituelle, dans la mesure où les structures des croyances et des institutions peuvent être envisagées isolément, dans la mesure où elles ont acquis une relative indépendance à l'égard du mouvement économique général. C'est pourquoi les travaux de M. Lévi-Strauss méritent d'être examinés avec la plus soigneuse attention et le seront avec grand profit.

Charles PARAIN

J.-F. LE NY : **Le conditionnement.** P.U.F., Collection « Le Psychologue ». Paris, 1961. 1 vol., 172 p.

Dans le domaine de la psychologie, encore incertain parce que vaste, mal défini quant à la spécificité de son objet et à la rigueur de ses limites, les théories se heurtent et se complètent, opposent des méthodes dont l'autonomie n'est qu'apparente et les contradictions nullement insolubles. L'opposition à certaines conceptions ou à certaines techniques ne justifie ni leur exclusion ni, et moins encore, leur invalidation. Que l'on parte d'une technique pour établir une méthode et déboucher sur une théorie qui n'est qu'une certaine façon d'habiller un postulat fondamental, ou que le chemin paraisse inverse, il répond dans tous les cas à une dialectique plus nuancée. Et faute de la claire conscience du jeu dans lequel on s'enferme, on accepte ou l'on rejette, on admet ou l'on condamne, démarches

dans lesquelles les raisonnements les plus subtils sont imprégnés de déterminations plus obscures ; je précise, pour éviter des malentendus, obscures à la conscience du sujet et non obscures en soi.

La reflexologie conditionnelle a, en fait, toujours été jusqu'ici, et avec des fortunes diverses selon l'époque et la latitude, plus ou moins ce dogme que l'on condamne ou que l'on admet comme la conception essentielle donnant la clé des problèmes de la vie mentale. Elle a dans l'ensemble suivi le même destin que l'école behavioriste américaine, malgré les divergences évidentes et des oppositions souvent spectaculaires. Cette communauté de destin paraît confirmée par le livre de Le Ny qui s'appuie conjointement, pour l'essentiel, sur les travaux de l'école soviétique et sur ceux de l'école américaine, et qui accepte de substituer au rigoureux terme pavlovien de « réflexe » le terme behavioriste plus global et plus incertain de « réaction ».

Mais là n'est bien entendu pas l'intérêt essentiel de l'ouvrage, qui représente une remarquable contribution à la situation des problèmes en présentant au lecteur, plus souvent mal averti que non averti, ce qu'est la reflexologie conditionnelle, ce qu'elle est devenue après avoir quitté le strict domaine du laboratoire physiologique du début du siècle pour constituer une méthode de travail entre les mains des psychologues. Et, si sa fécondité se confirme, nous discernons mieux en même temps le plan dans lequel elle se situe et les niveaux de conduite qu'elle peut efficacement permettre de cerner.

Le Ny parvient à ce résultat grâce à une remarquable maîtrise du sujet qu'il aborde ; ainsi peut-il présenter

en quelque cent cinquante pages une argumentation très complète et très claire, accessible à un public qui déborde très largement celui des psychologues. Le Ny met à la portée de tout lecteur intéressé par le domaine de la vie mentale la question du conditionnement sans concéder la moindre simplification.

Il va de soi qu'il ne saurait être question de résumer une telle argumentation sans trahir l'auteur. Tout au plus pourrais-je me hasarder à en indiquer la trame : après avoir éclairci quelques notions qui nous mènent à celle de conditionnement, Le Ny décrit le réflexe conditionnel type et la mécanique complexe de l'action des stimuli et des signaux pour accéder à un élargissement de la notion de conditionnement qui permet son utilisation dans le domaine de la psychologie expérimentale. Alors peuvent être envisagées en elles-mêmes, en dégageant leur signification théorique, quelques questions : l'inhibition, la synthèse, l'analyse et leur fonction dans la vie mentale. Viennent ensuite deux questions fondamentales : l'affectivité et la conscience. Et c'est ici que l'argumentation devient, à mon sens, plus fragile et plus contestable. Certes, ces deux questions ne sont envisagées que dans la perspective de la réaction conditionnelle, la première étant limitée à l'intrusion dans le conditionnement, sous forme de motivation, des besoins biologiques les plus immédiatement apparents et la seconde à certains aspects de la fonction médiatrice du langage chez l'homme. Et l'auteur met bien en évidence l'intervention de ces facteurs dans la situation expérimentale.

Cependant, et c'est là qu'il me paraît nécessaire de ne pas éluder un désaccord, l'introduction du besoin et

du langage risquent de donner l'illusion d'un tour complet de la vie mentale et, par conséquent, d'une prise en considération de tous les aspects des fonctions psychologiques. C'est cette illusion, nous semble-t-il, qui conduit l'auteur à affirmer qu'« il n'est pas d'activité psychique qui ne soit, en définitive, une réponse à une stimulation », que « le conditionnement n'est pas seulement un système d'explication pour les phénomènes d'apprentissage, mais pour l'ensemble des comportements et des conduites » et que le psychisme « trouve dans le conditionnement et dans les mécanismes qui s'y rattachent une explication ou un modèle simplifié de ses activités, même les plus hautement élaborées ». Devant la réduction de la vie mentale à, un tel modèle, on ne peut s'empêcher de penser à l'œuvre d'Henri Wallon, car c'est, à mon sens, en deça de cette œuvre et non au delà que se situe cette réduction. Aucun argument supplémentaire n'est apporté à la démonstration de Le Ny par la création du concept de « psychologie objective » — mais quels sont les critères de l'objectivité dans l'étude de l'objet *spécifique* de la psychologie ? Sont-ils seulement ceux de la dynamique physiologique (même transposée) et segmentaire du réflexe ? —, concept qui lui permet de rejeter avec une nuance de mépris cette psychologie qu'il qualifie de « subjective » ou de « psychologie des profondeurs » (mot malheureux qui, j'en conviens, ne lui est pas imputable). Mais les profondes régressions que nous observons chez l'homme malade, nous psychologues aussi quelque médecins, quels conditionnements, qui ne seraient pas en définitive d'une nature différente de celle de la rupture des réflexes conditionnels pavlo-

viens, nous permettront de les comprendre et de les réparer ? Ce fossé entre l'évidence pour le psychologue de laboratoire et l'évidence pour le psychologue-médecin est creusé plus profond par la psychologie objective que nous présente aujourd'hui Le Ny. Cela est nécessaire : les oppositions doivent s'affronter durement avant de se résoudre à un niveau supérieur. Et, comme je pense avec Le Ny que l'activité psychique de l'homme est une, je suis certain qu'au delà des affirmations et des postulats, qui sont à leur manière des illusions fécondes, l'opposition très réelle aujourd'hui se résoudra en une conception qui, à travers ses différents niveaux et sa hiérarchie fonctionnelle, nous permettra d'appréhender le dynamisme essentiel de la vie mentale, pour peu que l'on apprenne à mieux adapter à cet objet original toute l'efficacité d'une pensée dialectique.

Connaître la théorie du conditionnement et ses promesses était aujourd'hui un objectif nécessaire. Grâce au livre de Le Ny, il est parfaitement atteint. Ainsi, la discussion peut se poursuivre.

René ANGELERGUES

Marcel COHEN, Irène LÉZINE, Francis KOCHER, Alfred BRAUNER, Laurence LENTIN, Andrée TABOURET-KELLER : **Etudes sur le langage de l'enfant**, Ed. du Scarabée, Paris, 1962.

Les recherches sur le langage de l'enfant, encore trop peu nombreuses, sont d'un intérêt considérable pour toute une série de problèmes, en particulier ceux posés par l'éducation : le langage n'est-il pas le support de toute pensée ? Mais le champ d'étude est ici tellement vaste qu'il y faut la

coopération de spécialistes de disciplines différentes. Et peut-être même faudrait-il, plus encore, la participation active et éclairée de nombreux parents à laquelle l'article de Marcel Cohen, écrit avec la précision et le sérieux teinté d'humour que chacun lui connaît, fait si justement appel, exemples et illustrations à l'appui. Quoi qu'il en soit, un des mérites de ce volume, c'est justement de réunir, sur des sujets connexes, des linguistes ou psycho-linguistes, des psychologues, des éducateurs ou rééducateurs, en un mot des collaborateurs dont les préoccupations et les points de vue différents permettent d'aborder les diverses faces des problèmes. Mais cette diversité ne donne pas une impression de disparate, car tous les auteurs ont manifestement une orientation commune : en premier lieu tous partent de faits concrets, d'observations objectives et non d'opinions ou d'affirmations *a priori* ; qu'on ne cherche pas ici de spéculations absconses ou de ces divagations prétentieuses à la mode sur le Langage ou les Langages ; il s'agit du langage réel et des enfants réels. Mais un autre caractère du recueil, c'est que tous les auteurs s'efforcent de replacer ces faits dans un contexte général, et, en particulier, font une référence constante au milieu social différencié dans lequel vit l'enfant et à la façon dont il influe sur chaque aspect du développement de son langage. En outre cette influence est toujours conçue de façon rationnelle et objective ; je pense en particulier à l'excellent article d'Irène Lézine, écrit à partir des observations qu'elle a faites dans les crèches, et qui ramène à leurs justes proportions les considérations d'autres auteurs sur l'indispensable présence permanente de la mère auprès de l'enfant ; les

tentatives pour prêter un support scientifique à l'idéologie du « Küche, Kirche, Kinder » sont ici — bien qu'Irène Lézine ne critique pas directement cette conception — réfutées par les faits eux-mêmes : le rôle de l'entourage et des échanges qu'il a avec l'enfant est certes déterminant dans le développement verbal, mais la famille traditionnelle n'est pas forcément le milieu indispensable en permanence à ce développement ; on peut en particulier en tirer la conclusion qu'il faut non pas interdire à une femme de travailler et de mettre son enfant à la crèche, mais réclamer de bonnes crèches dotées partout d'un personnel très qualifié.

Ce rôle du milieu social apparaît aussi dans l'article d'Andrée Tabouret-Keller sur le bilinguisme ; un des mérites de son étude est justement de nous amener à comprendre la complexité de la question et combien les nombreuses situations de bilinguisme peuvent différer profondément selon les conditions psychologiques, familiales, socio-économiques dans lesquelles elles se rencontrent ; ce qui est dit sur le bilinguisme chez les minorités linguistiques est particulièrement pertinent ; et il est bien vrai, comme le souligne l'auteur, qu'avec l'extension croissante du bilinguisme dans le monde — notamment dans les pays en voie de développement — l'ensemble du problème revêt une importance pratique de plus en plus grande. Il faudrait citer encore l'exposé de Francis Kocher sur les troubles du langage chez l'enfant — et, à mon sens, les parents d'enfants normaux peuvent aussi tirer un profit des conseils qu'il donne —, celui d'Alfred Brauner qui met particulièrement l'accent sur la nécessité de faciliter la compréhension du lan-

gage par le jeune enfant, celui de Laurence Lentin sur les écoles maternelles.

En bref il s'agit là d'un ouvrage utile, sérieux, scientifiquement élaboré mais très facilement lisible par sa clarté et l'absence de tout jargon, et qu'il faut recommander à ceux qui se soucient de leur responsabilité de parents.

Jean-François LE NY

Jean Delay et Pierre Pichot : **Abrégé de Psychologie**, Masson, Paris, 1962, 42 F.

Il manquait depuis longtemps un manuel français de Psychologie, cet « abrégé » vient donc combler une lacune. Les étudiants en médecine, à qui il est destiné, et qui ne recevaient jusqu'à ces toute dernières années aucun enseignement des problèmes élémentaires de psychologie, auront désormais à leur disposition un exposé bien informé et à jour de l'état actuel des connaissances et interprétations en ce domaine. La place importante accordée à la recherche expérimentale, la préférence donnée aux faits plutôt qu'aux spéculations, une attitude critique à l'égard des plus répandues en milieu médical parmi ces spéculations, celles d'origine psychanalytique, enfin l'introduction de chapitres dans les-

quels sont abordés les problèmes de psychologie médicale font l'intérêt de cet ouvrage ; à son passif il faut porter l'optique conservatrice dans laquelle sont traités les problèmes sociaux et en particulier les aspects psycho-sociaux de la maladie ; la sphère du travail n'a ici aucune part, et les conditions de vie bien peu. Il faut y ajouter (p. 4) un contre-sens fâcheux sur les conceptions philosophiques du matérialisme marxiste. Malgré ces aspects regrettables on peut porter un jugement positif sur l'ouvrage et son orientation scientifique. En dehors du public auquel il est destiné, il pourra certainement rendre des services à tous ceux qui désirent avoir une documentation rapide sur les tendances de la psychologie générale actuelle ; et pour l'enseignement de la psychologie dans les classes terminales des lycées et collèges les professeurs de philosophie pourront sans doute en tirer également profit ; depuis que l'excellent manuel de Guillaume est malheureusement vieilli, la psychologie n'a pas été excessivement gâtée par les auteurs d'ouvrages scolaires !

Des bibliographies, deux index, une table des matières analytique rendent l'ouvrage maniable et commode.

Jean-François LE NY

## POLITIQUE

**Le Parti Communiste français, la culture et les intellectuels**, Présentation de Léo Figuères, Editions sociales, 1962, 302 pages.

Ce recueil est la preuve de l'intérêt que le Parti communiste français n'a cessé de porter aux intellectuels

et aux problèmes complexes que pose le développement de notre culture nationale. S'il intéresse directement tous les chercheurs et enseignants, il peut rendre des services particuliers aux jeunes.

On trouve, dans la première partie, des textes de dirigeants du Parti, Mau-

rice Thorez, Jacques Duclos, Waldeck Rochet qui illustrent parfaitement la continuité de ces préoccupations.

« *Nous communistes, qui sommes des combattants, écrivait J. Duclos dès 1938, nous savons que les intellectuels sont eux aussi des combattants, puisque la science est le plus noble et peut-être le plus âpre des combats.* »

Dans la seconde partie sont heureusement réunis des exposés de Louis Aragon sur la conception du réalisme socialiste en littérature, de Roger Garaudy sur le rôle de l'idéologie de la classe ouvrière en philosophie et de Georges Cogniot sur la recherche scientifique et ses rapports avec les problèmes de classes.

Enfin dans la troisième partie, sont rassemblés des témoignages des plus grands intellectuels ayant appartenu au Parti communiste français : Anatole France, Marcel Cachin, Henri Barbusse, Paul Vaillant-Couturier, Georges Politzer, Gabriel Péri, Raymond Lefebvre, Jacques Solomon, Jacques Decour, Paul Langevin, Frédéric Joliot-Curie, Jean-Richard Bloch, Paul Eluard, Marcel Willard, Francis Jourdain.

Quelques planches hors-texte de Fernand Léger, A. Marquet, Picasso et A. Lurçat rappellent que les arts plastiques ne sont pas étrangers à ces préoccupations.

Cet ensemble, remarquable, à la fois, par les précisions qu'il apporte et par l'élévation de pensée dont il est empreint, est un excellent instrument d'analyse. Il montre clairement les limitations que le régime actuel impose à la culture et au développement de la science dans notre pays. Il montre aussi ce que pourraient être les voies d'un véritable épanouissement de notre culture nationale et les moyens d'y parvenir.

« *Notre rôle, comme l'écrivait Frédéric Joliot, est justement d'agir en vue d'accélérer le juste mouvement de l'histoire.* »

Pierre BOITEAU

Alfred FABRE-LUCE : **Les hommes de l'an 2000. Six milliards d'insectes**, Arthaud, Paris, 1962.

Avouerais-je une faiblesse passée pour le baron Fabre-Luce ? Quand, durant l'année noire 1940-1941, Vichy ne doutait pas de son pouvoir d'étendre la « pensée » de Maurras et le manteau de Basile sur la France, lire le baron Fabre-Luce donnait l'impression de reprendre contact avec l'intelligence, avec une intelligence tolérée, certes, par le système.

Le baron épilogueait sur la Troisième République et sur le processus qui nous avait conduits à la défaite, en termes originaux, déplaisants sans doute, profascistes souvent, mais l'irritation même qu'ils causaient avait quelque chose d'excitant pour l'esprit, démunis de sa pâture ordinaire d'encre fraîche.

Nous avons tous vieilli depuis ces deux décennies, mais il semble que le baron vieillisse plus mal que d'autres. Assurément n'a-t-il pas perdu tout talent, encore que le premier dont il témoigne dans ce nouvel ouvrage soit celui d'avoir assimilé les travaux d'auteurs comme Alfred Sauvy.

Une marée humaine indifférenciée, animalisée, menace, dit le baron de finances. Six milliards, soit, hélas ! Pourvu qu'ensuite on y mette le holà. Mais comment ? Ah ! si les femmes du Tiers monde voulaient bien user de contraceptifs efficaces, voire apprendre la médiocre arithmétique menstruelle de saint Ogino !

Qu'il y ait des problèmes de croissance démographique à considérer dans le monde, c'est certain. Les marxistes n'ont pas sur la procréation à l'infini les vues simplistes et le machiavélisme ridicule de « démagogues de la faim » que leur prête M. Fabre-Luce. Mais M. Fabre-Luce devrait

nous dire franchement, dépouillant pour une fois ses airs d'impartialité, que la déroute des impérialismes le chagrine davantage que le pullulement éventuel d'une humanité de plus en plus colorée.

Jean DAUTRY

## ARCHEOLOGIE

**Archaeologia Polona**, t. IV et V, Institut d'Histoire de la culture matérielle de l'Académie polonaise des Sciences, 1962.

On trouvera, dans ces deux tomes, moins de vues d'ensemble que dans les tomes précédents. Mais les études et les nombreuses communications qu'ils renferment, fort bien illustrées, sont d'une grande richesse et fournissent souvent des données qui permettront des synthèses nouvelles, le tome IV portant plus particulièrement sur la préhistoire du paléolithique à l'âge du fer, le tome V sur le Haut Moyen âge.

Les recherches archéologiques poursuivies en Pologne sur une vaste échelle et avec les méthodes les plus rigoureuses, ne doivent laisser indifférent aucun historien soucieux d'élargir son horizon pour répondre aux nécessités actuelles de la science. Entre autres résultats, elles aident grandement à mesurer la diffusion des progrès techniques en marge des grands foyers historiques de civilisation et par suite l'influence que ceux-ci ont pu exercer jusqu'à de grandes distances. Il faudrait reprendre de nombreuses communications ; il faut se contenter de deux exemples.

Zofia Podkowska étudie un village énéolithique de la voïvodie de Kielce. On y utilisait un silex jurassique qui provenait d'une mine voisine avec

puits de descente, galerie et système d'aération, mais aussi un silex crétacé apporté d'une mine éloignée d'une trentaine de kilomètres. Un nombre étonnamment grand d'outils en os et en corne a été également retrouvé. Le froment était conservé dans des fosses, mais aussi avait été creusé un grand magasin souterrain ovale où l'on mettait probablement en réserve les semences : 33 vases contenaient soit du froment (*Triticum dicoccum*), soit des pois, soit de la graine de lin. L'élevage était développé (en première place des os de vaches, ensuite de porcs, enfin de brebis et de chèvres). Le tissage était activement pratiqué.

Jerzy Potocki s'occupe du problème de la colonisation celtique en Petite Pologne à la lumière des fouilles de 1945-1960 (une quarantaine de stations dans la région de Cracovie). Les Celtes sont probablement arrivés de Moravie ou de Bohême, à une époque où leur grande expansion historique était déjà terminée, sans doute donc sous la pression des Germains. Ils ont apporté avec eux une série de progrès techniques, surtout pour la céramique et la métallurgie. Les trouvailles faites montrent qu'après leur arrivée en Petite-Pologne les Celtes se sont mêlés à la population locale qu'au début ils ont probablement dominée avant de se fondre avec elle.

Charles PARAIN

# LIVRES REÇUS

*La liste ci-dessous est un simple accusé de réception des livres qui nous ont été adressés par les auteurs et les éditeurs.*

- R. PernoUD : *Histoire de la bourgeoisie en France*. T. II (Editions du Seuil).  
Ch. de Coster : *La légende d'Ulenspiegel* (Amis du Livre Progressiste).  
J. Itard : *Les livres arithmétiques d'Euclide* (Hermann).  
J. Marabini : *L'Étincelle* (Arthaud).  
Kierkegaard : *L'existence* (P.U.F.).  
J. Marchand : *Voltaire* (Editions Sociales).  
M. Loi : *Le désastre scolaire* (Editions Sociales).  
Lénine : T. XIV (Editions Sociales.)  
J. Michelet : *Tableau de la France* (Armand-Colin).  
Burghardt : *John Brown* (International Publishers N.-Y.).  
L. Aragon et F. Mauriac : *Les deux Géants : U.R.S.S.-U.S.A.* (1917-1960), 4 vol.,  
(Presses de la Cité).  
*L'année sociologique* (3<sup>e</sup> série, 1961) (P.U.F.).  
E. Esenkova : *Ihtilâl* (Istanbul, Ed.).  
G. Ballini : *Flamenco d'espoir* (Éditeurs Français Réunis).  
A. Gouliachki : *Mission à Momtchilovo* (Éditeurs Français Réunis).  
V. Hugo : *Quatrevingt-Treize* (Amis du Livre Progressiste).  
P. Daix : *Naissance de la poésie française*. T. III (Amis du Livre Progressiste).  
R. Varon : *Du néant à l'inconnu* (Maubert Ed.).  
R. Serreau : *Hegel et l'hégélianisme* (P.U.F.).  
F. Pisani Ferry : *Jules Ferry et le partage du monde* (Grasset).  
A. Stwar : *Libres essais marxistes* (Editions du Seuil).  
R. Dumont : *L'Afrique noire est mal partie* (Editions du Seuil).  
E. Wiechert : *La commandante* (Calmann-Lévy).  
H. Hesse : *Gertrude* (Calmann-Lévy).  
P. Bollhagen : *Einführung in den historischen Materialismus* (V.E.B. Deutscher-Verlag, Berlin).  
F. d'Éaubonne : *Jusqu'à la gauche* (Buchet-Chastel).  
M. Jacob : *Le procès de Liège* (Editions Les Yeux Ouverts).  
E. Fromm : *La peur de la liberté* (Buchet-Chastel).  
J. Jdanov et I. Tindo : *Laboratoire dans l'espace* (Editions Langues Étrangères, Moscou).  
A. Tchekhov : *Œuvres de 1898 à 1903* (Éditeurs Français Réunis).  
A. Tchekhov : *Théâtre* (Éditeurs Français Réunis).  
R. Palme Dutt : *Problèmes of Contemporary History* (Lawrence et Wishart).  
S. Ousmane : *Voltaire* (Présence Africaine).  
F. Aman-Jean : *L'enfant oublié* (Buchet-Chastel).  
A. Kettle : *Karl Marx* (Werdenfeld, London).

# EUROPE

Revue mensuelle fondée en 1923

Directeur Pierre ABRAHAM

## Au sommaire du numéro de Mars 1963

- Cinquantenaire du **Grand Meaulnes**.
- Charles Dobzynski : **L'Opéra de l'Espace**.
- Pierre Angrand : **Excursion à Bory-sur-Süe**.

Toutes les Chroniques du mois.

Ce numéro **4,90 F**

### Rappel :

- Numéro **Eluard**. **8,50 F**
- Numéro **Diderot**. **9,50 F**
- Numéro **Brecht**. **9,50 F**

21, Rue de Richelieu, PARIS-1<sup>er</sup>

C.C.P. 456004

---

# LA NOUVELLE CRITIQUE

AVRIL 1963. — N° 144

## AU SOMMAIRE :

**Document :** Un officier iranien devant la mort.

**Michel Etcheverry :** La crise du cinéma français.

**Pierre Barbéris :** Péguy aujourd'hui.

**Boris Grouchine :** Du nouveau sur la jeunesse soviétique.

**et le dossier « Kafka »  
ainsi que les Actualités.**

*En vente dans toutes les Librairies*



Rédaction-Administration : 19, Rue St-Georges, Paris-9<sup>e</sup>. C.C.P. 6956-23.

Vente aux Librairies : 24, Rue Racine, Paris-6<sup>e</sup>.

Vente aux Organisations : C.D.L.P., 142, Boulevard Diderot, Paris-12<sup>e</sup>

# L'ECOLE ET LA NATION

NUMERO 117 DE MARS 1963

## AU SOMMAIRE :

- L'éditorial, de Georges FOURNIAL.
- Les affaires laïques, d'Albert BOISSEAU.
- Les conventions patronales et la Formation Professionnelle, de Fernand HOSTALIER.
- Pour l'indépendance des Fédérations Sportives, de Jean GUIMIER.
- Le budget de l'Education Nationale.
- Mes impressions de nouveau Député, par Edmond GARCIN.
- Signification d'un Concile, par Jean-Claude POULAIN.
- L'axe culturel BONN-PARIS, par Claude PREVOST.
- L'école à la Martinique, par André BERNADINE.
- Et les chroniques habituelles, notamment 16 pages, de Natha CAPUTO et Luce LANGEVIN, sur les livres d'enfants.



## Tarifs abonnements :

- 20 F. Abonnement d'un an avec supplément pédagogique.
- 18 F. Abonnement d'un an sans supplément pédagogique.
- 12 F. Abonnement d'un an avec supplément normalien.
- 10 F. Abonnement d'un an sans supplément normalien.

Rédaction et administration : 19, rue St-Georges, Paris-9<sup>e</sup>. — C.C.P. Jean Jauneau 14.839.14 Paris.

## Etudes Economiques

N° 141

- A. BOIARSKI : Statistique et mathématiques.
- CHOU TI-CHIN : Des rapports de production socialistes en Chine.
- J. TOTTH : La gestion de la grande exploitation agricole moderne d'Etat en Hongrie.
- B. Plichevski : Rapport entre les rythmes de croissance du produit social global et du revenu national.
- V. Térékhov, V. Chastitko : La méthode de comparaison de l'efficacité des investissements dans les pays membres du Conseil d'Entraide Economique.
- A. Fédorov : La journée de travail dans la période d'édification en grand du communisme.



Spécimen gratuit sur demande à « ETUDES ECONOMIQUES », 6, Bd Poissonnière, Paris-9<sup>e</sup>

Le N° : 3,50 F

En vente dans les grandes librairies

Abonnement : 6 numéros, France : 18 F. ;  
Etranger : 24 F.

Adresser les commandes au C.D.L.P., 142, Bd Diderot, Paris-12<sup>e</sup>. C.C.P. 4-269-49 Paris.

## DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE O. CAILLON

Son double classement (alphabétique et par famille) en fait le dictionnaire

### LE PLUS RATIONNEL

pour une bonne connaissance ou acquisition de la langue française.

ses suppléments (histoire-géographie, sciences) en font le dictionnaire.

### LE PLUS COMPLET

Par son prix : 19 F  
(800 pages, cartonné)

### IL EST LE MOINS CHER



Toutes librairies ou SORHODI,  
CHATEAU-ARNOUX (Basses-Alpes)

# RECHERCHES INTERNATIONALES

à la lumière du marxisme

Cahier 32

## AMÉRIQUE LATINE

### AU SOMMAIRE :

- H. P. AGOSTI : **Présentation de l'Amérique latine.**  
R. ARISMENDI : **Problèmes d'une révolution continentale.**  
V. ERMOLAIEV : **Naissance du mouvement ouvrier.**  
J.-L. SCHMIDT : **L'impérialisme nord-américain en Amérique latine.**  
C. GATICA : **La lutte pour l'instruction publique.**  
O. DORTICOS : **Politique et institutions dans la révolution socialiste cubaine.**  
Ch. BETTELHEIM : **La planification de l'économie cubaine.**  
N. SALOMÓN : **Féodalité et capitalisme au Mexique de 1856 à 1910.**  
R. FACO : **Contrastes brésiliens.**

PRIX : 7 F.

En vente dans toutes les librairies.

Rédaction-Administration : 19, rue Saint-Georges, Paris-9<sup>e</sup>. — Vente aux librairies : Odéon-Diffusion, 24, rue Racine, Paris-6<sup>e</sup>. — Vente aux organisations : C.D.L.P., 142, Bd Diderot, Paris-12<sup>e</sup>.

## ÉTUDES SOVIÉTIQUES

Mars 1963. — N° 180

présente :

- LA POLITIQUE TECHNIQUE DU P.C.U.S.
- LE PÉTROLE CAMBRIEN
- COMMENT S'ORIENTER SUR LA LUNE ?
- LEV LANDAU : LA VIE... LA MORT... LA VIE
- LIENS FRANCO-SOVIÉTIQUES

*Pour être au courant de ce qui se passe en U.R.S.S., lisez chaque mois*

### ÉTUDES SOVIÉTIQUES,

100 pages.... 0,70 F. — Abonnement : 1 an.... 7 F

N'HÉSITEZ PAS ! ABONNEZ-VOUS

EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES ET LIBRAIRIES

et au C.D.L.P., 142, Boulevard Diderot, PARIS-2<sup>e</sup>. C.C. Postal 4629-39 Paris

SPECIMEN GRATUIT SUR DEMANDE

### DANS LA COLLECTION « ÉTUDES SOVIÉTIQUES »

LES SYNDICATS SOVIÉTIQUES, 48 pages .....	0,50 F
L'U.R.S.S. ET LES ETATS-UNIS, 48 pages .....	0,50 F
L'INSTRUCTION SUPÉRIEURE EN U.R.S.S., 48 pages .....	0,30 F
PENSEES SUR LE COMMUNISME, 76 pages .....	0,50 F
LE DEVELOPPEMENT DE L'AGRICULTURE EN U.R.S.S., 46 pages	0,50 F

Les abonnés aux ETUDES SOVIÉTIQUES (1 an : 7 F)  
reçoivent gratuitement la plupart des suppléments édités

Règlement des petites commandes en timbres-postes

**ÉDITIONS SOCIALES**

**Maurice THOREZ**

**ŒUVRES COMPLÈTES**

**TOME XXI (Juin 1945 à Mars 1946)**

Un volume in-8° écu de 247 pages..... — broché... **4,00 F**  
— cartonné... **6,80 F**  
— relié..... **9,00 F**

Cet ouvrage rassemble les principaux textes de l'auteur écrits de Juin 1945 à Mars 1946.

Il contient, en particulier, le rapport et le discours de clôture prononcés au X<sup>e</sup> Congrès du Parti ainsi que ceux de Waziers, Monceau-Mines, portant témoignage sur la grande politique nationale du Parti (par exemple : rappel de la politique du Parti avant et pendant l'occupation ; la lutte pour la renaissance de la France et notamment pour l'augmentation de la production de charbon, etc...).

Ces textes mettent en relief la lutte pour la démocratie et, déjà, Maurice Thorez répond à certains arguments développés par les adeptes du pouvoir personnel, arguments dont beaucoup ont été repris par le pouvoir gaulliste et ses soutiens.

Ils sont un guide pour la continuité de la bataille du Parti pour l'unité ouvrière et, en particulier, pour l'unité avec les travailleurs socialistes.

Cette période (Juin 1945 à Mars 1946) est aussi celle de la participation des ministres communistes au gouvernement.

Ces documents illustrent comment les ministres communistes furent des hommes de gouvernement, ayant un grand esprit de responsabilité mis au service des intérêts de la classe ouvrière, des masses laborieuses et de la Nation.

En bref, ce tome XXI contient des documents qui portent sur une période relativement récente mais ils sont d'une grande richesse d'enseignements et de documentation.

**Editions Sociales** : 168, rue du Temple, PARIS-3<sup>e</sup>.

Tél. : LOU : 01-51 et 02-27

**Distributeur exclusif** : Odéon-Diffusion, 24, rue Racine, PARIS-6<sup>e</sup>

Imprimerie Comte-Jacquet. — Bar-le-Duc (Meuse)  
N° d'éditeur 30. Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1963.  
L'administrateur-gérant : Joseph PINTUS.

JACQUES DUCLOS

**GAULLISME, TECHNOCRATIE, CORPORATISME**

- Quels sont les projets gaullistes par rapport aux libertés démocratiques ?
- L'auteur montre que leur intention est d'intégrer les syndicats dans l'appareil d'Etat pour atteindre ces objectifs et réduire en même temps les moyens de défense des travailleurs.

Un vol. in-8° couronne, 200 pages ..... 5 F



GUY BESSE

**PRATIQUE SOCIALE ET THEORIE**

- Petite encyclopédie marxiste.
- L'auteur étudie les sources concrètes de la théorie de la connaissance et polémique contre les interprétations idéalistes et agnostiques de la science. Il montre comment la pratique est, en définitive, le seul critère de la connaissance.

Un vol. in-8° couronne, 128 pages ..... 4 F



AUGUSTE DUMEIX

**QU'EST-CE QUE LA COEXISTENCE PACIFIQUE ?**

- Sur ce thème, l'auteur répond aux questions suivantes :
  - La coexistence pacifique est-elle possible entre Etats ayant des systèmes sociaux et politiques différents ?
  - La guerre est-elle fatale ? Pourquoi le désarmement général est-il important pour l'humanité ?

Un vol. in-8° couronne, 256 pages ..... 7 F



Les Classiques du Peuple

ROBERT OWEN

**TEXTES CHOISIS**

- Introduction et notes par A.-L. Morton.
- Traduction de Paul Meier.
- La plupart de ces textes choisis n'ont jamais été publiés en français.

Un vol. in-8° couronne, 208 pages ..... 7 F



Les Classiques du Peuple

MARAT

**TEXTES CHOISIS**

- Introduction et choix des textes par Michel Vovelle.
- L'auteur de l'ouvrage présente, sous une forme originale, avec une rigoureuse investigation scientifique, la personnalité, l'action et l'œuvre du grand révolutionnaire.
- Il nous permet de mieux comprendre Marat tel qu'il fut avant la Révolution : philosophe et homme de science, témoin de son temps et théoricien politique.

Un vol. in-8° couronne, 256 pages ..... 8 F



GASTON MONMOUSSEAU

**LA MUSETTE DE GASTON MONMOUSSEAU**

- Recueil des textes les plus significatifs que l'auteur a consacré à la classe ouvrière.

Un vol. in-8° couronne, 200 pages ..... 5 F



MAURICE BOUVIER-AJAM et GILBERT MURY

**LES CLASSES SOCIALES EN FRANCE (T. 1)**

- Les auteurs analysent les structures modernes de la bourgeoisie, de la classe ouvrière, de l'ensemble salarial, des couches moyennes et des classes sociales à la campagne. Ils situent les classes dans la structure de notre temps.
- Leur conclusion montre l'actualité de la lutte des classes et le rôle de cette lutte dans la transformation du monde moderne.

Un vol. in-8° carré, 368 pages ..... 17 F

**EDITIONS SOCIALES**

WALDECK ROCHET

## **CEUX DE LA TERRE**

- L'auteur est un des hommes politiques français connaissant le mieux les paysans avec leurs difficultés, leurs problèmes, leurs luttes et leurs aspirations.
- L'ouvrage est présenté en 6 parties :
  - Le profond malaise de nos campagnes,
  - L'agriculture familiale sacrifiée,
  - Monopoles et pouvoir gaulliste à l'heure du Marché Commun,
  - Pour une démocratie et un monde sans guerre,
  - La vie socialiste de l'agriculture,
  - L'activité des communistes à la campagne.

Un vol. in-8° écu ..... 7 F

ODEON-DIFFUSION, 24, Rue Racine, Paris (VI°)

## **LA PENSÉE**

REVUE DU RATIONALISME MODERNE

REDACTION ET SERVICE DES ABONNEMENTS :  
168, rue du Temple - PARIS (III°) - LOU. 01-51 et 02-27  
SERVICE DE VENTE : 24, rue Racine - PARIS (VI°)

ABONNEMENT : Un an (6 numéros) : France : 18 F — Etranger : 21 F  
Compte de Chèque postal : EDITIONS SOCIALES 4209-70 Paris

### **AVIS IMPORTANT**

La fin d'un abonnement est signalée à nos abonnés par un avertissement imprimé sur les chemises servant à l'expédition de la revue.

N'attendez pas pour nous faire parvenir le montant de votre réabonnement, cela nous permettra d'éviter tout retard dans nos opérations de remise en service.

Merci d'avance.

#### **PRIX DU NUMERO :**

France et Union  
Française ..... 3.50 F  
Etranger ..... 4 F